



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

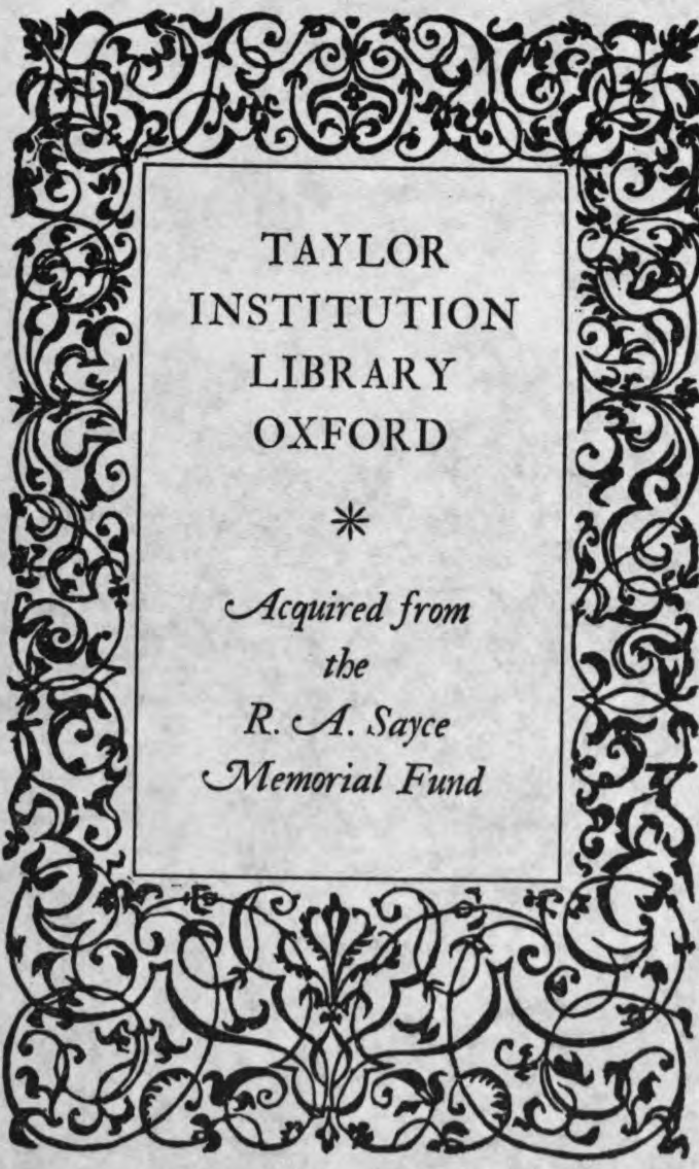
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

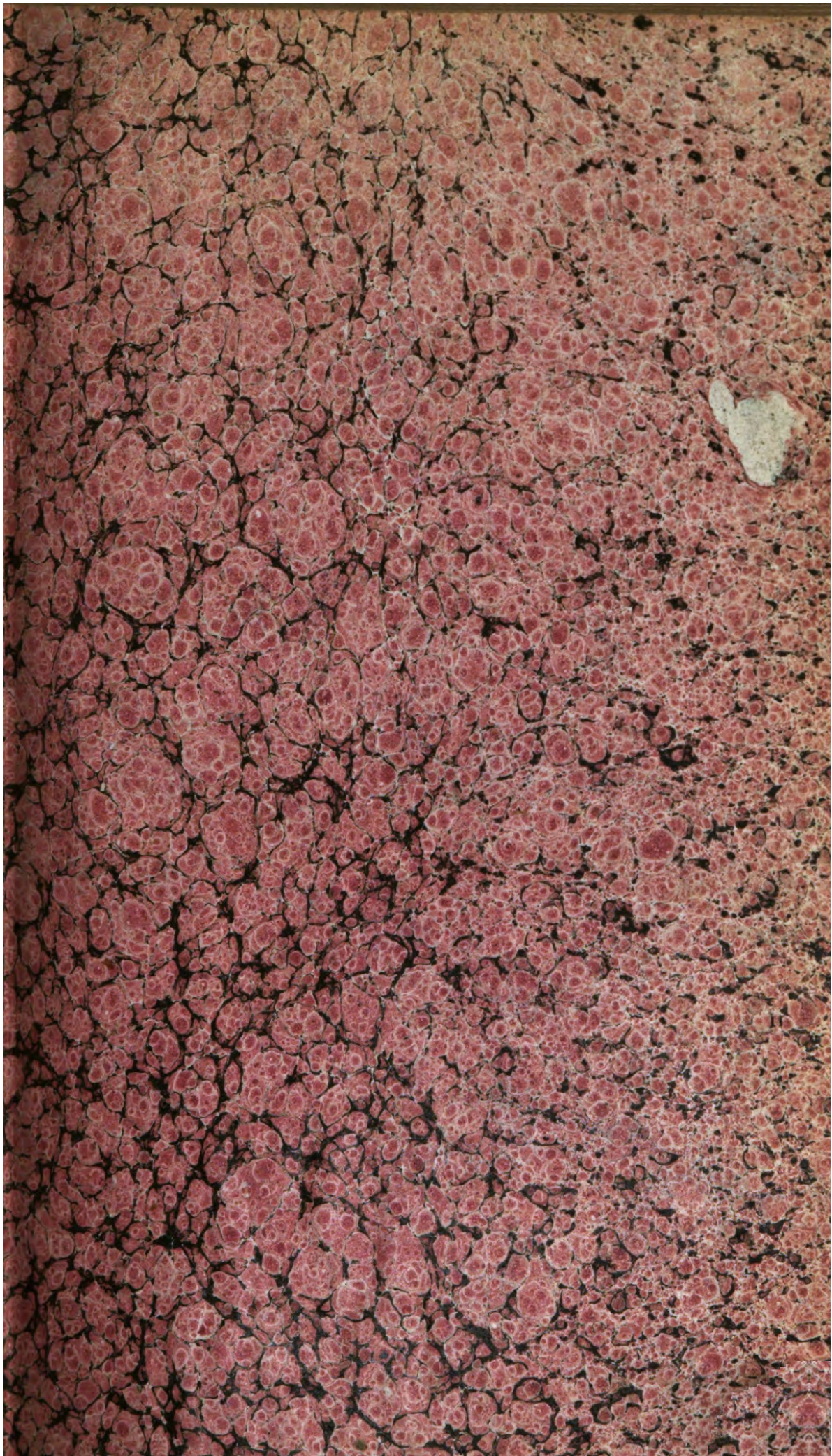




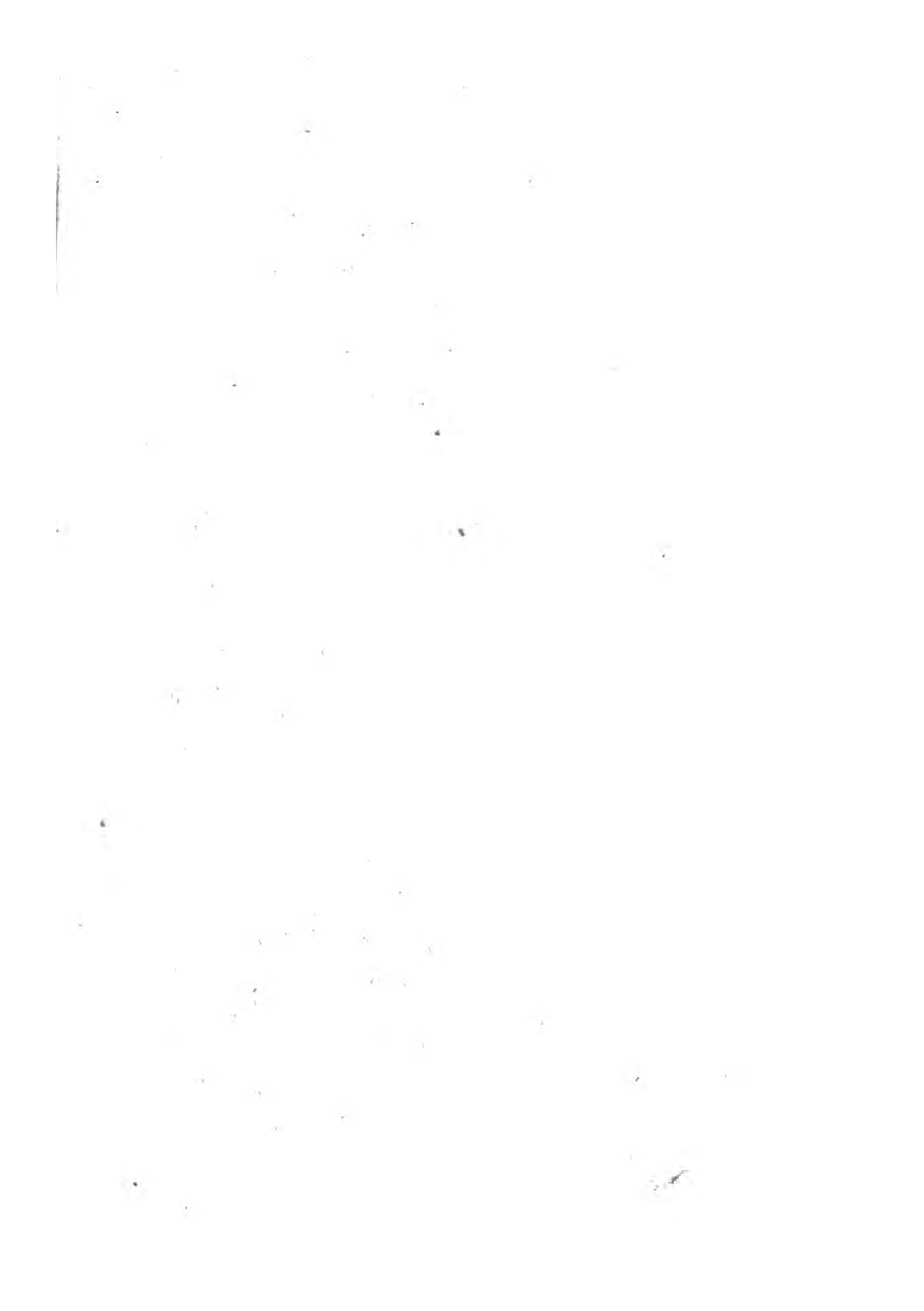
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD



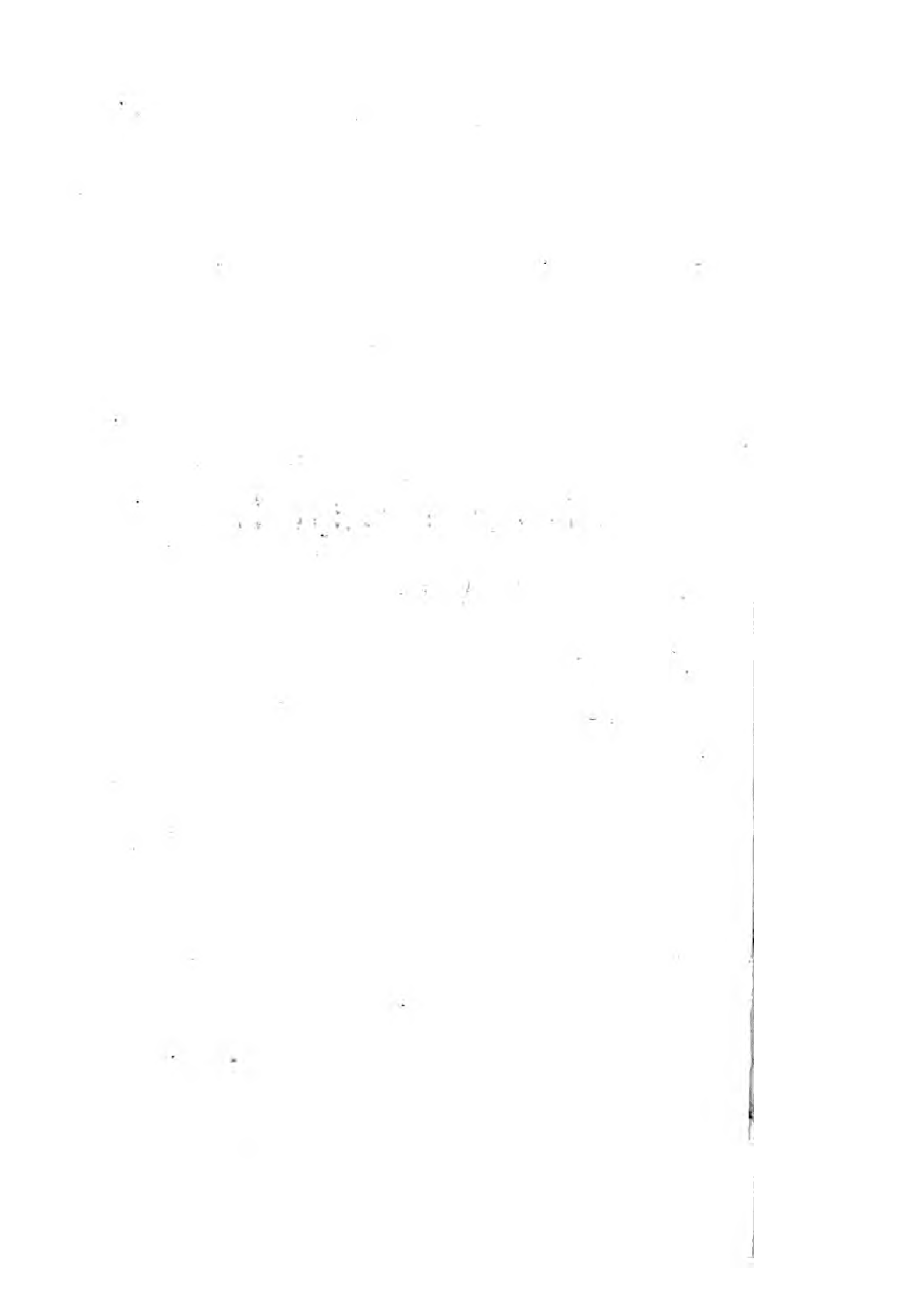
*Acquired from
the
R. A. Sayce
Memorial Fund*



Vet. Fr. III A. 1230.



BIBLIOTHEQUE
FRANÇAISE.



ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES
DE
COSTE, NAIGEON, AMAURY DUVAL, ÉLOY JOHANNEAU,
ET AUTRES COMMENTATEURS.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GÎT-LE-CŒUR, N° 8.

1827.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 JAN 1986
OF OXFORD
LIBRARY

ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE.

SUITE

DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XL.

QUE LE GOÛT DES BIENS ET DES MAUX DEPEND, EN BONNE PARTIE, DE L'OPINION QUE NOUS EN AVONS.

Sommaire. Combien est grande la diversité des opinions sur les biens et les maux. Les uns appellent des maux ce que d'autres recherchent comme des biens. La mort même n'est pas un mal pour tous; on en voit qui plaisantent en allant au supplice : dans les Indes, les femmes se brûlent sur le corps de leurs maris; des hommes recherchent la mort pour soutenir leurs opinions. — L'indigence est-elle aussi un

III. I

mal ? Elle soumet, il est vrai, le pauvre à des douleurs, à la soif, à la faim, aux veilles laborieuses. Mais la vertu consiste à braver la douleur ; et puis toute violente douleur est nécessairement de courte durée ; si elle est longue, elle est légère. — Il faut se roidir contre les douleurs ; avec la force de l'ame on les surmonte. Les femmes, des enfants même savent en triompher. Les dévots se font une gloire des plus durs sacrifices, et même des tourments : les uns fuient dans les déserts, les autres vont jusqu'à mutiler leurs corps. — Quant aux biens, que sont-ils ? en est-ce un d'avoir un grand nombre d'enfants ? il est des hommes pour qui c'est un malheur. D'être riche ? c'est un surcroît d'embarras : on éprouve bientôt l'avarice et tous ses tourments. D'ailleurs l'indigence se trouve aussi dans la richesse : il est tant de riches nécessiteux. Ainsi les biens ne sont pas plus réels que les maux.

Exemples : Les femmes indiennes ; le peuple de Milan ; les Xanthiens ; les Juifs sous Léon de Portugal ; les Albigeois ; Pyrrhon ; Aristippe ; Hiéronime ; Possidonius ; les femmes de la Suisse ; les Égyptiennes ; la femme de Sabinus ; un jeune Lacédémonien ; Scévola ; un Gladiateur ; une femme de Paris ; une fille de Picardie ; les Turcs ; saint Louis ; Guillaume, duc

de Guyenne; Foulques, comte d'Anjou; Q. Maximus; Caton; Paulus; le cardinal Borromée; Michel de Montaigne; César; Denys le jeune; Feraulès; un vieux Prélat.

LES hommes, dict une sentence grecque ancienne¹, sont tormentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes. Il y auroit un grand point gagné pour le soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye, tout par tout. Car, si les maux n'ont entree en nous que par nostre iugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser, ou contourner à bien : si les choses se rendent à nostre mercy, pourquoy n'en chevrons nous², ou ne les accommoderons nous à nostre avantage? si ce que nous appellons mal et torment, n'est ny mal ny torment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne cette qualité, il est en nous de la changer; et en ayant le

¹ EPICTETI *Enchiridion*, c. 10.

² *Pourquoy n'en viendrons-nous à chef, à bout, n'en jouirions-nous?* — E. J.

choix, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander pour le party qui nous est le plus ennuyeux, et de donner aux maladies, à l'indigence et au mespris, un aigre et mauvais goust, si nous ne leur pouvons donner bon, et si, la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme. Or, que ce que nous appellons mal ne le soit pas de soy; ou au moins, tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner aultre saveur et aultre visage, car tout revient à un, veoyons s'il se peult maintenir.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons avoit credit de se loger en nous de son auctorité, il logeroit pareil et semblable en tous; car les hommes sont tous d'une espece, et, sauf le plus et le moins, se treuvent garnis de pareils utils et instruments pour concevoir et iuger, mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses là, montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition; tel à l'aventure les loge chez soy en leur vray estre, mais mille aultres leur donnent un estre nouveau et

contraire chez eux. Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties ¹ : or, cette mort, que les uns appellent « des choses horribles la plus horrible, » qui ne sçait que d'autres la nomment « l'unique port des torments de cette vie, le souverain bien de nature, seul appuy de nostre liberté, et commune et prompte recepte à tous maux? » Et comme les uns l'attendent tremblants et effrayez, d'autres la supportent plus aysement que la vie; celui là se plaint de sa facilité,

Mors utinam pavidos vitæ subducere nolles,
Sed virtus te sola daret ²!

Or, laissons ces glorieux courages. Theodorus respondit à Lysimachus, menaçant de le tuer : « Tu feras un grand coup, d'arriver à la force d'une cantharide ³! » La

¹ *Parties opposées ou ennemies.* Dans quelques éditions, on lit *principales ennemies.*—C.

² O mort! plût aux dieux que tu dédaignasses de frapper les lâches, et que la valeur seule ne fût pas épargnée par toi! LUCAN. l. 4, v. 580.

³ CIC. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 40.

pluspart des philosophes se treuvent avoir ou prevenu par desseing, ou hasté et secouru leur mort. Combien veoid on de personnes populaires, conduictes à la mort, et non à une mort simple, mais meslee de honte et quelquesfois de griefs torments, y apporter une telle asseurance, qui par opiniastreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur estat ordinaire; establissants leurs affaires domestiques, se recommandants à leurs amis, chantants, preschants et entretenants le peuple, voire y meslants quelquesfois des mots pour rire, et beuvants à leurs cognoissants, aussi bien que Socrates?

Un qu'on menoit au gibet disoit, « qu'on gardast de passer par telle rue, car il y avoit dangier qu'un marchand luy feist mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux debte¹. » Un aultre disoit au bourreau, « qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire

¹ *D'une vieille dette.* Le mot *dette* n'est plus masculin aujourd'hui, comme il l'étoit du temps de Montaigne.—C.

tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux.» L'aultre respondit à son confesseur qui luy promettoit qu'il souperoit ce iour là avecques nostre Seigneur, « Allez vous y en, vous ; car de ma part ie ieusne. » Un aultre ayant demandé à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dict ne vouloir boire aprez luy, de peur de prendre la verolle. Chascun a ouï faire le conte du Picard auquel, estant à l'eschelle, on presenta une garse avec offre que (comme nostre iustice permet quelques-fois), s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie : luy, l'ayant un peu contempee, et apperceu qu'elle boittoit : « Attache! attache! dict il; elle cloche. » Et on dict de mesme qu'en Dannemarc, un homme condamné à avoir la teste trenchee, estant sur l'eschaffaud, comme on luy presenta une pareille condition, la refusa, parce que la fille qu'on luy offrit avoit les ioues avallees, et le nez trop poinctu. Un valet, à Toulouse, accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, se rapportoit à celle de son maistre, ieune escholier prisonnier avecques luy, et aima mieulx mourir que de se laisser per-

suader que son maistre peust errer. Nous fisons de ceulx de la ville d'Arras, lors que le roy Louys unziesme la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre plustost que de dire, Vive le roy. Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur raillerie en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le branle, s'escria, « Vogue la gallee! » qui estoit son refrain ordinaire. Et l'autre qu'on avoit couché, sur le point de rendre sa vie, le long du foyer sur une paillasse, à qui le medecin, demandant où le mal le tenoit « Entre le banc et le feu, » respondit il : et le presbtre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds qu'il avoit resserrez et contraincts par la maladie : « Vous les trouverez, dict il, au bout de mes iambes. » A l'homme qui l'exhortoit de se recommander à Dieu, « Qui y va? » demanda il : et l'autre respondant, « Ce sera tantost vous mesme, s'il luy plaist » : « Y fusse ie bien demain au soir? » repliqua il. « Recommendez vous seulement à luy, suivit l'autre, vous y serez bientost » : « Il

vault doncques mieulx , adiousta il , que ie luy portemes recommandations moy mesme. »

Au royaume de Narsingue , encores au-iourd'huy , les femmes de leurs presbtres sont vifves ensepvelies avecques le corps de leurs maris : toutes aultres femmes sont bruslees aux funerailles des leurs , non constamment seulement , mais gayement : à la mort du roy , ses femmes et concubines , ses mignons , et tous ses officiers et serviteurs , qui font un peuple , se presentent si alaigrement au feu où son corps est bruslé , qu'ils montrent prendre à grand honneur d'y accompagner leur maistre. Pendant nos dernieres guerres de Milan , et tant de prises et rescousses ¹ , le peuple , impatient de si divers *changements de fortune* , print telle resolution à la mort , que j'ay ouï dire à mon pere qu'il y veit tenir compte de bien vingt et cinq maistres de maisons qui s'estoient desfaits eulx mesmes en une semaine : accident approchant à celuy des Xanthiens ² , lesquels ,

¹ *De prises et de reprises.* — E. J.

² PLUTARQUE, *Vie de M. Brutus*, c. 8.

assiegez par Brutus, se precipiterent pesle mesle, hommes, femmes et enfants, à un si furieux appetit de mourir, qu'on ne faict rien pour fuyr la mort, que ceulx cy ne feissent pour fuyr la vie : de maniere qu'à peine Brutus en peut sauver un bien petit nombre ¹.

Toute opinion est assez forte pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment que la Grece iura et mainteint en la guerre medoise, ce feut que chascun changeroit plustost la mort à la vie, que les loix persiennes aux leurs. Combien veoid on de monde en la guerre des Turcs et des Grecs accepter plustost la mort tresaspre, que de se descirconcire pour se baptiser? exemple de quoy nulle sorte de religion n'est incapable ².

Les roys de Castille, ayants banni de leurs terres les Iuifs, le roy Iehan de Portugal leur vendit, à huict escus pour teste, la re-

¹ Cinquante seulement, qui furent sauvés malgré eux, dit Plutarque.—C.

² Montaigne avoit d'abord écrit, *toute sorte de religion est trescapable*; mais il a rayé cette leçon, pour y substituer celle du texte.—N.

traicte aux sieunes pour un certain temps ; à condition que , iceluy venu , ils auroient à les vuidier ; et luy promettoit leur fournir des vaisseaux à les traicter en Afrique. Le iour arrivé , lequel passé il estoit dict que ceulx qui n'auroient obeï demeureroient esclaves , les vaisseaux leur feurent fournis escharcement ¹ , et ceulx qui s'y embarquerent , rudement et vilainement traictez par les passagiers , qui , oultre plusieurs aultres indignitez , les amuserent sur mer , tantost avant , tantost arriere , iusques à ce qu'ils eussent consommé leurs victuailles , et feussent contraincts d'en acheter d'eulx si chèrement et si longuement , qu'on ne les meit à bord qu'ils ne feussent du tout mis en chemise. La nouvelle de cette inhumanité rapportee à ceux qui estoient en terre , la pluspart se resolurent à la servitude ; aucuns feirent contenance de changer de religion. Emmanuel , successeur de Iehan , venu à la couronne , les meit premierement en liberté ; et , changeant d'advis depuis , leur ordonna

¹ *Chichement , avec trop d'épargne. — C.*

de sortir de ses païs, assignant trois ports à leur passage. Il eseroit, dict l'evesque Oso-rius, non mesprisabile historien latin de nos siecles, que la faveur de la liberté qu'il leur avoit rendue, ayant failli de les convertir au christianisme, la difficulté de se commettre à la volerie des mariniers, et d'abandonner un païs où ils estoient habituez avecques grandes richesses, pour s'aller iecter en region incogneue et estrangiere, les y rameneroit. Mais se voyant descheu de son esperance, et eulx tous deliberez au passage, il retrenchâ deux des ports qu'il leur avoit promis, à fin que la longueur et incommodité du traiect en reduisist aucuns, ou qu'il eust moyen de les amonceler tous à un lieu pour une plus grande commodité de l'exécution qu'il avoit destinee, ce feut qu'il ordonna qu'on arrachast d'entre les mains des peres et des meres tous les enfants au dessoubs de quatorze ans pour les transporter, hors de leur veue et conversation,

' Voyez MARION, *Hist. Hisp.* t. 2, l. 26, c. 13.

en lieu où ils feussent instruits à nostre religion. Ils disent que cet effect produisit un horrible spectacle : la naturelle affection d'entre les peres et les enfants, et, de plus, le zele à leur ancienne creance, combattant à l'encontre de cette violente ordonnance, il y feut veu communement des peres et meres se desfaisants eulx mesmes, et d'un plus rude exemple encores, precipitans, par amour et compassion, leurs ieunes enfants dans des puits, pour fuyr à la loy. Au demourant, le terme qu'il leur avoit prefix expiré, par faulte de moyens ils se remeirent en servitude. Quelques uns se feirent chrestiens; de la foy desquels ou de leur race, encores aujourdhuy cent ans aprez, peu de Portugais s'asseurent, quoyque la coustume et la longueur du temps soyent bien plus fortes conseilleres, à telles mutations, que toute aultre contraincte. En la ville de Castelnau Darry, cinquante Albigeois heretiques souffrirent à la fois, d'un courage déterminé, d'estre brulez vifs en un feu, avant desadvouer leurs opinions. *Quoties non modò ductores nostri, dict Cicero, sed universi etiam exercitus, ad*

non dubiam mortem concurrerunt ' ? I'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, et enracinee en son cœur par divers visages de discours que ie ne luy sceus rabbattre ; et, à la premiere qui s'offrit coëffee d'un lustre d'honneur, s'y precipiter, hors de toute apparence, d'une faim aspre et ardente. Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceulx, iusques aux enfants, qui, de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos, « Que ne craindrons nous, dict un ancien, si nous craignons ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraicte ? »

D'enfiler icy un grand roolle de ceulx de tous sexes et conditions et de toutes sectes, et siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherché volontairement, et recherché non seulement pour fuyr les maux de cette vie, mais aucuns

' Combien de fois n'a-t-on pas vu courir à une mort certaine, non pas nos généraux seulement, mais nos armées entières ? Ctc. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 37.

pour fuyr simplement la satieté de vivre, et d'autres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, ie n'aurois iamais faict; et en est le nombre si infini, qu'à la verité i'aurois meilleur marché de mettre en compte ceulx qui l'ont crainte : Cecy seulement : Pyrrho le philosophe ¹ se trouvant, un iour de grande tempeste, dans un batteau, monroit à ceulx qu'il veoyoit les plus effrayez autour de luy, et les encourageoit par l'exemple d'un pourceau qui y estoit, nullement soucieux de cet orage. Oserons nous doncques dire que cet avantage de la raison, de quoy nous faisons tant de feste, et pour le respect duquel nous nous tenons maistres et empereurs du reste des creatures, ayt esté mis en nous pour nostre torment? A quoy faire la cognoissance des choses, si nous en devenons plus lasches? si nous en perdons le repos et la tranquillité où nous serions sans cela? et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho? L'intelligence qui nous a esté donnée pour nostre plus

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Pyrrhon*, l. 6, segm. 68.

grand bien , l'employerons nous à nostre ruyne ; combattants le desseing de nature et l'universel ordre des choses , qui porte , que chascun use de ses utils et moyens , pour sa commodité ?

Bien , me dira lon , vostre regle serve à la mort : mais que direz vous de l'indigence ? que direz vous encores de la douleur ? que Aristippus , Hieronymus et la pluspart des sages ont estimé le dernier mal ; et ceulx qui le nioient de parole le confessoient par effect. Possidonius estant extremement tormenté d'une maladie aiguë et douloureuse , Pompeius le feut veoir , et s'excusa d'avoir prins heure si importune pour l'ouïr deviser de la philosophie : « Ia à Dieu ne plaise , luy dict Possidonius , que la douleur gaigne tant sur moy qu'elle m'empesche d'en discourir ¹ ; » et se iecta sur ce mesme pospos du mespris de la douleur : mais ce pendant elle iouoit son roole , et le pressoit incessamment ; à quoy il s'escrivoit : « Tu as beau faire , douleur ! si ne diray ie pas que tu sois mal. » Ce

¹ CIC. *Tusc. quæst.* l. 5 , c. 25.

conte, qu'ils font tant valoir, que porte il pour le mespris de la douleur? il ne debat que du mot : et ce pendant si ces poinctures ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt il son propos? pourquoy pense il faire beaucoup de ne l'appeller pas mal? Icy tout ne consiste pas en l'imagination : nous opinons du reste; c'est icy la certaine science qui ioue son roolle; nos sens mesmes en sont iuges;

Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis¹.

Ferons nous accroire à nostre peau que les coups d'estriviere la chatouillent? et à nostre goust que l'aloé soit du vin de Graves? Le pourceau de Pyrrho est icy de de nostre escot : il est bien sans effroy à la mort; mais si on le bat, il crie et se tormente. Forcerons nous la generale loy de nature, qui se veoid en tout ce qui est vivant soubs le ciel de trembler sous la douleur? les arbres mesmes semblent gemir aux offenses. La mort

¹ Et si les sens ne sont vrais, toute raison est fausse. LUCRET. l. 4, v. 487.

ne se sent que par le discours ¹, d'autant que c'est le mouvement d'un instant ;

Aut fuit, aut veniet ; nihil est præsentis in illâ :
Morsque minus pœnæ, quàm mora mortis, habet² :

mille bestes, mille hommes sont plus tost morts que menacez. Aussi, ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur, son avant coureuse coutumiere. Toutesfois, s'il en fault croire un saint pere, *malam mortem non facit, nisi quod sequitur mortem* ³ : et ie dirois encores plus vraysemblablement, que ny ce qui va devant ny ce qui vient àprez n'est des appartenances de la mort. Nous nous excusons faulxement : et ie treuve par experience que c'est

¹ *Le raisonnement.* — E. J.

² Ou elle a été, ou elle sera : il n'y a rien de présent en elle. La mort est moins cruelle que l'attente de la mort.—Le premier de ces deux vers latins est pris d'une satire qu'Étienne de la Boétie, ami de Montaigne, lui avoit adressée. L'autre vers est d'Ovide, *épître d'Ariadne à Thésée*, v. 82.—C.

³ La mort n'est un mal que par ce qui vient après elle. AUGUST. *de Civit. Dei*, l. 1, c. 11.

plustost l'impatience de l'imagination de la mort qui nous rend impatients de la douleur, et que nous la sentons doublement grievve de ce qu'elle nous menace de mourir; mais la raison accusant nostre lascheté de craindre chose si soubdaine, si inevitable, si insensible, nous prenons cet aultre pretexte plus excusable. Touts les maux qui n'ont aultre dangier que du mal, nous les disons sans dangier : celui des dents ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant qu'il n'est pas homicide, qui le met en compte de maladie?

Or, bien presupposons le, qu'en la mort nous regardons principalement la douleur; comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela qu'elle nous iecte entre ses bras par la soif, la faim, le froid, le chauld, les veilles qu'elle nous fait souffrir : ainsy n'ayons à faire qu'à la douleur. Je leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre, et volontiers, car ie suis l'homme du monde qui luy veulx autant de mal et qui la fuyz autant, pour iusques à present n'avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle : mais il est en nous, sinon de l'aneantir, au moins

de l'amoindrir par patience; et, quand bien le corps s'en esmouvroit, de maintenir ce neantmoins l'ame et la raison en bonne trempe. Et s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la resolution? où ioueroient elles leur roolle, s'il n'y a plus de douleur à desfier? *Avida est periculi virtus*¹ : s'il ne fault coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, se paistre d'un cheval et d'un asne, se veoir destailier en pieces et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cauteriser et sonder, par où s'acquerra l'avantage que nous voulons avoir sur le vulgaire? C'est bien loing de fuyr le mal et la douleur, ce que disent les sages, « que des actions egualement bonnes, celle là est plus souhaitable à faire où il y a plus de peine. » *Non enim hilaritate, nec lasciviâ, nec risu, aut ioco, comite levitatis, sed sæpè etiam tristes firmitate et constantiâ, sunt beati*². Et à cette cause, il a

¹ La vertu est avide de péril. SENECA. *Carbonis viris mala fiant?* c. 4.

² Les gens graves et austères ne sont point heu-

esté impossible de persuader à nos peres que les conquestes faictes par vifve force au hazard de la guerre ne feussent plus avantageuses que celles qu'on faict en toute seureté par practiques et menees.

Lætius est , quoties magno sibi constat honestum¹.

Davantage, cela nous doit consoler, que naturellement « si la douleur est violente, elle est courte; si elle est longue, elle est legiere : » *si gravis, brevis; si longus, levis*². Tu ne la sentiras gueres longtems, si tu la sens trop; elle mettra fin à soy ou à toy : l'un et l'autre revient à un; si tu ne la portes, elle t'emportera. *Memineris maximos morte finire; parvos multa habere intervalla requietis : mediocrium nos esse dominos : ut si tolerabiles sint, feramus; sin minùs, è vitâ,*

reux, par la gaité, la lasciveté, les ris et les jeux, compagnes de la débauche; mais ils le sont souvent par la constance et la fermeté. Cic. *de Finib.* l. 2, c. 20.

¹ La vertu est plus douce, lorsqu'elle nous coûte beaucoup. LUCAN. l. 9, v. 404.

² Cic. *de Finib.* l. 2, c. 29.

quum ea non placeat tanquam è theatro, exeamus ¹. Ce qui nous faict souffrir avecqués tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre principal contentement en l'ame, de ne nous fonder point assez sur elle, qui est seule et souveraine maistresse de nostre condition. Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un train et qu'un pli : Elle est variable en toute sorte de formes, et renga à soy, et à son estat quel qu'il soit, les sentiments du corps et tous aultres accidents : pourtant ² la fault il estudier et enquerir, et esveiller en elle ses ressorts tout puissants. Il n'y a raison, ny prescription, ni force qui vaille contre son inclination et son choix. De tant de mil-

¹ Souviens-toi que les grandes douleurs se terminent par la mort; que les petites ont plusieurs intervalles de repos, et que nous sommes maîtres des médiocres : ainsi, tant qu'elles seront supportables, nous souffrirons patiemment ; si elles ne le sont pas, si la vie nous déplaît, nous en sortirons comme d'un théâtre. *Cic. de Finib.* l. 1, c. 15.

² *C'est pourquoi chacun doit estudier son âme, sonder ses forces, etc.—C.*

lièrs de biais qu'elle a en sa disposition, donnons luy en un propre à nostre repos et conservation : nous voylà, non couverts seulement de toute offense, mais gratifiez mesme, et flattez, si bon luy semble, des offenses et des maulx. Elle faict son proufit de tout indifferemment : l'erreur, les songes, luy servent utilement, comme une loyale matiere à nous mettre à garant ¹ et en contentement. Il est aysé à veoir que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c'est la poincte de nostre esprit : les bestes qui le tiennent sous boucle, laissent aux corps leurs sentiments libres et naïfs, et par consequent uns, à peu prez, en chasque espee, ainsy qu'elles montrent par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions pas en nos membres la iurisdiction qui leur appartient en cela, il est à croire que nous en serions mieulx, et que la nature leur a donné

¹ *A nous protéger et satisfaire. A garant se prend ici dans le même sens que dans cette expression citée par Nicot, je recours vers vous à garant, ad te ut me teuare confugio.—C.*

un iuste et moderé temperament envers la volupté et envers la douleur; et ne peut faillir d'estre iuste, estant egal et commun. Mais, puisque nous nous sommes emancipez de ses regles pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantasies, au moins aidons nous à les plier du costé le plus agreable. Platon¹ craint nostre engagement aspre à la douleur et à la volupté, d'autant qu'il oblige et attache par trop l'ame au corps: moy plustost, au rebours, d'autant qu'il en desprend et descloue. Tout ainsy que l'ennemy se rend plus aspre à nostre fuite: aussi s'enorgueillit la douleur à nous veoir trembler sous elle. Elle se rendra de bien meilleure composition à qui luy fera teste: il se fault opposer et bander contre. En nous acculant et tirant arriere, nous appellons à nous et attirons la ruyne qui nous menace. Comme le corps est plus ferme à la charge en le roidissant, aussi est l'ame.

Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gents foibles de reins

¹ Dans le *Phédon*.—C.

comme moy : où nous trouverons qu'il va de la douleur comme des pierres, qui prennent couleur ou plus haulte ou plus morne, selon la feuille où lon les couche, et qu'elle ne tient qu'autant de place en nous que nous luy en faisons : *Tantum doluerunt, quantum doloribus se inseruerunt* ¹. Nous sentons plus un coup de rasoir du chirurgien, que dix coups d'espee en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement, par les medecins et par Dieu mesme estimees grandes, et que nous passons avecques tant de cerimonies, il y a des nations entieres qui n'en font nul compte. Je laisse à part les femmes lacedemoniennes ; mais aux souisses, parmy nos gents de pied, quel changement y trouvez vous ? sinon que trottant aprez leurs maris vous leur veoyez aujourd'huy porter au col l'enfant qu'elles avoient hier au ventre : et ces Aegyptiennes contrefaictes, ramassees

¹ Autant ils se sont livrés à la douleur, autant a-t-elle eu de prise sur eux. AUGUST. *de Civit. Dei*, l. 1, c. 10.—Montaigne a détourné le sens de ce passage.—C.

d'entre nous, vont elles mesmes laver les leurs qui viennent de naistre, et prennent leurs bains en la plus prochaine riviere. Outre tant de garses qui desrobent tous les iours leurs enfants en la generation comme en la conception, cette belle et noble femme de Sabinus¹, patricien romain, pour l'intérest d'aultruy, supporta seule, sans secours et sans voix et gémissement, l'enfantement de deux iumeaux. Un simple garsonnet de Lacedemone ayant desrobé un regnard² (car ils craignoient encores plus la honte de leur sottise au larrecin que nous ne craignons la peine de nostre malice), et l'ayant mis sous sa cappe, endura plustost qu'il luy eust rongé le ventre, que de se descouvrir. Et un aultre, donnant de l'encens à un sacrifice, se laissa brusler³ iusques à l'os par un charbon tumbé dans sa manche, pour ne troubler le mystere : il s'en est veu un grand nombre, pour le seul essay de vertu, suyvant leur institu-

¹ PLUTARQUE, traité de l'Amour, c. 34.—C.

² PLUTARQUE, Vie de Lycurgue, c. 14.—C.

³ VALÈRE MAXIME, l. 2, c. 32.—C.

tion, qui ont souffert en l'aage de sept ans, d'estre fouettez iusques à la mort sans alterer leur visage. Et Cicero¹ les a veus se battre à troupes, de poings, de pieds et de dents, iusques à s'évanouir, avant que d'advouer estre vaincus. *Nunquam naturam mos vinceret; sed enim ea semper invicta: sed nos umbris, deliciis, otio, languore, desidiâ, animum infecimus; opinionibus maloque more delinitum molivimus*². Chascun sçait l'histoire de Scevola qui, s'estant coulé dans le camp ennemy pour en tuer le chef, et ayant failly d'attaincte, pour reprendre son effect d'une plus estrange invention, et descharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui estoit le roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais il adiousta qu'il y avoit dans son camp un grand nombre de Romains com-

¹ Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 27.—C.

² Jamais la contume ne pourroit étouffer la nature; elle est invincible: mais, parmi nous, elle est corrompue par la mollesse, par les délices, par l'oïveté, par l'indolence; elle est altérée par des préjugés consacrés et de mauvaises habitudes. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 27.

plices de son entreprinse, tels que luy : et, pour montrer quel il estoit, s'estant faict apporter un brasier, veit et souffrit griller et rostir son bras, iusques à ce que l'ennemy mesme en ayant horreur commanda oster le brasier. Quoy! celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son livre, pendant qu'on l'incisoit ¹? et celuy qui s'obstina ² à se mocquer et à rire, à l'envy des maulx qu'on luy faisoit; de façon que la cruauté irritée des bourreaux qui le tenoient, et toutes les inventions des torments redoublez les uns sur les aultres, luy donnerent gagné? Mais c'estoit un philosophe. Quoy! un gladiateur de Cesar endura, tousiours riant, qu'on luy sondast et destaillast ses plaies : *Quis mediocris gladiator ingemuit? Quis vultum mutavit unquam? Quis non modò stetit, verùm etiam decubuit, turpiter? Quis, cùm*

¹ SENEC. epist. 78.—C.

² Si je ne me trompe, il s'agit ici d'Anaxarque, que Nicocréon, tyran de Cypre, fit mettre en pièces, sans pouvoir vaincre sa douleur. Voyez, dans DIOGÈNE LAERCE, la *Vie d'Anaxarque*, l. 9, segm. 58, 59.—C.

decubisset, ferrum recipere iussus, collum contraxit ¹ ? Meslons y les femmes. Qui n'a ouï parler à Paris de celle qui se fait escorcher, pour seulement en acquérir le teint plus frais d'une nouvelle peau ? Il y en a qui se sont faict arracher des dents vives et saines, pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les rengér en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre ! Que ne peuvent elles, que craignent elles, pour peu qu'il y ayt d'adgencement à esperer en leur beauté ?

Vellere queis cura est albos à stirpe capillos,
Et faciem, demptâ pelle, referre novam ².

¹ Jamais le dernier des gladiateurs a-t-il ou gémi ou changé de visage ? Quel art, dans sa chute même, pour en dérober la honte aux yeux du public ! Renversé enfin aux pieds de son adversaire, tourne-t-il la tête lorsqu'on lui ordonne de recevoir le coup mortel ? *Cic. Tusc. quæst. l. 2, c. 16.*

² Il s'en trouve qui ont le courage d'arracher leurs cheveux gris, et de s'écorcher tout le visage pour se faire une nouvelle peau. *TIBULL. l. 1, eleg. 8, v. 45.*

I'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à poinct nommé de ruyner leur estomach, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gehenne ne souffrent elles, guindees et cenglees, à tout de grosses coches¹ sur les costez, iusques à la chair vifve? ouy quelquesfois à en mourir.

Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps de se blecer à escient pour donner foy à leur parole : et nostre roy² en recite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Poloigne, et en l'endroit de luy mesme³. Mais oultre ce que ie sçais en avoir esté imité en France par aucuns, quand ie veins de ces fameux estats de Blois, i'avois veu peu auparavant une fille, en Picardie, pour tesmoingner la sincerité de ses promesses et aussi sa constance, se donner, du poin-

¹ C'est-à-dire, des *éclisses*, qui, pressées fortement sur les côtés par des ceintures, y rendoient la chair insensible, et aussi dure que la corne ou le cal qui vient aux mains de certains ouvriers.—C.

² Henri III.

³ Voyez DE THOU, *Hist.* l. 58, ad ann. 1574.—C.

çon qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craqueter la peau, et la saignoient bien en bon escient. Les Turcs se font des grandes escarres pour leurs dames, et, à fin que la marque y demeure, ils portent soudain du feu sur la playe, et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang et former la cicatrice; gents qui l'ont veu l'ont escript, et me l'ont iuré : mais pour dix aspres¹, il se treuve tous les iours entre eulx personne qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses. Je suis bien ayse que les tesmoings nous sont plus à main où nous en avons plus affaire; car la chrestienté nous en fournit à suffisance: et aprez l'exemple de nostre saint Guide, il y a eu force gents qui, par devotion, ont voulu porter la croix. Nous apprenons par tesmoing trespigne de foy², que le roy saint

¹ Monnaie turque, qui vaut à peu près un sou.
—E. J.

² Le sire de Joinville, dans ses Mémoires, t. 1, p. 54, 55. — C.

Louis porta la haire iusques à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa; et que tous les vendredis il se faisoit battre les espauls, par son presbtre, de cinq chainettes de fer, que pour cet effect on portoit emmy ses besongnes de nuict.

Guillaume, nostre dernier duc de Guyenne, pere de cette Alienor qui transmeit ce duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta, les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement, un corps de cuirasse sous un habit de religieux, par penitence. Foulques, comte d'Aniou, alla iusques en Ierusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets, la corde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne veoid on encores tous les iours au vendredi saint, en divers lieux, un grand nombre d'hommes et femmes se battre iusques à se deschirer la chair et percer iusques aux os? cela ay ie veu souvent et sans enchantement: et disoit on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit qui pour del'argent entreprenoient en cela de garantir la religion d'aultruy, par un mespris de la douleur d'autant plus grand, que plus

peuvent les aiguillons de la devotion que de l'avarice. Q. Maximus enterra son fils consulaire, M. Cato le sien preteur designé, et L. Paulus les siens deux en peu de iours, d'un visage rassis, et ne portant nul tesmoignage de dueil¹. Je disois, en mes iours, de quelqu'un, en gaussant, qu'il avoit choué² la divine iustice; car la mort violente de trois grands enfants luy ayant esté envoyee en un iour pour un aspre coup de verge, comme il est à croire, peu s'en fallut qu'il ne la prinst à faveur et gratification singuliere du ciel; ie n'ensuys pas ces humeurs monstrueuses; mais i'en ai perdu en nourrice deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie: si n'est il gueres d'accident qui touche plus au vif les hommes. Je veois assez d'autres communes occasions d'affliction, qu'à peine sentirois ie si elles me venoient; et en ay mesprisé, quand elles me sont venues, de celles ausquelles le monde

¹ *Tusc. quæst.* l. 3, c. 28.—C.

² C'est-à-dire, *désappointé*, comme on parloit autrefois, ou *éludé*, comme on parle présentement.—C.

donne une si atroce figure, que ie n'oserois m'en vanter au peuple sans rougir : *ex quo intelligitur non in naturá, sed in opinione, esse ægritudinem* ¹. L'opinion est une puissante partie, hardie, et sans mesure. Qui recherchera iamais de telle faim la seureté et le repos, qu'Alexandre et Cesar ont faict l'inquietude et les difficultez ? Terez, le pere de Sitalcez ²; souloit dire que « Quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point de difference entre luy et son palefrenier ³. » Caton, consul, pour s'asseurer d'aulcunes villes en Espagne, ayant seulement interdit aux habitants d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent ; *ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse* ⁴. Combien en sçavons nous qui ont

¹ De là on peut comprendre que l'affliction n'est pas un effet de la nature, mais de l'opinion. *Cic. Tusc. quæst. l. 3, c. 28.*

² Roi de Thrace, dont il est parlé dans *DIONORE DE SICILE, l. 12, c. 15.—C.*

³ *PLUTARQUE, Dits notables des anciens Rois.—C.*

⁴ Peuple féroce, qui ne croyoit pas qu'on pût vivre sans combattre. *TIT. LIV. l. 35, c. 17.*

fuy la douceur d'une vie tranquille en leurs maisons, parmy leurs cognoissants, pour suyvre l'horreur des deserts inhabitables; et qui se sont iectez à l'abiectiion, vilité et mespris du monde, et s'y sont plus iusques à l'affectation! Le cardinal Borromee, qui mourut dernièrement à Milan, au milieu de la desbauche, à quoy le convioit et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa ieunesse, se mainteint en une forme de vie si austere, que la mesme robbe qui luy servoit en esté luy servoit en hyver; n'avoit pour son coucher que la paille; et les heures qui luy restoient des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genou's, ayant un peu d'eau et de pain à costé de son livre, qui estoit toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employoit. F'en sçais qui à leur escient ont tiré et proufit et advancement, du cocuage, de quoy le seul nom effroye tant de gents.

Si la veue n'est le plus necessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant: mais les plus plaisants et utiles de nos membres

semblent estre ceulx qui servent à nous engendrer ; toutesfois assez de gents les ont prins en haine mortelle, pour cela seulement qu'ils estoient trop aimables, et les ont reiectez à cause de leur prix : autant en opina des yeulx celuy qui se les creva. La plus commune et plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfants ; moy et quelques aultres à pareil heur le default : et quand on demande à Thales pourquoy il ne se marie point, il respond « qu'il n'aime point à laisser lignee de soy ' ».

Que nostre opinion donne prix aux choses, il se veoid par celles en grand nombre auxquelles nous ne regardons pas seulement pour les estimer, ains à nous ; et ne considerons ny leurs qualitez ny leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer, comme si c'estoit quelque piece de leur substance ; et appellons valeur, en elles, non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur quoy ie m'advise que nous sommes grands

' DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Thalès*, l. 1, segm. 26.
— C.

mesnagiers de nostre mise : selon qu'elle poise, elle sert; de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse iamais courir ¹ à fauls fret : l'achat donne tiltre au diamant, et la difficulté, à la vertu, et la douleur, à la devotion, et l'aspreté, à la medecine; tel pour arriver à la pauvreté iecta ses escus en cette mesme mer que tant d'autres fouillent de toutes parts pour y pescher des richesses. Epicurus dict ² que « L'estre riche n'est pas soulagement, mais changement d'affaires. » De vray, ce n'est pas la disette, c'est plus-tost l'abondance, qui produict l'avarice. Je veulx dire mon experience autour de ce subiect.

I'ai vescu en trois sortes de conditions depuis estre sorty de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prez de vingt années, ie le passay

¹ C'est-à-dire, *ne laisse jamais courir notre mise comme une simple non-valeur*. Le fret est le prix que l'on paie pour le louage d'un navire et le transport des marchandises d'un port ou d'un pays à un autre. *A fauls fret*, signifie ici, *d'après une appréciation trop foible*.

² Dans SÉNÈQUE, epist. 17. — C.

n'ayant aultres moyens que fortuits, et despendant de l'ordonnance et secours d'aultruy, sans estat certain et sans prescription. Ma despense se faisoit d'autant plus alaigrement et avecques moins de soing, qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Je ne feus iamais mieulx. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close; m'estant enioinct, au delà de toute aultre necessité, la necessité de ne faillir au terme que j'avois prins à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que ie me faisois pour leur satisfaire: de maniere que i'en rendois ma loyauté mesnagiere et aulcunement piperesse.

Je sens naturellement quelque volupté à payer; comme si ie deschargeois mes espauls d'un ennuyeux poids et de cette image de servitude; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action iuste et contenter aultruy. I'excepte les payements où il fault venir à marchander et compter; car si ie ne treuve à qui en commettre la charge, ie les esloingne honteusement et iniurieusement, tant que ie puis, de peur

de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que ie haïsse comme à marchander : c'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence; aprez une heure de debat et de barguignage, l'un et l'aultre abandonne sa parole et ses serments pour cinq souls d'amendement. Et si empruntois avec desadvantage : car n'ayant point le cœur de requérir en presence, i'en renvoyois le hazard sur le papier, qui ne faict gueres d'effort, et qui preste grandement la main au refuser. Ie me remettois de la conduite de mon besoning plus gayement aux astres et plus librement, que ie n'ay faict depuis à ma providence et à mon sens. La plupart des mesnagiers estiment horrible de vivre ainsin en incertitude : et ne s'avisent pas, Premièrement, que la plupart du monde vit ainsi : combien d'honnestes hommes ont reiecté tout leur certain à l'abandon, et le font tous les iours, pour chercher le vent de la faveur des roys et de la fortune ! Cesar s'endebta d'un million d'or, oultre son vaillant, pour devenir Cesar : et combien de marchand

commencent leur traficque par la vente de leur metairie, qu'ils envoient aux Indes,

Tot per impotentia freta¹ :

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille et mille colleges² qui la passent commodement, attendants tous les iours de la liberalité du ciel ce qu'il fault pour leur disner. Secondement, ils ne s'avisent pas que cette certitude sur laquelle ils se fondent, n'est gueres moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Je veois d'aussi prez la misere au delà de deux mille escus de rente, que si elle estoit tout contre moy : car, oultre ce que le sort à de quoy ouvrir cent bresches à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la supreme et infime fortune,

Fortuna vitrea est : tum, quum splendet, frangitur³,

¹ Sur tant de mers orageuses. CATULL. epigr. 4, v. 18.

² *Congrégations, couvents, qui passent la vie, etc.*

³ L'évêque Godeau a traduit ainsi ce vers :

et envoyer cul sur poincte ¹ toutes nos def-
fenses et levees, ie treuve que, par diverses
causes, l'indigence se veoid autant ordinai-
rement logee chez ceulx qui ont des biens,
que chez ceulx qui n'en ont point; et qu'à
l'aventure est elle aulcunement moins in-
commode, quand elle est seule, que quand
elle se rencontre en compagnie des richesses.
Elles viennent plus de l'ordre, que de la re-
cepte; *faber est suæ quisque fortunæ* ² : et
me semble plus miserable un riche malaysé,
necessiteux, affaireux, que celuy qui est
simplement pauvre : *In divitiis inopes, quod*

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Corneille a transporté cette traduction dans *Polyeucte*.
Ex Mimis Publîi Syri.

¹ *Renverser, bouleverser toutes nos défenses et le-
vées.* On trouve dans le dictionnaire de Cotgrave,
cul sur pointe, cul sur tête, deux expressions syno-
nymes rendues par cette expression anglaise, *topsy-
turvy*, laquelle répond exactement à notre *sens dessus
dessous*.—C.

² Chacun est l'artisan de sa fortune. SALL. *in pri-
mâ orat. ad Cæs. de ordin. Rep. § 1.*

genus egestatis gravissimum est ¹. Les plus grands princes et plus riches sont, par pauvreté et disette, poulsés ordinairement à l'extreme necessité; car en est il de plus extreme, que d'en devenir tyrans et iniustes usurpateurs des biens de leurs subiects?

Ma seconde forme, c'a esté d'avoir de l'argent : à quoy m'estant prins, i'en feis bien-tost des reserves notables, selon ma condition : n'estimant pas que ce feust avoir, sinon autant qu'on possède outre sa depense ordinaire; ny qu'on se puisse fier du bien qui est encores en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car, quoy! disois ie, si i'estois surprins d'un tel ou d'un tel accident? Et à la suite de ces vaines et vicieuses imaginations, i'allois faisant l'ingenieux à pourveoir, par cette superflue reserve, à tous inconveniens; et sçavoir encores respondre, à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconveniens estoit trop infiny. Que si ce n'estoit à tous, c'estoit à aulcuns et plusieurs.

¹ L'indigence au sein des richesses est la plus à plaindre. SENEC. epist. 74.

Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude : i'en faisois un secret; et moy, qui ose tant dire de moy, ne parlois de mon argent qu'en mensonge, comme font les aultres qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres, et dispensent leur conscience de jamais tesmoingner sincerement de ce qu'ils ont : *ridicule et honteuse prudence!* Allois ie en voyage? il ne me sembloit estre suffisamment pourveu; et plus ie m'estois chargé de monnoye, plus aussi ie m'estois chargé de crainte, tantost de la seureté des chemins, tantost de la fidelite de ceulx qui conduisoient mon bagage, duquel, comme d'aultres que ie cognois, ie ne m'asseurois iamais assez si ie ne l'avois devant mes yeux. Laissois ie ma boiste chez moy? combien de soupçons et pensements espineux, et, qui pis est, incommunicables? i'avois tousiours l'esprit de ce costé. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquérir. Si ie n'en faisois du tout tant que i'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité, i'en tirois peu ou rien : pour avoir plus de moyens de despense, elle ne

m'en poisoit pas moins; car, comme disoit Bion ¹, « Autant se fasche le chevelu comme le chauve, qu'on luy arrasche le poil : » et, depuis que vous estes accoustumé et avez planté vostre fantasie sur certain monceau, il n'est plus à vostre service; vous n'oseriez l'escorner; c'est un bastiment qui, comme il vous semble, croulera tout si vous y touchez; il fault que la nécessité vous prenne à la gorge pour l'entamer : et auparavant i'engageois mes hardes et vendois un cheval, avecques bien moins de contraincte et moins envy ², que lors ie ne faisois bresche à cette bourse favorite que ie tenois à part. Mais le dangier estoit que malaysement peult on establir bornes certaines à ce desir (elles sont difficiles à trouver ez choses qu'on croit bonnes), et arrester un point à l'espargne : on va tousiours grossissant cet amas, et l'augmentant d'un nombre à aultre, iusques à se priver vilainement de la iouissance de ses propres biens, et l'establir toute en la garde, et n'en user point. Selon cette espeece d'usage,

¹ SÉNÈQUE, *Traité de la tranquillité d'esprit*, c. 8. — C.

² C'est-à-dire, et moins à contre-cœur. — C.

ce sont les plus riches gents du monde, ceulx qui ont charge de la garde des portes et murs d'une bonne ville. Tout homme pecunieux est avaricieux, à mon gré. Platon ¹ renge ainsi les biens corporels ou humains : la santé, la beauté, la force, la richesse : et la richesse, dict il, n'est pas aveugle, mais tresclairvoyante, quand elle est illuminee par la prudence. Dionysius le fils ² eut bonne grace : On l'advertit que l'un de ses Syracusains avoit caché dans terre un thresor ; il luy manda de le luy apporter ; ce qu'il fait, s'en reservant à la desrobbee quelque partie, avecques laquelle il s'en alla en une aultre ville, où, ayant perdu cet appetit de thesauriser, il se meit à vivre plus liberalement : ce qu'entendant, Dionysius luy fait rendre le demourant de son thresor, disant que, puisqu'il avoit appris à en sçavoir user, il le luy rendoit volontiers.

Je feus quelques annees en ce poinct : ie ne sçais quel bon daimon m'en iecta hors

¹ *Des Loix*, l. 1.—C.

² Ou *Denys le père*, selon Plutarque, dans les *Dits notables des Rois*.—C.

tresutilement, comme le Syracusain, et m'en-voya toute cette conserve à l'abandon; le plaisir de certain voyage de grande despense ayant mis au pied cette sotte imagination: par où ie suis retumbé à une tierce sorte de vie (ie dis ce que i'en sens), certes plus plaisante beaucoup, et plus reglee; c'est que ie foys courir ma despense quant et quant ma recepte; tantost l'une devance, tantost l'autre, mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Je vis du iour à la iournee, et me contente d'avoir de quoy suffire aux besoins presents et ordinaires: aux extraordinaires, toutes les provisions du monde n'y scauroient suffire. Et est folie de s'attendre que fortune elle mesme nous arme iamais suffisamment contre soy: c'est de nos armes qu'il la fault combattre; les fortuites nous trahiront au bon du faict¹. Si i'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine emploite, non pour acheter des terres, de quoy ie n'ay que faire, mais pour acheter du plaisir. *Non esse*

¹ *Au plus fort de l'événement, lorsque le besoin sera le plus urgent.*

*cupidum, pecunia est; non esse emacem, vectigal est*¹. Je n'ay ny gueres peur que bien me faille, ny nul desir qu'il augmente; *Divitiarum fructus est in cupid; copiam declarat satietas*² : et me gratifie singulièrement que cette correction me soit arrivée en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que ie me veoye desfait de cette folie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

Feraulez, qui avoit passé par les deux fortunes, et trouvé que l'accroist de chevance n'estoit pas accroist d'appetit au boire, manger, dormir, et embrasser sa femme; et qui, d'aulture part, sentoit poiser sur ses espales l'importunité de l'œconomie, ainsi qu'elle faict à moy, delibera³ de contenter un ieune homme pauvre, son fidele amy, abboyant aprez les richesses; et luy fait present de

¹ C'est être riche que n'être pas avide de richesses; c'est un revenu que de n'avoir pas la passion d'acheter. *Cic. Paradox.* 6, c. 3.

² Le fruit des richesses est dans l'abondance, et la satiété annonce l'abondance. *Cic. Paradox.* 6, c. 2.

³ *Cyropédie de Xénophon*, l. 8, c. 3. § 16-20.—C.

toutes les siennes, grandes et excessives, et de celles encores qu'il estoit en train d'accumuler tous les iours par la liberalité de Cyrus son bon maistre, et par la guerre; moyennant qu'il prinst la charge de l'entretenir et nourrir honnestement comme son hoste et son amy. Ils vescuient ainsi depuis tresheureusement, et egualement contents du changement de leur condition.

Voilà un tour que j'imiterois de grand courage : et loue grandement la fortune d'un vieil prelat que ie vois s'estre si purement demis de sa bourse, de sa recepte et de sa mise, tantost à un serviteur choisi, tantost à un aultre, qu'il a coulé un long espace d'annees autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage comme un estrangier. La fiance de la bonté d'aultroy est un non legier tesmoingnage de la bonté propre; partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regard, ie ne veois point d'ordre de maison ny plus dignement ny plus constamment conduit que le sien. Heureux qui aye réglé à si iuste mesure son besaing, que ses richesses y puissent suffire sans son soing et empeschement,

et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'autres occupations qu'il suyt, plus convenables, plus tranquilles, et selon son cœur!

L'aysance donc et l'indigence despendent de l'opinion d'un chascun; et non plus la richesse que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté et de plaisir, que leur en preste celui qui les possède. Chascun est bien ou mal, selon qu'il s'en treuve : non de qui on le croit, mais qui le croit de soy, est content¹; et en cela seul la creance se donne essence et verité. La fortune ne nous faict ny bien ny mal; elle nous en offre seulement la matiere et la semence : laquelle nostre ame, plus puissante qu'elle, tourne et applique, comme il luy plaist; seule cause et maistresse de sa condition heureuse ou malheureuse. Les accessions externes prennent saveur et couleur de l'interne constitution : comme les accoustrements nous eschauffent, non de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils

¹ Transposez ainsi : *Il est content celui qui croit l'être et non celui que l'on croit content.*

sont propres à couvrir et nourrir; qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service pour la froideur, ainsi se conserve la neige et la glace. Certes, tout en la maniere ' qu'à un faineant l'estude sert de torment; à un yvrongne, l'abstinence du vin; la frugalité est supplice au luxurieux; et l'exercice, gehenne à un homme delicat et oysif: ainsin est il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses ny difficiles d'elles mesmes; mais nostre foiblesse et lascheté les faict telles. Pour iuger des choses grandes et haultes, il fault une ame de mesme; autrement nous leur attribuons le vice qui est le nostre: un aviron droict semble courbe en l'eau; il n'importe pas seulement qu'on veoye la chose, mais comment on la veoid.

Or sus, pourquoy, de tant de discours qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort et de porter la douleur, n'en trouvons nous quelqu'un qui face pour nous? et de tant d'especes d'imaginacions qui l'ont persuadé à aultruy, que chascun n'en

' SÉNÈQUE, epist. 81. — C.

applique il a soy une , le plus selon son humeur? S'il ne peult digerer la drogue forte et abstersive pour desraciner le mal, au moins qu'il la prenne lenitive pour le soulager. *Opinio est quædam effœminata ac levis, nec in dolore magis, quàm eadem in voluptate: quod, quum liquescimus fluimusque molitiâ, apis aculeum sine clamore ferre non possumus. Totum in eo est, ut tibi imperes*¹. Au demourant, on n'eschappe pas à la philosophie, pour faire valoir oultre mesure l'aspreté des douleurs et l'humaine foiblesse; car on la contrainct de se reiecter à ces invincibles repliques: « S'il est mauvais de vivre en nécessité, au moins de vivre en nécessité, il n'est aulcune nécessité: » « Nul n'est mal longtems, qu'à sa faulte. » Qui n'a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie; qui ne veult ny resister ny fuyr: que luy feroit on?

¹ Par la douleur comme par le plaisir, nos âmes sont amollies: elles se liquéfient, si j'ose ainsi parler; et nous devenons efféminés à un tel point, qu'il ne faut qu'une piqûre d'abeille pour nous arracher des cris. Tout consiste donc à savoir se commander. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 21.

CHAPITRE XLI.

DE NE COMMUNIQUER SA GLOIRE.

Sommaire. Le désir d'acquérir de la réputation, nous fait renoncer à des biens plus réels, tels que le repos, la santé, souvent même nous porte à sacrifier notre vie. La gloire n'est qu'une illusion, une ombre : et cependant on voit même des philosophes qui, tout en la dépréciant, la recherchent. — On trouve rarement des hommes qui abandonnent aux autres leur part de gloire ; on ne peut guère citer que quelques exemples de cette abnégation de soi-même.

Exemples : Catulus Luctatius ; Antoine de Lève ; Archiléonide, mère de Brasidas ; le roi Édouard ; Lélius ; Théopompe, roi de Sparte ; l'évêque de Beauvais ; Guillaume de Salisbery.

DE toutes les resveries du monde, la plus receue et plus universelle est le soing de la reputation et de la gloire, que nous espousons iusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont bien effectuels et

substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ny corps ny prinse :

La fama, ch'invaghisce a un dolce suono
 Voi superbi mortali, e par sì bella,
 È un' eco, un sogno, anzi del sogno un' ombra
 Ch' ad ogni vento si dilegua e sgombra ¹;

et des humeurs desraisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes ² se desfacent plus tard et plus envy ³ de cette cy que de nulle aultre; c'est la plus revesche et opiniastre; *quia etiam benè proficientes animos tentare non cessat* ⁴. Il n'en est gueres

¹ La renommée, qui, par la douceur de sa voix, enchante les superbes mortels et paroît si ravissante, n'est qu'un écho, un songe, ou plutôt l'ombre d'un songe qui se dissipe et s'évanouit en un moment. Tasso, *Gerus.* c. 14, st. 63.

² *Etiam sapientibus, cupido gloriæ novissima exiit*, dit Tacite, *Hist.* l. 4, c. 6. Je doute que Montaigne ait eu en vue ce passage; car il est si beau, que, s'il l'eût eu dans l'esprit, je crois qu'il n'auroit pu s'empêcher de le citer. — C.

³ *Difficilement, à contre-cœur.* — C.

⁴ Parce qu'elle ne cesse de tenter ceux-mêmes qui

de laquelle la raison accuse si clairement la vanité ; mais elle a ses racines si vives en nous, que ie ne sçais si iamais aucun s'en est peu nettement descharger. Aprez que vous avez tout dict et tout creu pour la desad-vouer, elle produict contre vostre discours une inclination si intestine, que vous avez peu ¹ que tenir à l'encontre : car, comme dict Cicero ², ceulx mesmes qui la combattent, encores veulent ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes aultres choses tumbent en commerce : nous prestons nos biens et nos vies au besoing de nos amis ; mais de communiquer son honneur, et d'estrener aultruy de sa gloire, il ne se veoid gueres.

Catulus Luctatius ³, en la guerre contre les Cimbres, ayant faict tous ses efforts

ont fait des progrès dans la vertu. S. AUGUST. *de Civit. Dei*, l. 5, c. 14.

¹ C'est-à-dire, que vous avez peu de moyens de tenir à l'encontre. — E. J.

² *Orat. pro Archia*, c. 11. — C.

³ PLUTARQUE, *Vie de Marius*, c. 8. — C.

pour arrester ses soldats qui fuyoient devant les ennemis, se meit luy mesme entre les fuyards, et contrefeit le couard, à fin qu'ils semblassent plustost suyvre leur capitaine que fuyr l'ennemy : c'estoit abandonner sa reputation pour couvrir la honte d'aultruy. Quand Charles cinquiesme passa en Provence l'an mil cinq cent trente sept, on tient que Antoine de Leve, veoyant l'empereur resolu de ce voyage, et l'estimant lui estre merueilleusement glorieux, opinoit toutesfois ' le contraire et le desconseilloit, à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil en feust attribué à son maistre, et qu'il feust dict, son bon advis et sa prevoyance avoir esté telle que, contre l'opinion de tous, il eut mis à fin une si belle entreprinse : qui estoit l'honorer à ses despens. Les ambassadeurs thraciens, consolants Archileonide, mere de Brasidas, de la mort de son fils, et le hault louants iusques à dire qu'il n'avoit point laissé

' Voyez GUILLAUME DU BELLAY, fo 290; et BRANTÔME, *Vie des Hommes illustres*, à l'article *Antoine de Leve*.—C.

son pareil, elle refusa cette louange privée et particulière, pour la rendre au public : « Ne me dictes pas cela, repliqua elle; ie sçais que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillants qu'il n'estoit ¹ ». En la bataille de Crecy ², le prince de Gales, encore fort ieune, avoit l'avant garde à conduire; le principal effort de la rencontre feut en cet endroit : les seigneurs qui l'accompagnoient, se trouvant en dur party d'armes, manderent au roy Edouard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'estat de son fils; et luy ayant esté respondu qu'il estoit vivant et à cheval : « Ie luy ferois ³, dict il, tort de luy aller maintenant desrober l'honneur de la victoire de ce combat qu'il a si longtemps soustenu; quelque hazard qu'il y ayt, elle sera toute sienne : » et n'y voulut aller ny envoyer, sçachant, s'il y feust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans

¹ PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Brasidas*. — C.

² Donnée en 1346.

FRO ISSARD, vol. 1, c. 30. — C.

son secours, et qu'on luy eust attribué l'avantage de cet exploit. *Semper enim quod postremum adiectum est, id rem totam videtur traxisse* ¹. Plusieurs estimoient à Rome, et se disoit communement ², que les principaulx beaux faicts de Scipion estoient en partie deus à Lælius, qui toutesfois alla tousiours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aucun soing de la sienne. Et Teopompus, roy de Sparte, à celuy qui luy disoit que la chose publique demeuroit sur ses pieds, pour autant qu'il sçavoit bien commander : « C'est plustost, dict-il, parce que le peuple sçait bien obeïr ³. »

Comme les femmes qui succedoient aux pairies avoient, nonobstant leur sexe, droict d'assister et opiner aux causes qui appartiennent à la iurisdiction des pairs : aussi les pairs

¹ Car ceux qui arrivent les derniers au combat semblent seuls avoir décidé la victoire. TIT. LIV. l. 27, c. 45.

² PLUTARQUE, *Instructions pour ceux qui manient les affaires d'état*, c. 7. — C.

³ PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Theopompus*. — C.

ecclesiastiques, nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos roys en leurs guerres, non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de leur personne. Aussi l'evesque de Beauvais, se trouvant avecques Philippe Auguste en la bataille de Bouvines¹, participoit bien fort courageusement à l'effect; mais il luy sembloit ne debvoir toucher au fruit et gloire de cet exercice sanglant et violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison, ce iour là; et les donnoit, au premier gentilhomme qu'il trouvoit, à esgossiller² ou prendre prisonniers, luy en resignant tout l'execution : et le fait ainsi de Guillaume, comte de Salsberi, à messire Iéhan de Nesle : d'une pareille subtilité de conscience à cette aultre³, il vouloit bien assommer, mais non pas blecer, et pourtant ne combattoit que de masse. Quelqu'un en

¹ Donnée en 1214, entre Lille et Tournay.

² *A égorger, ou pour leur couper le gosier.*—E. J.

³ C'est-à-dire, *par une subtilité de conscience pareille à cet autre dont je viens de parler, cet évêque vouloit bien assommer, etc.* Voyez MÉZERAY, et les *Mémoires de J. du Tillet.*—C.

mes iours estant reproché par le roy d'avoir mis les mains sur un presbtre, le nioit fort et ferme : c'estoit qu'il l'avoit battu et foulé aux pieds.

CHAPITRE XLII.

DE L'INEGALITÉ QUI EST ENTRE NOUS.

Sommaire. Extrêmes différences que l'on remarque entre les hommes. On ne devrait les estimer que ce qu'ils valent par eux-mêmes, et après les avoir dépouillés de tout ce qui n'est pas eux ; c'est par leur ame qu'il faut les juger. De vaines apparences extérieures distinguent le roi du paysan, le noble du vilain, etc. — Que sont les rois ? des acteurs en scène ; des hommes quelquefois plus méprisables que le dernier de leurs sujets ; soumis aux mêmes passions, aux mêmes vices. — Le bonheur n'est que dans la jouissance et non dans la possession : or, peut-il jouir des avantages de la royauté, celui qui ne sait ou ne peut apprécier son bonheur ; celui dont l'esprit est borné, l'ame grossière, ou qui est tourmenté par des

douleurs physiques ? Combien le sort des rois est à plaindre ; la satiété leur rend insipides tous les plaisirs ; ils sont toujours sous les yeux de leurs sujets , qui les jugent avec sévérité. La vie d'un seigneur retiré dans sa terre , inconnu à la cour , est bien préférable. Les rois ne connoissent point , comme lui , l'amitié , la confiance naturelle ; ils n'ont autour d'eux que des flatteurs et des hypocrites ; une folle ambition les porte souvent à ravager le monde , lorsqu'ils pourroient , sans efforts , se procurer le repos et de vrais plaisirs.

Exemples : Les rois de Thrace ; Alexandre ; Antigone ; Seleucus ; le roi Hiéron ; le roi Alphonse ; les empereurs Julien , Dioclétien ; Pyrrhus et Cynéas.

PLUTARQUE dict¹ en quelque lieu , qu'il ne treuve point si grande distance de beste à beste , comme il treuve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'âme et qualitez internes. A la vérité , ie treuve si loing d'Epaminondas , comme ie l'imagine , iusques à tel que ie cognois , ie dis capable de sens

¹ Dans le traité intitulé , *Que les bêtes brutes usent de la raison*, vers la fin.—C.

commun, que j'encherirois volontiers sur Plutarque; et dirois, qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à tel beste;

Hem! vir viro quid præstat! ¹

et qu'il y a autant de degrez d'esprits, qu'il y a d'icy au ciel de brasses, et autant innombrables. Mais à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualitez; nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit,

Volucrum

Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exultat rauco victoria circo ²,

non de son harnois; un levrier, de sa vistesse,

¹ Ah! qu'un homme peut être supérieur à un autre homme! TERENT. *Ennuch.* act. 2, sc. 3, v. 1.

² On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paroître, en courant, sa bouillante vigueur,
Qui jamais ne se lasse, et qui, dans la carrière,
S'est couvert mille fois d'une noble poussière.

Juv. sat. 8, v. 57.

non de son collier; un oyseau ¹, de son aile, non de ses longes et sonnettes : pourquoy de mesme n'estimons nous un homme par ce qui est sien? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente : tout cela est autour de luy, non en luy. Vous n'achetez pas un chat en poche : si vous marchandez un cheval ², vous luy ostez ses bardes ³, vous le voyez nud et à descouvert; ou s'il est couvert, comme on les presentoit anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins necessaires, à fin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à considerer les iambes, les yeulx et le pied, qui sont les membres les plus utiles,

Regibus hic mos est : ubi equos mercantur, opertos
 Inspiciunt; ne, si facies (ut sæpè) decora
 Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem

¹ *Un oiseau de fauconnerie.*—E. J.

² *SÉNÈQUE*, epist. 80.—C.

³ *Bardes*, vieux mot qui signifioit l'armure des chevaux des hommes de guerre.

Quòd pulchræ clunes, breve quòd caput, ardua cervix¹ :

pourquoy estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empacqueté? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vraiment iuger de son estimation. C'est le prix de l'espee que vous cherchez, non de la gaine : vous n'en donnerez à l'aventure pas un quatrain², si vous l'avez despouillée. Il le fault iuger par luy mesme, non par ses atours : et, comme dict tresplaisamment un ancien : « Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand³? vous y comptez la haulteur de ses patins. » La base

¹ Lorsque les princes achètent des chevaux, il les examinent couverts, de peur que si le cheval a les pieds mauvais et la tête belle, comme il arrive souvent, l'acheteur ne se laisse séduire en lui voyant une croupe arrondie, une tête effilée, et une encolure relevée et hardie. HOR. sat. 2, l. 1, v. 86.

² Le *quatrain*, selon le Dictionnaire de Trévoux, est une ancienne monnoie qui valoit un liard.—E. J.

³ SÉNÈQUE, epist. 76.—C.

n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschasses : qu'il mette à part ses richesses et honneurs ; qu'il se presente en chemise. A il le corps propre à ses fonctions, sain et alai-gre ? Quelle ame a il ? est elle belle, capable, et heureusement pourveue de toutes ses pieces ? est elle riche du sien, ou de l'aultruy ? la fortune n'y a elle que veoir ? Si les yeulx ouverts elle attend les espees traictes ¹, s'il ne luy chault ² par où luy sorte la vie, par la bouche ou par le gosier ; si elle est rassise, equable ³ et contente : c'est ce qu'il fault veoir, et iuger par là les extremes differences qui sont entre nous. Est-il

Sapiens, sibique imperiosus ;
 Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula
 terrent ;
 Responsare cupidinibus, contemnere honores
 Fortis ; et in seipso totus, teres atque rotundus,
 Externi ne quid valeat per læve morari ;

¹ *Les épées nues, tirées du fourreau.*—On trouve dans NICOT, l'épée traicte, *ensis dstrictus.*—C.

² *S'il ne lui importe.*—E. J.

³ *Égale.*—E. J.

In quem manca ruit semper fortuna ¹ ?

un tel homme est cinq cents brasses au dessus des royaumes et des duches ; il est luy mesme à soy son empire :

Sapiens..... *pol ipse fingit fortunam sibi* ² :

que luy reste il à desirer ?

Nonne videmus

*Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, quoi
Corpore se iunctus dolor absit, mente fruatur
Iucundo sensu, curâ semotus metuque* ³ ?

Comparez luy la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable, et conti-

¹ Sage et maître de lui-même, verroit-il sans peur l'indigence, les fers et la mort ? Sait-il résister à ses passions, sait-il mépriser les honneurs ? Renfermé tout entier en lui-même, et semblable au globe parfait qu'aucune aspérité n'empêche de rouler, ne laisse-t-il aucune prise à la fortune ? HOR. l. 2, sat. 7, v. 83.

² Le sage est l'artisan de son propre bonheur.

PLAUT. *in Trinummo*, act. 2, sc. 2, v. 84.

³ Écoutez le cri de la nature ! Qu'exige-t-elle de vous ? un corps exempt de douleur, une âme libre de terreurs et d'inquiétudes. LUCRET. l. 2, v. 16.

nuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poulsent et repoulsent, pendante ¹ toute d'aultruy; il y a plus d'esloingnement que du ciel à la terre : et toutesfois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat; là où si nous considerons un paysan et un roy, un noble et un vilain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se presente soudain à nos yeulx une extreme disparité, qui ne sont differents ², par maniere de dire, qu'en leurs chausses.

En Thrace, le roy estoit distingué de son peuple, d'une plaisante maniere et bien rencherie : il avoit une religion à part, un dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subiects d'adorer, c'estoit Mercure; et luy, desdaignoit ³ les leurs, Mars, Bacchus, Diane : ce

¹ Ou *dépendant toute d'autrui*, comme on a mis dans quelques éditions.—C.

² *Quoiqu'ils ne soient différents, par manière, etc.* Ici, Montaigne a un peu négligé la construction, aussi-bien qu'en plusieurs autres endroits.—C.

³ Hérodote dit bien (l. 5, p. 331) que les rois de Thrace adoroient *Mercure* sur tout autre dieu; qu'ils

ne sont pourtant que peintures qui ne font aucune dissemblance essentielle. Car, comme les ioueurs de comedie, vous les veoyez sur l'eschafaud faire une mine de duc et d'empereur ; mais tantost aprez les voylà devenus valets et crocheteurs miserables, qui est leur naïfve et originelle condition : aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public,

Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
Assiduè, et veneris sudorem exercita potat¹ :

voyez le derriere le rideau ; ce n'est rien qu'un homme commun, et, à l'adventure, plus vil que le moindre de ses subiects : *ille beatus introrsum est ; istius bracteata fe-*

ne juroient que par lui seul, et se disoient descendants de lui : mais il ne dit point qu'ils méprisassent *Mars, Bacchus et Diane*, les seuls dieux de leurs sujets.—C.

¹ Parce qu'à ses doigts brillent enchâssées dans l'or d'énormes émeraudes ; parce qu'il est toujours paré de riches habits qu'il use dans les exercices les plus lascifs. LUCRET. l. 4, v. 1123.

licitas est ¹; la couardise, l'irresolution, le despit et l'envie, l'agitent comme un aultre;

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes ²:

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées.

Reveraque metus hominum, curæque sequaces,
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela;
Audacterque inter reges, rerumque potentes,
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro ³.

¹ Le bonheur de celui-ci est en lui-même; l'autre n'a qu'un bonheur extérieur et superficiel. SENEC. epist. 115.

² Les trésors entassés, les faisceaux consulaires, ne peuvent chasser les cruelles agitations de l'esprit, ni les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. HOR. od. 16, l. 1, v. 9.

³ Les craintes et les soucis, inséparables de l'homme, ne fuient point effrayés par le fracas des armes; ils se présentent hardiment à la cour des rois, et, sans respect pour le trône, s'asseyent à leurs côtés. LUCRET. l. 2, v. 47.

La fiebvre, la migraine et la goutte l'espargnent elles non plus que nous ? Quand la vieillesse luy sera sur les espauls, les archers de sa garde l'en deschargeront ils ? quand la frayeur de la mort le transira, se rassurera il par l'assistance des gentishommes de sa chambre ? quand il sera en ialousie et caprice, nos bonnetades¹ le remettront elles ? Ce ciel de lict tout enflé d'or et de perles, n'a aulcune vertu à rappaiser les tranchees d'une verte cholique.

*Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Iactaris, quàm si plebeiâ in veste cubandum est.*

Les flatteurs du grand Alexandre luy faisoient accroire qu'il estoit fils de Iupiter : un iour estant blecé, regardant escouler le sang de sa playe, « Eh bien ! qu'en dites

¹ *Nos salutations à coups de bonnet.* — E. J.

² La fièvre ne vous quittera pas plus tôt, si vous êtes étendu sur la pourpre, ou sur ces tapis tissus à grands frais, que si vous êtes couché sur un lit plébéien. LUCRET. l. 2, v. 34.

vous? dict il¹; est ce pas icy un sang vermeil et purement humain? il n'est pas de la trempe de celuy que Homere faict escouler de la playe des dieux. » Hermodorus le poëte avoit faict des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du soleil : et luy, au contraire : « Celuy, dict il, qui vide ma chaïze percee, sçait bien qu'il n'en est rien². » C'est un homme pour tous potages : et si de soy-mesme c'est un homme mal nay, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

Puellæ

Hunc rapiant, quicquid calcaverit hic, rosa fiat³:

Quoy pour cela si c'est une ame grossiere et supide? La volupté mesme et le bonheur ne s'apperçoivent point sans vigueur et sans esprit.

¹ PLUTARQUE, dans les *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Alexandre*. — C.

² PLUTARQUE, dans les *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article *Antigonus*. — C.

³ Que les jeunes fillès se l'enlèvent, que partout les roses naissent sous ses pas. PERS. sat. 2, v. 38.

*Hæc perinde sunt, ut illius animus qui ea possidet:
Qui uti scit, ei bona; illi qui non utitur rectè, mala*¹.

Les biens de la fortune, tous tels qu'ils sont, encores fault il avoir le sentiment propre à les savourer. C'est le iouïr, non le posséder, qui nous rend heureux.

*Non domus et fundus, non æris acervus et auri,
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas. Valeat possessor oportet,
Qui comportatis rebus benè cogitat uti:
Qui cupit aut metuit, iuvat illum sic domus aut res,
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram*².

¹ Ces choses sont tout ce que leur possesseur les fait être; ce sont des biens pour qui sait en user, des maux pour qui en fait un mauvais usage. *TERENT. Heautont. act. 1, sc. 3, v. 21.*

² Cette maison superbe, ces terres immenses, ces tas d'or et d'argent, chassent-ils la fièvre et les soucis du maître? Pour jouir de ce qu'on possède, il faut être sain de corps et d'esprit. Pour quiconque est tourmenté de crainte ou de désir, toutes ces richesses sont comme des fomentations pour un gouteux, comme des tableaux pour des yeux qui ne peuvent souffrir la lumière. *HOR. epist. 2, l. 1, v. 47.*

Il est un sot, son goust est mousse et hebesté; il n'en iouit non plus qu'un morfondu de la douceur du vin grec, ou qu'un cheval de la richesse du harnois duquel on l'a paré : tout ainsi, comme Platon dict ¹, que la santé, la beauté, la force, les richesses, et tout ce qui s'appelle bien, est equalement mal à l'iniuste, comme bien au iuste; et le mal, au rebours. Et puis, où le corps et l'ame sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes? veu que la moindre picqueure d'espingle, et passion de l'ame, est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde. A la premiere strette ² que luy donne la goutte, il a beau estre Sire et Maiesté,

Totus et argento conflatus, totus et auro ³,

perd il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs? s'il est en cholere, sa princi-

¹ *Traité des Lois*, l. 2.—C.

² C'est-à-dire, *étreinte*.—*Strette* vient de l'italien *stretta*, qui signifie la même chose. — C.

³ Tout brillant de l'éclat des plus précieux métaux. *TRIBULL.* l. 1, eleg. 2, v. 70.

paulté le garde elle de rougir, de paslir, de grincer les dents comme un fol? Or, si c'est un habile homme et bien nay, la royauté adiouste peu à son bonheur ;

Si ventri benè, si lateri est, pedibusque tuis, nil Divitiæ poterunt regales addere maius¹ ;

il veoid que ce n'est que biffe² et piperie. Ouy, à l'aventure, il sera de l'avis du roy Seleucus, « Que qui sçauroit le poids d'un sceptre, ne daigneroit l'amasser quand il le trouveroit à terre³ : » il le disoit pour les grandes et penibles charges qui touchent un bon roy. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à regler aultruy, puiqu'à regler nous mesmes il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si

¹ Avez-vous l'estomac bon, la poitrine excellente, n'êtes-vous point tourmenté de la goutte? les richesses des rois ne pourroient ajouter à votre bonheur. HOR. epist. 12, l. 1, v. 5.

² Trompeuse apparence.—E. J.

³ PLUTARQUE, Si l'homme d'âge doit se mêler des affaires d'état, c. 12.—C.

doux, considerant l'imbecillité du iugement humain, et la difficulté du choix ez choses nouvelles et douteuses, ie suis fort de cet avis, qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suyvre que de guider; et que c'est un grand seiour ¹ d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voye tracee, et à respondre que de soy :

Ut satiùs multo iam sit parere quietum,
Quàm regere imperio res velle ².

Ioinct que Cyrus disoit qu'il n'appartenoit de commander à homme qui ne vaille mieulx que ceulx à qui il commande. Mais le roy Hieron, en Xenophon ³, dict davantage, Qu'en la iouissance des voluptez mesmes, ils sont de pire condition que les privez: d'autant que l'aysance et la facilité leur oste l'aigredoulce poincte que nous y trouvons.

¹ *Repos.*—C.

² Il vaut bien mieulx obéir tranquillement, que de prendre le fardeau des affaires publiques. LUCRET. l. 5, v. 1126.

³ Dans le traité intitulé *Hiéron, ou de la Condition des Rois.*—C.

Pinguis amor, nimiumque potens, in tædia nobis
Vertitur, et, stomacho dulcis ut esca, nocet¹.

Pensons nous que les enfants de chœur prennent grand plaisir à la musique? la satiété la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins, les danses, les mascarades, les tournois, reïouissent ceulx qui ne les veoyent pas souvent et qui ont désiré de les veoir; mais à qui en faict ordinaire, le goust en devient fade et malplaisant : ny les dames ne chatouillent celuy qui en iouit à cœur saoul : qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sauroit prendre plaisir à boire : les farces des bateleurs nous resiouissent; mais aux ioueurs elles servent de corvee. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux princes, c'est leur feste, de se pouvoir quelquesfois travestir et demestre à la façon de vivre basse et populaire,

Plerumque gratæ principibus vices,
Mundæque parvo sub lare pauperum

¹ L'amour déplaît, s'il est trop bien traité; c'est un aliment agréable dont l'excès devient nuisible. OVID. *Amor.* l. 2, eleg. 19, v. 25.

Cœnæ, sine aulæis et ostro,
Sollicitam explicuere frontem¹.

Il n'est rien si empeschant, si desgousté, que l'abondance. Quel appetit ne se rebute-roit à veoir trois cents femmes à sa mercy, comme les a le grand seigneur en son serrail? Et quel appetit et visage de chasse s'estoit reservé celuy de ses ancestres, qui n'alloit iamais aux champs à moins de sept milles faulconniers? Et oultre cela, ie crois que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez à la iouissance des plaisirs plus doux; ils sont trop esclairez et trop en butte : et ie ne sçais comment on requiert plus d'eulx de cacher et couvrir leur faulte; car ce qui est à nous indiscretion, à eulx le peuple iuge que ce soit tyrannie, mespris et desdaing des loix ; et oultre l'inclination au vice, il semble qu'ils adioustent encores le

¹ Le changement plaît aux grands. Une table propre sans tapis, sans pourpre, un repas frugal sous le toit du pauvre, leur a souvent déridé le front. HOR. od. 29, l. 3, v. 13.

plaisir de gourmander et soubmettre à leurs pieds les observances publiques. De vray, Platon, en son Gorgias, definit Tyran ce-luy qui a licence en une cité de faire tout ce qui luy plaist : et souvent, à cette cause, la montre et publication de leur vice blece plus que le vice mesme¹. Chascun craint à estre espié et contreroollé : ils le sont iusques à leurs contenances et à leurs pensees, tout le peuple estimant avoir droit et interest d'en iuger ; oultre ce que les taches s'agrandissent selon l'eminence et clarté du lieu où elles sont assises, et qu'un seing et une verrue au front paroissent plus que ne faict ailleurs une balafre. Voylà pourquoy les poètes feignent les amours de Iupiter conduictes soubz aultre visage que le sien ; et de tant de practiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se treuve en sa grandeur et maiesté.

Mais revenons à Hieron : il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté,

¹ *Plusque exemplo, quàm peccato, nocent. Cic. de Leg. l. 3, c. 14.*



pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son païs; et qu'en toutes ses actions il se treuve enveloppé d'une fascheuse presse. De vray, à veoir les nostres tous seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardants incogneus, i'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le roi Alphonse disoit, que les asnes estoient en cela de meilleure condition que les rois; leurs maistres les laissent paistre à leur ayse: là où les rois ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est iamais tumbé en fantasie que ce feust quelque notable commodité, à la vie d'un homme d'entendement, d'avoir une vingtaine de contrerooleurs à sa chaize percee; ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rentes, ou qui a prins Casal ou déffendu Siene, luy soyent plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien expérimenté. Les avantages principesques¹ sont quasi avantages imaginaires; chasque degré de fortune a quelque image de principaulté;

¹ *Des princes.*—E. J.

Cæsar appelle roytelets ' tous les seigneurs ayants iustice en France de son temps. De vray, sauf le nom de Sire, on va bien avant avecques nos roys. Et veoyez, aux provinces esloingnees de la court, nommons Bretagne pour exemple, le train, les subiects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets; et veoyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal: il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roi de Perse, et ne le recognoist que par quelque vieux cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez; et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subiection essentielle et effectuelle ne regarde, d'entre nous, que

' Il n'y a rien de tel dans César, au sujet des Gaulois. Je crois que Montaigne a confondu ici (comme il l'a fait en un autre endroit) ce qu'on lit touchant les Germains. *In pace, nullus est communis Magistratus; sed principes regionum atque pagorum inter suos jus dicunt; controversiasque minuunt.* DE BELL. GAL. VI, 23. Je dois cette remarque à M. Barbeyrac.—C.

ceulx qui s'y conviennent et qui aiment à s'honorer et enrichir par tel service : car qui se veult tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procez, il est aussi libre que le duc de Venise. *Paucos servitus, plures servitutem tenent* ¹. Mais surtout Hieron faict cas de quoy il se veoid privé de toute amitié et société mutuelle, en laquelle consiste le plus parfaict et doulx fruit de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis ie tirer de celuy qui me doibt, veuille il ou non, tout ce qu'il peult ? Puis ie faire estat de son humble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser ? L'honneur que nous recevons de ceulx qui nous craignent, ce n'est pas honneur; ces respects se doivent à la royauté, non à moy.

Maximum hoc regni bonum est,
 Quod facta domini cogitur populus sui
 Quàm ferre, tàm laudare ².

¹ Peu d'hommes sont enchainés à la servitude; un grand nombre s'y enchainent. *SENEC. epist. 22.*

² Le plus grand avantage de la royauté, c'est que

Veois ie pas que le meschant, le bon roy, celuy qu'on hait, celuy qu'on aime; autant en a l'un que l'autre? De mesmes apparences, de mesme cerimonie estoit servy mon predecesseur, et le sera mon successeur. Si mes subiects ne m'offensent pas, ce n'est tesmoignage d'aucune bonne affection : pourquoy le prendrois ie en cette part là, puisqu'ils ne pourroient quand ils vouldroient? Nul ne me suyt pour l'amitié qui soit entre luy et moy; car il ne s'y scauroit couldre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance : ma haulteur m'a mis hors du commerce des hommes; il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suyvent par contenance et par coustume, ou, plustost que moy, ma fortune, pour en accroistre la leur. Tout ce qu'ils me dient et font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridee de toutes parts par la grande puissance que i'ay sur eulx : ie ne veois rien autour de moy, que couvert et masqué.

les peuples sont obligés non-seulement de souffrir, mais de louer les actions de leurs maîtres. SENEC.
Thyest. act. 2, sc. 1, v. 30.

Ses courtisans louoient un iour Iulian l'empereur¹ de faire bonne iustice : « Je m'enorgueillirois volontiers, dict il, de ces louanges, si elles venoient de personnes qui osassent accuser ou meslouer mes actions contraires, quand elles y seroient. » Toutes les vrayes commoditez qu'ont les princes leur sont communes avecques les hommes de moyenne fortune : c'est à faire aux dieux de monter des chevaux aislez, et se paistre d'ambrosie : mais eulx ils n'ont point d'autre sommeil et d'autre appetit que le nostre; leur acier n'est pas de meilleure trempe que celui de quoy nous nous armons; leur couronne ne les couvre ny du soleil ny de la pluie.

Diocletian, qui en portoit une si reuersee et si fortunee, la resigna, pour se retirer au plaisir d'une vie privee; et quelque temps aprez, la necessité des affaires publiques requerant qu'il reveinst en prendre la charge, il respondit à ceulx qui l'en prioient : « Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela,

¹ AMMIEN MARCELLIN, l. 22, c. 10.—C.

si vous aviez veu le bel ordre des arbres que i'ay moy mesme plantez chez moy , et les beaux melons que i'y ay semez ¹. »

A l'advis d'Anacharsis ², le plus heureux estat d'une police seroit où , toutes aultres choses estants esgales, la precedence se mesureroit à la vertu; et le rebut au vice.

Quand le roy Pyrrhus ³ entreprenoit de passer en Italie, Cyneas, son sage conseiller, luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Eh bien ! sire, luy demanda il , à quelle fin dressez vous cette grande entreprise ? » « Pour me faire maistre de l'Italie, » respondit il soubdain. « Et puis, suyvit Cyneas, cela faict ? » « Je passeray, dict l'aultre, en Gaule et en Espagne. » « Et aprez ? » « Je m'en iray subiuguer l'Afrique; et enfin, quand i'auray mis le monde en ma subiection, ie me reposeray et vivray content et à mon ayse. » « Pour dieu ! sire, rechargea lors Cyneas, dictes moy à quoy il tient que vous ne

¹ AUREL. VICTOR, à l'article *Dioclétien*.—C.

² PLUTARQUE, *Banquet des sept Sages*, c. 13.—C.

³ PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*, c. 7.—C.

soyez dez à present, si vous voulez, en cet estat? pourquoy ne vous logez vous dez cette heure où vous dictes aspirer, et vous espar- gnez tant de travail et de hasard, que vous iectez entre deux? »

Nimirum, quia non benè norat quæ esset habendi Finis, et omninò quoad crescat vera voluptas¹.

Je m'en vais clorre ce pas ² par un verset an- cien que ie treuve singulierement beau à ce propos :

Mores cuique sui fingunt fortunam ³.

¹ C'est qu'il ne connoissoit pas les bornes qu'on doit mettre à ses desirs, c'est qu'il ignoroit jusqu'ou- va le plaisir véritable. LUCRET. l. 5, v. 1431.

² *Ce passage.*—E. J.

³ Chacun se fait à soi-même son bonheur. CORN. NEP. in *Vitâ Attici*, c. 11.

CHAPITRE XLIII.

DES LOIX SUMPTUAIRES.

Sommaire. C'est donner du prix à telles étoffes, ou tels mets, que d'en interdire l'usage à certaines classes de la société. — Les grands devroient se distinguer par la simplicité de leurs habits. — Bizarrerie et incommodité de certaines modes. — Même dans les modes, les changements sont dangereux.

Exemples : Zaleucus ; Platon.

LA façon de quoy nos loix essayent à régler les folles et vaines despenses des tables et vestements, semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or et de la soye, comme de choses vaines et inutiles; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour en desgouster les hommes. Car dire ainsi, Qu'il n'y aura que les princes qui mangent du turbot, et qui

puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'interdire au peuple, qu'est ce aultre chose que de mettre en credit ces choses là, et faire croistre l'envie à chascun d'en user? Que les roys quittent hardiement ces marques de grandeur; ils en ont assez d'aultres; tels excez sont plus excusables à tout aultre qu'à un prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, nous et nos degrez¹ (ce que i'estime à la verité estre bien requis en un estat), sans nourrir pour cet effect cette corruption et incommodité si apparente. C'est merveille comme la coustume en ces choses indifferentes plante aysement et soubdain le pied de son auctorité. A peine feusmes nous un an, pour le dueil du roy Henry second, à porter du drap à la court, il est certain que desia à l'opinion d'un chascun les soyes estoient venues à telle vilité, que si vous en voyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville; elles estoient demeurees en partage

¹ *Nous, et le rang que nous occupons.*

aux medecins et aux chirurgiens : et quoiqu'un chascun feust à peu prez vestu de mesme, si y avoit il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soubdainement viennent en honneur parmy nos armées les pourpointcs crasseux de chamois et de toile; et la polisseure et richesse des vestements, à reproche et à mespris ! Que les roys commencent à quitter ces despenses, ce sera faict en un mois, sans edict et sans ordonnance : nous irons tous aprez. La loy debvroit dire, au rebours, que le cramoisy et l'orfevrerie est deffendue à toute espece de gents, sauf aux basteleurs et aux courtisanes.

De pareille invention corrigea Zeleucus les mœurs corrompues des Locriens¹. Ses ordonnances estoient telles : « Que la femme de condition libre ne puisse mener aprez elle plus d'une chambriere, sinon lorsqu'elle sera yvre; ny ne puisse sortir hors la ville, de nuict, ny porter ioyaux d'or à l'entour de sa personne, ny robe enrichie de broderie,

¹ DIODORE DE SICILE, l. 12, c. 20.—C.

si elle n'est publique et putain : Que, sauf les ruffiens ¹, à homme ne loise ² porter en son doigt anneau d'or, ny robbe delicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. » Et ainsi, par ces exceptions honteuses, il divertissoit ingenieusement ses citoyens de superfluitez et delices pernicieuses : c'estoit une tresutile maniere d'attirer, par honneur et ambition, les hommes à leur devoir et à l'obeïssance.

Nos roys peuvent tout en telles reformati-
ons externes; leur inclination y sert de loy,
Quicquid principes faciunt, præcipere videntur ³ : le reste de la France prend pour regle la regle de la court. Qu'ils se desplaisent de cette vilaine chausseure qui montre si à des-
couvert nos membres occultes; qu'ils mes-
prisent ce lourd grossissement de pour-
point, qui nous faict tous aultres que
nous ne sommes, si incommode à s'armer;

¹ *Les débauchés.*—E. J.

² *C'est-à-dire, ne soit loisible, ne soit permis.*—C.

³ Tout ce que les princes font, il semble qu'ils le commandent. *QUINTIL. pro milite declam. 3, p. 38.*

ces longues tresses de poil, effeminees; cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons, et nos mains en les sa-
luant, cerémonie deue aultresfois aux seuls princes; et qu'un gentilhomme se treuve en lieu de respect sans espee à son costé, tout esbrailé et destaché, comme s'il venoit de la *garderobbe*; et que, contre la forme de nos peres et la particuliere liberte de la noblesse de ce royaume, nous nous tenions descouverts bien loing autour d'eulx, en quelque lieu qu'ils soyent; et, comme autour d'eulx, autour de cent aultres, tant nous avons de tiercelets et quartelets de roys; et ainsi d'aultres pareilles introductions nouvelles et vicieuses; elles se verront incontinent esvanouïes et descriees. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais prognostique; et sommes advertis que le massif se desment quand nous veoyons fendiller l'enduict et la crouste de nos parois.

Platon, en ses lois ¹, n'estime peste au monde plus dommageable à sa cité, que de

¹ L. 7.

laisser prendre liberté à la ieunesse de changer, en accoustrements, en gestes, en danses, en exercices et en chansons, d'une forme à une aultre; remuant son iugement tantost en cette assiette, tantost en cette là; courant aprez les nouvelletez, honorant leurs inventeurs: par où les mœurs se corrompent, et toutes anciennes institutions viennent à desdaing et à mespris. En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre; la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit, que celles ausquelles Dieu a donné quelque ancienne duree, de mode que personne ne sçache leur naissance, ny qu'elles ayent iamais esté aultres.

CHAPITRE XLIV.

DU DORMIR.

Sommaire. Sans doute le sage peut commander à ses passions ; mais, comme il n'est pas impassible, il ne les empêchera pas d'émouvoir son ame. Aussi faut-il regarder comme très-extraordinaires ces hommes qui, dans les plus importantes actions de leur vie, et lorsqu'ils devoient éprouver les plus vives agitations, ont pu se livrer au sommeil.

Exemples : Alexandre ; Othon ; Caton ; Auguste ; Marius.

LA raison nous ordonne bien d'aller toujours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train : et, ores que¹ le sage ne doibve donner aux passions humaines de se fourvoyer de la droicte carriere, il peult bien, sans intérêt² de son debvoir, leur quitter

¹ Quoique le sage ne doive pas permettre aux, etc. — C.

² Sans manquer à son devoir, leur permettre aussi, etc. — C.

aussi cela, d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnee, ie crois que le pouls luy battroit plus fort, allant à l'assault qu'allant disner : voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cette cause, i'ay remarqué pour chose rare, de veoir quelquesfois les grands personnages, aux plus haultes entreprises et importants affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil. Alexandre le Grand, le iour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dormit ¹ si profondement et si haulte matinee, que Parmenion feut contrainct d'entrer en sa chambre, et, approchant de son lic, l'appeller deux ou trois fois par son nom pour l'esveiller, le temps d'aller au combat le pressant. L'empereur Othon ayant resolu de se tuer, cette mesme nuict, aprez avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs, et affilé le trenchant d'une espee de quoy il se vou-

¹ PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 11.

loit donner, n'attendant plus qu'à sçavoir si chascun de ses amis s'estoit retiré en secreté, se print si profondement à dormir, que ses valets de chambre l'entendoient ronfler ¹. La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et mesme cecy : car Caton estant prest à se desfaire, ce pendant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les senateurs qu'il faisoit retirer s'estoient eslargis du port d'Utique ², se meit si fort à dormir qu'on l'oyoit souffler, de la chambre voisine; et celuy qu'il avoit envoyé vers le port l'ayant esveillé pour luy dire que la tormente empeschoit les senateurs de faire voile à leur ayse, il y en renvoya encores un aultre, et se r'enfonçant dans le lict, se remeit encores à sommeiller jusques à ce que ce dernier l'asseura de leur partement ³. Encores avons nous de quoy le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage qui le menaceoit par la

¹ PLUTARQUE, *Vie d'Othon*, c. 8. — C.

² PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, c. 19. — C.

³ *Départ.* — C.

sedition du tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armee, lors de l'esmotion de Catilina; auquel decret Caton seul resistoit, et en avoient eu Metellus et luy de grosses paroles et grandes menaces au senat : mais c'estoit au lendemain, en la place, qu'il falloit venir à l'execution, où Metellus, outre la faveur du peuple et de Cæsar, conspirant lors aux avantages de Pompeius, se devoit trouver accompagné de force esclaves estrangiers et escrimeurs à oultrance, et Caton, fortifié de sa seule constance; de sorte que ses parents, domestiques et beaucoup de gents de bien en estoient en grand soulcy, et en y eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le dangier qu'ils luy veoyoient préparé; mesme sa femme et ses sœurs ne faisoient que pleurer et se tormenter en sa maison : là où luy, au contraire, reconfortoit tout le monde; et, aprez avoir souppé comme de coustume¹, s'en alla coucher, et dormir de

¹ PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, c. 8. — C.

fort profond sommeil iusquès au matin, que l'un de ses compagnons au tribunat le veint esveiller pour aller à l'escarmouche. La cognoissance que nous avons de la grandeur de courage de cet homme, par le reste de sa vie, nous peult faire iuger, en toute seureté, que cecy luy partoit d'une ame si loing eslevee au dessus de tels accidents, qu'il n'en daignoit entrer en cervelle, non plus que d'accidents ordinaires.

En la bataille navale que Augustus gaigna contre Sextus Pompeius en Sicile, sur le point d'aller au combat¹, il se trouva pressé d'un si profond sommeil, qu'il fallut que ses amis l'esveillassent pour donner le signe de la bataille : cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher, depuis, qu'il n'avoit pas eu le cœur seulement de regarder les yeulx ouverts l'ordonnance de son armee, et de n'avoir osé se presenter aux soldats, iusques à ce qu'Agrippa luy veinst annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avoit eu sur ses ennemis. Mais quant au ieune Marius,

¹ SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, c. 16.—C.

qui fait encores pis, car le iour de sa dernière iournee contre Sylla, aprez avoir ordonné son armee et donné le mot et signe de la bataille, il se coucha dessous un arbre à l'ombre pour se reposer ¹, et s'endormit si serré qu'à peine se peut il esveiller de la route et fuite de ses gents, n'ayant rien veu du combat; ils disent que ce feut pour estre si extremement aggravé de travail et de faulte de dormir, que nature n'en pouvoit plus. Et à ce propos, les medecins adviseront si le dormir est si necessaire, que nostre vie en despende : car nous trouvons bien qu'on a fait mourir le roy Perseus de Macedoine prisonnier à Rome, luy empeschant le sommeil; mais Pline ² en allegue qui ont vescu long temps sans dormir. Chez Herodote ³, il y a des nations ausquelles les hommes dorment et veillent par demy annees. Et ceulx qui es-

¹ PLUTARQUE, *Vie de Sylla*, c. 13.—C.

² *Hist. nat.* l. 7, c. 52.—C.

³ L. 4. — Hérodote n'en parle que par ouï dire, et déclare positivement qu'il ne le croit point.—C.

crivent ¹ la vie du sage Epimenides, disent qu'il dort cinquante sept ans de suite.

CHAPITRE XLV.

DE LA BATAILLE DE DREUX.

Sommaire. Il importe peu que, dans une action guerrière, un chef ne fasse pas tout ce que commande le devoir ou la bravoure, pourvu qu'il obtienne la victoire. Là, on ne doit compte que des succès.

Exemples : Le duc de Guise; Philopœmen, Agésilas.

IL y eut tout plein de rares accidents en notre bataille de Dreux ² : mais ceux qui ne favorisent pas fort la reputation de M. de Guise, mettent volontiers en avant qu'il ne

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Épiménide*, l. 1, segm. 109.—C.

² Donnée en 1562, sous le règne de Charles IX, et gagnée par la conduite et la valeur du duc de Guise.—C.

se peult excuser d'avoir faict alte et temporisé avecques les forces qu'il commandoit, cependant qu'on enfonçoit M. le connestable chef de l'armee, avecques l'artillerie; et qu'il valoit mieulx se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, que ; attendant l'avantage de le veoir en queue, souffrir une si lourde perte. Mais, oultre ce que l'issue en tesmoigna, qui en debattra sans passion me confessera aysement, à mon advis, que le but et la visee, non seulement d'un capitaine, mais de chaque soldat, doibt regarder la victoire en gros; et que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ait, ne le doibvent divertir de ce point là. Philopœmen¹, en une rencontre de Machanidas, ayant envoyé devant pour attaquer l'escarmouche, bonne troupe d'archers et gents de traict; et l'ennemy, aprez les avoir renversez, s'amusant à les poursuyvre à toute bride, et coulant, aprez sa victoire, le long de la bataille où estoit Philopœmen, quoy que ses soldats s'en esmeussent, il ne feut d'advis de bouger

¹ PLUTARQUE, *Vie de Philopœmen*, c. 6.—C.

de sa place, ny de se presenter à l'ennemy pour secourir ses gents; ains les ayant laissé chasser et mettre en pieces à sa veue, commença la charge sur les ennemis au bataillon de leurs gents de pied, lors qu'il les veïd tout à fait abandonnez de leurs gents de cheval; et bien que ce feussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les print à l'heure que, pour tenir tout gagné, ils commenceoient à se desordonner, il en veint ayseement à bout; et, cela fait, se meit à poursuivre Machanidas. Ce cas est germain à celuy de monsieur de Guyse.

En cette aspre bataille d'Agésilas¹ contre les Bœotiens, que Xenophon, qui y estoit, dict estre la plus rude qu'il eust oncques veu, Agésilas refusa l'avantage, que fortune luy presentoit, de laisser passer le bataillon des Bœotiens et les charger en queue, quelque certaine victoire qu'il en preveïst, estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance; et pour montrer sa prouesse, d'une merveilleuse ardeur de courage choisit plustost de

¹ PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas*.—C.

leur donner en teste : mais aussi feut il bien battu et blecé, et contrainct enfin de se desmesler, et prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gents pour donner passage à ce torrent de Bœotiens; puis, quand ils feurent passez, prenant garde qu'ils marchoient en desordre comme ceulx qui cuidoient bien estre hors de tout dangier, il les fait suyvre et charger par les flancs : mais pour cela ne les peut il tourner en fuitte à val de route; ains se retirèrent le petit pas, montrants tousiours les dents, iusques à ce qu'ils se feurent rendus à sauveté.

CHAPITRE XLVI.

DES NOMS.

● *Sommaire.* Il est des noms qui, à certaines époques, sont pris en mauvaise part. Quelques noms paroissent particulièrement affectés à telles ou telles familles de souverains. — Il est avantageux de porter un nom facile à pronon-

cer, et qui se retient facilement. — Influence des noms. — Il seroit bon de ne jamais traduire en français les noms propres latins, ni en latin les noms français. — On ne devoit point prendre en France des noms des terres : c'est le moyen de faire méconnoître les races. Les armoiries, comme les surnoms, éprouvent de grands changements : quelles étoient les armoiries de Montaigne ? — On se donne bien de la peine pour illustrer un nom qui sera souvent mal écrit ou mal prononcé par la postérité. — Les noms ne sont au reste que de vains sons, ou des traits de plume insignifiants. Après ceux qui les ont illustrés, ils sont souvent portés par les plus vils des hommes. — Mais qu'importe aux grands hommes qui ne sont plus la gloire de leurs noms ?

Exemples : Henri duc de Normandie; l'empereur Géta; le roi Henri II; un jeune homme de Poitiers; Pythagore; les Calvinistes; Jacques Amyot; le connétable Duguesclin; Nicolas Denisot; Suétone; Bayard; Antoine Iscalin; Épaminondas; Scipion l'Africain.

QUELQUE diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade : de mesme, sous la consideration des noms, ie

m'en voys faire icy une galimafree de divers articles.

Chasque nation a quelques noms qui se prennent, ie ne sçais comment, en mauvaise part : et à nous Iehan, Guillaume, Benoist ¹. Item, il semble y avoir, en la genealogie des princes, certains noms fatalement affectez : comme des Ptolemées à ceulx d'Aegypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres, et en nostre ancienne Aquitaine; des Guilloumes, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu ², par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Item, c'est une chose legiere, mais toutesfois digne de memoire pour son estrangeté, et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France,

¹ *Guillaume*, dit le Dictionnaire de Trévoux, se disoit autrefois par mépris des gens dont on ne faisoit pas grand cas. — E. J.

² Le nom de *Guienne* ne vient point de *Guillaume*, mais bien du mot *Aquitania*, l'Aquitaine, dont on a fait d'abord l'*Aquienne*, et ensuite la *Guienne*. — A. D.

l'assemblée de la noblesse y feut si grande, que, pour pasetemps, s'estant divisée en bandes par la ressemblance des noms; en la première troupe qui feut des Guillaumes, il se trouva cent dix chevaliers assis à table portants ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistants, comme il estoit à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la consideration des premières lettres du nom des viandes¹ : on servoit celles qui se commenceoient par M : mouton, marcassin, merlus, marsoin, ainsi des aultres.

Item, il se dict qu'il faict bon avoir bon nom, c'est à dire credit et reputation : mais encores, à la verité, est il commode d'avoir un nom beau, et qui ayseement se puisse prononcer et retenir; car les roys et les grands nous en cognoissent plus ayseement, et oublient plus mal volontiers; et de ceulx

¹ *Ælii Spartiani, ANTONIUS GETA, n° 92, Hist. August.—C.*

mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceulx desquels les noms se presentent le plus facilement à la langue. J'ay veu le roy Henry second ne pouvoir nommer à droict un gentilhomme de ce quartier de Gascoigne; et à une fille de la royne, il feut luy mesme d'avis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers. Et Socrates estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfans.

Item, on dict que la fondation de nostre Dame la grand' à Poitiers, print origine de ce qu'un ieune homme desbauché, logé en cet endroict, ayant recouvert une garse, et luy ayant d'arrivee demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si vifvement esprins de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soubdain, mais en amenda tout le reste de sa vie: et qu'en consideration de ce miracle, il feut basty, en la place où estoit la maison de ce ieune homme, une chappelle au nom de

notre Dame, et depuis l'église que nous y veoyons. Cette correction voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droict à l'ame : cette aultre suivante, de mesme genre, s'insinua par les sens corporels ; Pythagoras, estant en compagnie de ieunes hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison publicque, commanda à la menestriere ¹ de changer de ton ; et, par une musique poisante, severe et spondaïque, enchantà tout doucement leur ardeur, et l'endormit. Item, dira pas ² la posterité que nostre reformation d'aujourd'huy ayt esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et rempli le monde de devotion, d'humilité, d'obeissance, de paix, et de toute espece de vertu ; mais d'avoir passé iusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Louys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie,

¹ *SEXTUS EMPIRICUS, adversus Mathem. l. 6.—C.*

² C'est-à-dire, *la posterité ne dira-t-elle pas, etc.*
—C.

beaucoup mieulx sentants de la foy ? Un gentilhomme, mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps là, Dom Grumedan, Quedragan, Agesilan; et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoient esté bien aultres gents que Pierre, Guillot et Michel. Item, ie sçais bon gré à Iaques Amyot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison françoise, les noms latins tous entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement; mais desia l'usage, par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. J'ai souhaité souvent que ceulx qui escrivent les histoires en latin¹ nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont; car en faisant de Vaudemont, *Vallemontanus*, et les metamorphosant pour les garber² à

¹ Comme auroit dû faire le président de Thou dans son histoire, d'ailleurs si estimée de tout sincère amateur de la vérité.—C.

² Pour leur donner un air, une tournure.—E. J.

la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la cognoissance.

Pour clorre nostre compte, c'est un vilain usage, et de tresmauvaise consequence en nostre France, d'appeller chascun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison, ayant eu pour son appanage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cogneu et honoré, ne peult honnestement l'abandonner : dix ans aprez sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesme ; devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes. Il ne fault pas aller querir d'autres exemples, que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms : cependant l'origine de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps ie n'ay veu personne, eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ayt attaché incontinent des tiltres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ayt enté en quelque

illustre tige : et de bonne fortune , les plus obscures familles sont plus idoines ¹ à falsification. Combien avons nous de gentilshommes en France qui sont de royale race selon leurs comptes ? plus, ce crois ie, que d'aultres. Feut il pas dict de bonne grace par un de mes amis ? ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un aultre ; lequel aultre avoit à la verité, quelque prerogative de tiltres et d'alliances eslevees au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chascun, cherchant à s'egaler à luy, alleguoit, qui une origine, qui une aultre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique, et le moindre se trouvoit arriere fils de quelque roy d'oultremer. Comme ce feut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que, par temerité, il avoit iusques lors vescu avec eulx en com-

¹ *Plus susceptibles de falsifications, du latin idoneus. — C.*

paignon; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commençoit à les honorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Aprez sa farce, il leur dict mille iniures : « Contentons nous, de par Dieu ! de ce de quoy nos peres se sont contentez, et de ce que nous sommes ; nous sommes assez, si nous le sçavons bien maintenir : ne desadvouons pas la fortune et condition de nos ayeuls, et oston ces sottés imaginations qui ne peuvent faillir à quiconque à l'impudence de les alleguer. »

Les armoiries n'ont de seureté non plus que les surnoms. Je porte d'azür semé de trefles d'or, à une patte de lyon de mesme, armée de gueules, mise en fasce. Quel privilege a cette figure pour demourer particulièrement en ma maison ? un gendre la transportera en une aultre famille : quelque chetif acheteur en fera ses premières armes. Il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion. Mais cette consideration me tire par force à un aultre champ. Sondons un peu de prez, et, pour Dieu !

regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle se bouleverse le monde : où asseons nous cette renommee que nous allons questant auesques si grand' peine? c'est, en somme, Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche. O la courageuse faculté que l'esperance, qui, en un subiect mortel, et en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, l'eternité, et remplissant l'indigence de son maistre de la possession de toutes les choses qu'il peult imaginer et desirer, autant qu'elle veult! Nature nous a là donné un plaisant iouet! Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est ce qu'une voix pour tous potages, ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aysez à varier, que ie demanderois volontiers, à qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin, ou à Gueaquin ? Il y auroit bien plus d'ap-

' Ménage a remarqué qu'on nommoit le célèbre *du Guesclin* de quatorze façons différentes : *du Guéclin, du Gayaquin, du Guesquin, Guesquinius, Guesclinus, Guesquinas, etc.*

parence icy, qu'en Lucien, que Σ¹ mit T en procez; car

Non levia aut ludicra petuntur

Præmia² :

il y va de bon; il est question, laquelle de ces lettres doit estre payee de tant de sieges, batailles, bleceures, prisons et services faicts à la couronne de France par ce sien fameux connestable.

Nicolas Denisot³ n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bastir le conte d'Alsinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poesie et peinture. Et l'historien Suetone n'a aimé que le sens du sien; et, en ayant privé Lenis, qui estoit le surnom de son pere, a

¹ L'S grecque. Montaigne fait ici allusion à une dispute des lettres grecques qui est dans Lucien. — E. J.

² Il ne s'agit pas ici d'un prix de peu de valeur. *Énéid.* l. 12, v. 764.

³ Né au Mans l'an 1515. Voyez LACROIX DU MAIN et DU VERDIER. — C.

lissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escripts. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eust honneur que celui qu'il a emprunté des faicts de Pierre Terrail? et qu'Antoine Escalin se laisse voler, à sa veue, tant de navigations et charges par mer et par terre, au capitaine Poulin et au baron de la Garde ¹. Secondement, ce sont traicts de plume communs à mill'hommes. Combien y a il, en toutes les races, de personnes de mesme nom et surnom? et en diverses races, siecles et païs, combien? L'histoire a cogneu trois Socrates, cinq Platons, huict Aristotes, sept Xenophons, vingt Demetrius, vingt Theodores : et pensez combien elle n'en a pas cogneu. Qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompee le grand? Mais, aprez tout, quels moyens, quels ressorts y a il qui attachent à mon palefrenier trespasé, ou à cet

¹ Antoine *Isalin* (c'étoit son véritable nom) fut aussi appelé le *capitaine Paulin et baron de la Garde*. C'étoit un officier de fortune, qui se distingua dans la carrière militaire et dans celle des ambassades, sous les règnes de François I^{er} et de ses successeurs, jusqu'à Charles IX. —C.

aaultre homme qui eut la teste trenchee en Aegypte, et qui ioignent à eulx cette voix glorifiee et ces traicts de plume ainsin honnorez , à fin qu'ils s'en advantagent ?

Id cinerem et manes credis curare sepultos¹ ?

Quel ressentiment ont les deux compaignons en principale valeur entre les hommes, Epaminondas , de ce glorieux vers qui court tant de siecles pour luy en nos bouches ,

Consiliis nostris laus est attrita Laconum² ;

et Africanus, de cet aaultre ,

A sole exoriente, supra Mæoti' paludes,
Nemo est qui factis me æquiparare queat³.

¹ Croyez-vous que tout cela puisse toucher une froide cendre et des mânes ensevelis ? *Enéid.* I. 4, v. 34.

² Ma prudence a renversé Lacédémone et sa gloire. *Cic. Tusc. quæst.* l. 5, c. 17.

³ De l'aurore au couchant il n'est point de guerriers
Dont le front soit couvert de si nobles lauriers.

Les survivants se chatouillent de la douceur de ces voix, et, par icelles sollicités de jalousie et desir, transmettent inconsidérément par fantasie aux trespassez cettuy leur propre ressentiment; et, d'une pipeuse esperance, se donnent à croire d'en estre capables à leur tour. Dieu le sçait. Toutefois,

Ad hæc se

Romanus Graiusque et Barbarus induperator
 Erexit; causas discriminis atque laboris
 Inde habuit : tanto maior famæ sitis est, quàm
 Virtutis !

¹ Voilà l'espérance qui enflamma les généraux grecs et barbares; voilà ce qui leur fit endurer mille travaux, affronter mille dangers; tant il est vrai que l'homme est plus altéré de gloire que de vertu! Juv. sat. 10, v. 137.

CHAPITRE XLVII.

DE L'INCERTITUDE DE NOSTRE JUGEMENT.

Sommaire. En mille occasions, on doit être incertain sur le parti qu'il faut prendre. — Par exemple : faut-il poursuivre à outrance un ennemi vaincu ? D'un côté, on peut regarder comme un témoignage de foiblesse ou de vanité, de ne pas suivre le cours de ses succès ; mais c'est aussi quelquefois une preuve d'ambition démesurée, ou d'une imprudence qui peut devenir fatale : le désespoir donne de nouvelles forces aux vaincus. — Faut-il permettre que les soldats soient richement armés ? Leur courage en est quelquefois excité ; ils en sont plus fiers, et d'ailleurs ont le désir de conserver des armes précieuses. Mais on présente aussi à l'ennemi un appât de plus. — Faut-il permettre aux soldats d'insulter l'ennemi ? S'il est bon de maintenir dans les soldats l'idée de leur supériorité sur leurs adversaires, on voit aussi que les injures rendent le courage à ceux qui l'avoient perdu. — Un général doit-il se déguiser pour

n'être pas reconnu des ennemis ? Cette ruse a quelquefois du succès ; mais elle expose le général à être méconnu de ses propres troupes. — Faut-il attendre l'ennemi ou l'aller attaquer ? D'un côté, l'armée qui attend le combat sent faiblir son courage ; d'un autre, elle le dissipe et perd ses forces dans des courses pénibles. — Vaut-il mieux attendre les ennemis dans son pays, que d'aller les combattre chez eux ? Il n'est que trop vrai que le pays souffre de la présence de l'armée qui doit le défendre ; mais elle y trouve aussi avec bien plus de facilité et d'abondance, tout ce qui peut pourvoir à ses besoins. — Mille exemples prouvent que, dans toutes les questions ci-devant posées, on a eu quelquefois raison, quelquefois tort de se décider ou pour l'affirmative ou pour la négative. On doit en conclure que, surtout en guerre, le succès des événements dépend bien plus de la fortune que du raisonnement et de la prudence.

Exemples : Victoire de Montcontour ; Philippe II ; Sylla et Marius ; M. de Foix à Ravennes ; M. d'Enguien à Cerisoles ; Pharax ; Clodomir, roi d'Aquitaine ; Antiochus ; Lycurgue ; Pyrrhus ; Alexandre ; César ; Lucullus ; Agis ; Agésilas ; Gilippus ; Pompée ; Cléarque ; François I^{er} ; Scipion ; Annibal ; les Athéniens en Sicile ; Agathocles.

C'EST bien, ce que dict ce vers,

Ἐπίων δὲ πολὺς νομὸς ἔνθα καὶ ἔνθα ¹.

« Il y a prou de loy² de parler, par tout, et pour, et contre. »

Pour exemple :

Vinse Annibal, e non seppe usar poi
Ben la vittoriosa sua ventura ³.

Qui voudra estre de ce party, et faire valoir avecques nos gents la faulte de n'avoir dernièrement poursuyvi nostre poincte à Montcontour; ou qui voudra accuser le roy d'Espagne ⁴ de n'avoir sceu se servir de l'avantage qu'il eut contre nous à Saint Quentin;

¹ *Iliade*, l. 20, v. 249.

² C'est-à-dire, *il y a beaucoup de liberté de parler, ou, on peut parler à son aise.* — E. J.

³ Annibal vainquit les Romains, mais il ne sut pas profiter de sa victoire. PETRARCA, 3^e partie des *Sonnets*.

⁴ Philippe II, qui battit les Français près de Saint-Quentin, en 1556, le 10^e d'août, fête de saint Laurent. — C.

il pourra dire cette faulte partir d'une ame enyvree de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel, plein et gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goust de l'accroistre, desia par trop empesché à digerer ce qu'il en a : il en a sa brassée toute comble, il n'en peult saisir davantage; indigne que la fortune luy aye mis un tel bien entre mains : car quel prouffit en sent il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus? Quelle esperance peult on avoir qu'il ose une aultre fois attaquer ceulx ey ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuyvre touts rompus et effroyez,

Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror ?

Mais enfin, que peult il attendre de mieulx que ce qu'il vient de perdre? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gaing : tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle;

* Lorsque la fortune entraîne tout, lorsque tout cède à la terreur? LUCAN. l. 7, v. 734.

ce n'est pas victoire, si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où Cæsar eut du pire prez la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius ¹ qu'il eust esté perdu, si leur capitaine eust sceu vaincre : et luy chaussa bien aultrement les esperons quand ce feut à son tour. Mais pourquoy ne dira on aussi, au contraire, Que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise; Que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescripte; et Que de se reiecter au dangier aprez la victoire, c'est la remettre encores un coup à la mercy de la fortune; Que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne poulsier son ennemy au desespoir? Sylla et Marius, en la guerre sociale, ayants desfaict les Marses, en voyants encores une troupe de reste qui, par desespoir, se revenoient iecter sur eulx comme bestes furieuses, ne feurent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de monsieur de Foix ne l'eust em-

¹ PLUTARQUE, *Vie de Cæsar*, c. 11. — C.

porté à poursuyvre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillée de sa mort : toutesfois encores servit la recente memoire de son exemple à conserver monsieur d'Anguien de pareil inconvenient à Serisoles.

Il faict dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout aultre moyen d'eschapper que par les armes; car c'est une violente maistresse d'eschole que la necessité: *gravissimi sunt morsus irritatæ necessitatis* ¹.

Vincitur haud gratis iugulo qui provocat hostem².

Voilà pourquoy Pharax ³ empescha le roy de Lacedemone, qui venoit de gaigner la iournee contre les Mantineens, de n'aller affronter mille Argiens qui estoient eschappez entiers de la desconfiture; ains les laisser couler en liberté, pour ne venir à essayer la

¹ C'est ce que Montaigne vient de dire en français. *Decl. Porcii Latronis, Fragmenta Sallust.*

² Celui qui défie la mort ne la reçoit guère sans la donner. *LUCAN. l. 4, v. 275.*

³ *DIODORE DE SICILE, l. 12, c. 25. — C.*

vertu picquee et despicee par le malheur. Clodomire, roy d'Aquitaine, aprez sa victoire, poursuyvant Gondemar, roy de Bourgoigne, vaincu et fuyant, le força de tourner teste; mais son opiniastreté luy osta le fruit de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement, qui auroit à choisir, ou de tenir ses soldats richement et sumptueusement armez, ou armez seulement pour la nécessité, il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cæsar ¹ et aultres, que c'est tousiours un aiguillon d'honneur et de gloire au soldat de se veoir paré, et une occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes comme ses biens et heritages; raison; dict Xenophon ², pourquoy les Asiaticques menoient en leurs guerres, femmes, concubines, avecques leurs ioyaux et richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aussi, de l'aultre part, qu'on doibt plustost oster au soldat le soing de se conserver, que

¹ SUÉTOXE, in *J. Cæsare*, § 67. — C.

² *Cyropédie*, l. 4, c. 4, § 1. — C.

de le luy accroistre ; qu'il craindra, par ce moyen, doublement à se hasarder : ioinct que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire par ces riches despouilles ; et a lon remarqué que d'autres fois cela encouragea merueilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus, montrant à Hannibal l'armee qu'il preparoit contre eulx, pompeuse et magnifique en toute sorte d'équipage, et luy demandant : « Les Romains se contenteront ils de cette armee? » « S'ils s'en contenteront? » respondict il : vrayment, ouy ; pour avars qu'ils soyent ¹. » Lycurgus deffendoit ² aux siens, non seulement la sumptuosité en leur equipage, mais encores de despouiller leurs ennemis vaincus ; voulant, disoit il, que la pauvreté et frugalité reluisist avecques le reste de la bataille.

Aux sieges et ailleurs où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, des-

¹ AULU-GELLE, l. 5, c. 5. — C.

² PLUTARQUE, *Apophth. Lacon.*, à la fin de ceux de Lycurgue. — C.

daigner et iniurier de toutes façons de reproches, et non sans apparence de raison; car ce n'est pas faire peu, de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort oultragé, et qu'il ne reste remede que de la victoire: si est ce qu'il en mesprint à Vitellius¹; car, ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats desaccoustumez de longue main du faict de la guerre, et amollis par les delices de la ville, il les agassa tant en fin par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité, et le regret des dames et festes qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remeit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls exhortemens n'avoient sceu faire; et les attira luy mesme sur ses bras, où l'on ne les pouvoit poulser. Et de vray, quand ce sont iniures qui touchent au vif, elles peuvent faire aysement que celuy qui

¹ Ou plutôt à ses lieutenans qui commandoient en son absence. Voyez PLUTARQUE, *Vie d'Othon*, c. 3. — C.

alloit laschement à la besongne pour la querelle de son roy, y aille d'une aultre affection pour la sienne propre.

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en une armee, et que la visee de l'ennemy regarde principalement cette teste à laquelle tiennent toutes les aultres et en despendent, il semble qu'on ne puisse mettre en doute ce conseil, que nous veoyons avoir esté prins par plusieurs grands chefs, de se travestir et desguiser sur le point de la meslee : toutesfois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuyr; car le capitaine venant à estre mescogneu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa presence vient aussi quant et quant à leur faillir, et, perdant la veue de ses marques et enseignes accoustumees, ils le iugent, ou mort, ou s'estre desrobé desesperant de l'affaire. Et quant à l'experience, nous luy veoyons favoriser tantost l'un, tantost l'aultre party. L'accident de Pyrrhus, en la bataille qu'il eut contre le consul Levinus en Italie, nous sert à l'un et l'aultre visage;

car pour s'estre voulu cacher sous les armes de Demogacles¹, et luy avoir donné les siennes, il sauva bien sans doute sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'autre inconvenient de perdre la iournee. Alexandre, Cæsar, Lucullus, aimoient à se marquer au combat par des accoustrements et armes riches, de couleur reluisante et particuliere : Agis, Agesilaus, et ce grand Gilippus², au rebours, alloient à la guerre obscurément couverts et sans atour imperial.

A la bataille de Pharsale, entre aultres reproches qu'on donne à Pompeius³, c'est d'avoir arresté son armee pied coy, attendant l'ennemy : « Pour autant que cela (ie des-
« roberay icy les mots mesmes de Plutarque⁴
« qui valent mieulx que les miens) affoiblit
« la violence, que le courir donne aux pre-

¹ Ou plutôt de *Mégaclès*, comme on le voit dans PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*, c. 8. — C.

² Voyez DIODORE DE SICILE, l. 13, c. 33. — C.

³ C'est César qui blâme lui-même Pompée d'en avoir usé ainsi. *De Bello Civili*, l. 3, c. 17. — C.

⁴ C'est-à-dire, de son traducteur Amyot, dans la *Vie de Pompée*, c. 19. — C.

« miers coups; et quant et quant oste l'eslan-
 « cement des combattants les uns contre les
 « aultres, qui a accoustumé de les remplir
 « d'impetuosité et de fureur, plus qu'aultre
 « chose, quand ils viennent à s'entrechoquer
 « de roideur, leur augmentant le courage par
 « le cry et la course; et rend la chaleur des
 « soldats, en maniere de dire, refroidie et
 « figee. » Voilà ce qu'il dict pour ce roolle.
 Mais, si Cæsar eust perdu, qui n'eust peu
 aussi bien dire, Qu'au contraire, la plus
 forte et roide assiette est celle en laquelle
 on se tient planté sans bouger; et Que qui
 est en sa marche arrêté, resserrant et espar-
 gnant pour le besoing sa force en soy mesme,
 a grand advantage contre celuy qui est es-
 branlé, et qui a desia consommé à la course
 la moitié de son haleine? outre ce que l'ar-
 mee, estant un corps de tant de diverses
 pieces, il est imposible qu'elle s'esmeuve, en
 cette furie, d'un mouvement si iuste, qu'elle
 n'en altere ou rompe son ordonnance, et
 que le plus dispos ne soit aux prises, avant
 que son compaignon le secourre.

En cette vilaine bataille de deux freres

Perses¹, Clearchus, Lacedemonien, qui commandoit les Grecs du party de Cyrus, les mena tout bellement à la charge, sans se haster : mais à cinquante pas prez, il les meit à la course, esperant, par la briefveté de l'espace, mesnager et leur ordre et leur haleine; leur donnant cependant l'avantage de l'impetuosité pour leurs personne et pour leurs armes à traicts. D'autres ont réglé ce doute en leurs armées, de cette manière² :
 « Si les ennemis vous courent sus, attendez
 « les de pied coy : s'ils vous attendent de pied
 « coy, courez leur sus. »

Au passage que l'empereur Charles cinquiesme fit en Provence, le roi François feut au propre d'eslire, ou de luy aller au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres : et bien qu'il considerast, Combien c'est d'avantage de conserver sa maison pure et nette des troubles de la guerre, à fin qu'entiere en ses forces, elle puisse continuelle-

¹ Artaxercès Memnon et Cyrus. — C.

² PLUTARQUE, dans les *Préceptes de Mariage*, § 34. — C.

ment fournir deniers et secours au besoing ; Que la necessité des guerres porte à tous les coups de faire le gast ¹, ce qui ne se peult faire bonnement en nos biens propres ; et si le païsan ne porte pas si doucement ce ravage de ceulx de son party, que de l'ennemy, en maniere qu'il s'en peult ayseement allumer des seditions et des troubles parmy nous ; Que la licence de desrober et piller, qui ne peult estre permise en son pays, est un grand support aux ennuis de la guerre ; et qui n'a aultre esperance de gaing que sa solde, il est malaysé qu'il soit tenu en office, estant à deux pas de sa femme et de sa retraicte ; Que celuy qui met la nappe, tombe tousiours des despens ; Qu'il y a plus d'alairesse à assaillir qu'à deffendre ; et Que la secousse de la perte d'une bataille dans nos entrailles est si violente, qu'il est malaysé qu'elle ne croulle tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ny qui se prenne si ayseement à cre-

¹ *Le degast*, comme on a mis dans quelques éditions. — C.

dit, et qui s'espande plus brusquement; et que les villes qui auront ouï l'esclat de cette tempeste à leurs portes, qui auront recueilly leurs capitaines et soldats tremblants encores et hors d'haleine, il est dangereux sur la chaulde qu'elles ne se iectent à quelque mauvais party: si est ce¹ qu'il choisit de rappeler les forces qu'il avoit delà les monts, et de veoir venir l'ennemy. Car il peult imaginer, au contraire, Qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir planté² de toutes commoditez; Les rivières, les passages, à sa devotion, luy conduiroient et vivres et deniers en toute seureté, et sans besoing d'escorte; Qu'il auroit ses subiects d'autant plus affectionnez, qu'ils auroient le dangier plus prez; Qu'ayant tant de villes

¹ *Quoi qu'il en soit, François I se détermina à rappeler...* Tout ce qui suit jusqu'à la fin du paragraphe est tiré presque mot pour mot d'un discours fait en plein conseil par François I^{er}, tel qu'on le trouve dans les Mémoires de GUILLAUME DU BELLAY, l. 6, fol. 258. — C.

² C'est-à-dire, *abondance*. — *Planté et plenté*, de *plénité*, qui vient de *plenitas*, *abondance*. — C.

et de barrières pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loy au combat, selon son opportunité et advantage; Et, s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry et à son ayse, il pourroit veoir morfondre son ennemy, et se desfaire soy mesme par les difficultez qui le combattroient engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant, ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy feist guerre, nul moyen de refreschir ou d'eslargir son armée, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blecez, nuls deniers, nuls vivres, qu'à pointe de lance, nul loisir de se reposer et prendre haleine, nulle science de lieux ny de pais qui le sceust deffendre d'embusches et surprises; et, s'il venoit à la perte d'une bataille, aulcun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faulte d'exemples pour l'un et pour l'autre party.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de deffendre les siennes, et le combattre en Italie, où il estoit; d'où bien luy print. Mais, au rebours, Hannibal, en cette mesme guerre, se ruina d'avoir abandonné la con-

quête d'un pays estrangier pour aller defendre le sien. Les Atheniens, ayants laissé l'ennemy en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire : mais Agathocles, roy de Syracuse, l'eut favorable, ayant passé en Afrique, et laissé la guerre chez soy.

Ainsi nous avons bien accoustumé de dire, avecques raison, que les evenements et issues despendent, notamment en la guerre, pour la pluspart, de la fortune, laquelle ne se veult pas renger et assubiectionner à nostre discours et prudence, comme disent ces vers,

Et malè consultis pretium est ; prudentia fallax :
 Nec fortuna probat causas, sequiturque merentes ;
 Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.
 Scilicet est aliud quod nos cogatque regatque
 Maius, et in proprias ducat mortalia leges ¹.

¹ Souvent l'imprudence réussit, et la prudence nous trompe ; souvent la fortune ne favorise pas les plus dignes. Toujours inconstante, elle voltige çà et là au gré de ses caprices. C'est qu'il y a une puissance supérieure qui nous maîtrise, et qui tient sous sa dépendance toutes les choses mortelles. MANIL., l. 4, v. 95.

Mais à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en despendent bien autant; et que la fortune engage en son trouble et incertitude aussi nos discours. « Nous raisonnons hazardeusement et temerairement, dict Timæus en Platon, parce que, comme nous, nos discours ont participation grande à la temerité du hazard. »

CHAPITRE XLVIII.

DES DESTRIERS.

Sommaire. Chez les Romains les chevaux avoient différens noms, suivant l'emploi auquel ils étoient destinés. — Il y a des chevaux façonnés à secourir leurs maîtres, à se précipiter sur ceux qui les attaquent. — Divers chevaux célèbres; ceux des Mamelucks; le Bucéphale d'Alexandre, etc. — L'exercice du cheval est salutaire. — Les anciens ôtoient aux peuples nouvellement conquis leurs armes et leurs chevaux. — Nos pères ne vouloient pas combattre à cheval, afin de ne devoir rien qu'à leur propre

valeur. — Les armes les plus courtes , qui atteignent de plus près , sont les meilleures ; une épée vaut mieux qu'un pistolet. Il faut espérer qu'on quittera l'usage des armes à feu pour reprendre les armes anciennes. Ce que c'étoit que la *Phalarica*. Autres armes des anciens qui suppléoiént à nos armes à feu. — Plusieurs peuples ont excellé dans l'art de manier les chevaux. — Dans tel pays , les mules et les mulets étoient regardés comme une monture honorable : ailleurs , les gentilshommes ne pouvoient s'en servir. — Quelques nations se nourrissent du sang et de la chair des chevaux. — Les Américains prirent pour des dieux les premiers cavaliers qu'ils virent. — Dans les guerres , les chevaux ont souvent procuré la victoire. Ils ont été quelquefois la cause de la perte de ceux qui les montoient. — Dans les froids extrêmes , on les a quelquefois éventrés , pour se réchauffer dans leurs corps. — Aucun peuple ne surpasse les Français , pour leur adresse et leur grâce , à cheval.

Exemples : Artibius , général persan ; Charles VIII ; les Mamelucks ; Pompée et César ; Alexandre et son cheval Bucéphale ; les Parthes ; l'empereur des Turcs ; les anciens Français ; Pierre Pol ; les Suèves ; les Massiliens , etc. ; les chevaliers de l'Écharpe ; les Assyriens ; les Scythes ;

les Turcs ; les Américains ; les Indiens ; Rutilianus Flaccus ; le duc de Moscovie ; Bajazet ; Crésus ; les Lacédémoniens ; Alexandre ; M. de Carnavalet ; le prince de Sulmone.

ME voicy devenu grammairien , moy qui n'apprens iamais langue que par routine , et qui ne sçais encores que c'est d'adiectif , conjunctif et d'ablatif. Il me semble avoir ouï dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *funales* , ou *dextrarios* ¹ , qui se menotent à dextre , ou à relais , pour les prendre tous frais au besoing : et de là vient que nous appelons *Destriers* les chevaux de service : et nos romans disent ordinairement , *Adestrer* pour *Accompagner*. Ils appelloient aussi *desultorios equos* , des chevaux qui estoient dressez de façon que , courants de toute leur roideur , accouplez coste à coste l'un de l'autre , sans bride , sans selle , les gentilshommes romains , voire tous armez , au milieu de la course se iectoient et reiectoient de l'un à l'autre. Les Numides gen-

¹ *D'attelage ou de main. Funales* (de *funis*, corde), qu'on tient avec des cordes. — E. J.

darmes menoient en main un second cheval, pour changer au plus chauld de la meslee : *quibus , desultorum in modum , binos trahentibus equos , inter acerrimam sæpè pugnam , in recentem equum , ex fesso , armatis transsultare mos erat : tanta velocitas ipsis , tamque docile equorum genus* ! Il se treuve plusieurs chevaulx dressez à secourir leur maître, courir sus à qui leur presente une espee nue, se iecter, des pieds et des dents, sur ceulx qui les attaquent et affrontent : mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis; ioinct que vous ne les desprenez pas à vostre poste, quand ils se sont une fois harpez, et demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint lourdement à Artibius, general de l'armee de Perse, combattant contre Onesilus, roy de Salamine, de personne à personne, d'estre monté

' A l'exemple de nos cavaliers qui sautent d'un cheval sur l'autre, les Numides avoient coutume de mener deux chevaux; et, tout armés, dans le fort du combat, ils se jetoient souvent d'un cheval fatigué sur un cheval frais : telle étoit leur agilité et la docilité de leurs chevaux! TITE-LIVE, l. 23, c. 29.

sur un cheval façonné en cette eschole; car il feut cause de sa mort, le coustillier¹ d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx entre les deux espauls, comme il s'estoit cabré sur son maistre. Et ce que les Italiens disent, qu'en la bataille de Fornuove, le cheval du roy Charles le deschargea, à ruades et penades, des ennemis qui le pressoient, et qu'il estoit perdu sans cela; ce feut un grand coup de hazard, s'il est vray. Les Mammelus se vantent d'avoir les plus adroicts chevaulx de gendarmes du monde; que par nature et par coustume ils sont faicts à cognoistre et distinguer l'ennemy, sur qui il fault qu'ils se ruent de dents et de pieds, selon la voix ou signe qu'on fait; et pareillement à relever, de la bouche, les lances et dards emmy la place, et les offrir au maistre, selon qu'il le commande. On dict de Cæsar, et aussi du

¹ On nommoit *coustilliers*, dit Fauchet, les valets qui portoient la *coustille*, et se tenoient près de l'homme d'armes. *Coustille* étoit une épée, ou long poignard. BOREL, dans son *Trésor de Recherches gauloises*, etc.

grand Pompeius, que parmy leurs aultres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes de cheval : et de Cæsar, qu'en sa ieunesse, monté à dos sur un cheval, et sans bride, il luy faisoit prendre carrière, les mains tournées derriere le dos¹. Comme nature a voulu faire de ce personnage, et d'Alexandre, deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcee à les armer extraordinairement : car chascun sçait du cheval d'Alexandre, Bucephal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un taureau; qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maître, ne peut estre dressé que par luy mesme, feut honoré aprez sa mort, et une ville bastie en son nom. Cæsar en avoit aussi un aultre² qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupee en forme de doigts, lequel ne peut estre monté ny dressé que par Cæsar, qui dedia son image aprez sa mort à la deesse Venus.

Je ne desmonte pas volontiers quand ie

¹ PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 5. — C.

² SUÉTONE, *in J. Cæsare*, § 61. — C.

suis à cheval ; car c'est l'assiette en laquelle ie me treuve le mieulx, et sain et malade. Platon ¹ la recommande pour la santé ; aussi dict Pline ² qu'elle est salutaire à l'estomach et aux ioinctures. Poursuyvons doncques, puisque nous y sommes.

On lit en Xenophon ³ la loy deffendant de voyager à pied à homme qui eust cheval. Trogus et Iustinus ⁴ disent que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval, non seulement la guerre, mais aussi tous leurs affaires publicques et privez, marchander, parlementer, s'entretenir, et se promener ; et que la plus notable difference des libres et des serfs, parmi eulx, c'est que les uns vont à cheval, les aultres à pied : institution nee du roy Cyrus. Il y a plusieurs exemples, en l'histoire romaine (et Suetone le remarque plus particulièrement de Cæsar), de capitaines qui commandoient à leurs gents

¹ *Des lois*, l. 7. — C.

² L. 28, c. 4. — C.

³ *Cyropédie*, l. 4, c. 3. — C.

⁴ JUSTIN, l. 41. — C.

de cheval de mettre pied à terre , quand ils se treuvoient pressez de l'occasion , pour oster aux soldats toute esperance de fuyte , et pour l'avantage qu'ils esperoient en cette sorte de combat : *Quo , haud dubiè , superat Romanus* ¹ , dict Tite Live. Si est il que la premiere provision de quoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conquete , c'estoit leur oster armes et chevaux : pourtant veoyons nous si souvent en Cæsar : *arma proferrî , iumenta produci , obsides dari iubet* ² . Le grand seigneur ne permet aujourd'huy , ny à chrestien , n'y à iuif , d'avoir cheval à soy , soubz son empire.

Nos ancestres , et notamment du temps de la guerre des Anglois , ez combats solennels et iournees assignees , se mettoient , la plupart du temps , tous à pied , pour ne se fier à aultre chose qu'à leur force propre et

¹ Oû , sans aucun doute , les Romains excellent. L. 9, c. 22.

² Il commande qu'on livre armes , chevaux , otages. *De Bello Gallico* , l. 7, c. 11.

vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chere que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthes, en Xenophon¹, vostre valeur et vostre fortune à celle de vostre cheval : ses playes et sa mort tirent la vostre en consequence; son effroy ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche; s'il a faulte de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause, ie ne treuve pas estrange que ces combats là feussent plus fermes et plus furieux, que ceulx qui se font à cheval :

Cædebant pariter, pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota, neque illis²:

leurs batailles se veoyoient bien mieulx contestees; ce ne sont à cette heure que routes, *primus clamor atque impetus rem decernit*³:

¹ Dans sa *Cyropédie*, l. 4, c. 3. — C.

² Personne ne songeoit à fuir; les vainqueurs, les vaincus avançoient, combattoient, frapportoient, mouroient ensemble. *Eneid.* l. 10, v. 756.

³ Les premiers cris et la première charge décident de la victoire. *Trr. Liv.* l. 25, c. 41.

et chose que nous appellons à la société d'un si grand hazard, doit estre en nostre puissance le plus qu'il se peult; comme ie conseilerois de choisir les armes les plus courtes, et celles de quoy nous pouvons le mieulx respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espee que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la pouldre, la pierre, le rouet, desquelles la moindre qui vienne à faillir, vous fera faillir vostre fortune. On assene peu seurement le coup que l'air vous conduit,

Et quò ferre velint, permittere vulnera ventis :
 Ensis habet vires ; et gens quæcumque virorum est
 Bella gerit gladiis ¹.

Mais quant à cette arme là, i'en parleray plus amplement, où ie feray comparaison des armes anciennes aux nostres ; et sauf l'estonnement des aureilles, à quoy desor-

¹ Lorsqu'on laisse aux vents le soin de diriger ses coups. L'épée est la force du soldat ; toutes les nations guerrières combattent avec l'épée. LUCAN. l. 8, v. 384.

mais chascun est apprivoisé , ie crois que c'est une arme de fort peu d'effect, et espere que nous en quitterons un iour l'usage. Celle de quoy les Italiens se servoient de iect et à feu, estoit plus effroyable : ils nommoient *Phalarica* une certaine espee de iaveline , armee par le bout d'un fer de trois pieds , à fin qu'il peust percer d'oultre en oultre un homme armé ; et se lançoit tantost de la main en la campagne, tantost à tout des engiens , pour deffendre les lieux assiegez : la hampe , revestue d'estouppe empoixee et huilee , s'enflammoit de sa course ; et , s'attachant au corps ou au bouclier , ostoit tout usage d'armes et de membres. Toutesfois il semble que pour venir au ioindre , elle portast aussi empeschement à l'assaillant, et que le championché de ces tronçons bruslants peult produire en la meslée une commune incommodité :

Magnum stridens contorta phalarica venit,
Fulminis acta modo '.

' Semblable à la foudre , la phalarique fendoit l'air avec un horrible sifflement. *Eneid.* l. 9, v. 705.

Ils avoient d'autres moyens, à quoy l'usage les dressoit, et qui nous semblent incroyables, par inexpérience; par où ils suppleoient au deffault de nostre pouldre et de nos boulets. Ils dardoient leurs piles ¹ de telle roideur, que souvent ils enfiloient deux boucliers et deux hommes armez, et les cousoient. Les coups de leurs fondes ² n'estoient pas moins certains et loingtains : *saxis globosis... fundâ, mare apertum incessentes... coronas modici circuli, magno ex intervallo loci, assueti traicere : non capita modò hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent* ³. Leurs pieces de batteries representoient, comme l'effect, aussi le tintamarre des nôtres : *ad ictus mœnium cum terribili sonitu*

¹ *Javelots.* — E. J.

² *Frondes.* — E. J.

³ Exercés à lancer sur la mer les cailloux ronds que l'on trouve sur les rivages, et à tirer d'une distance considérable dans un cercle de médiocre grandeur, ils blessoient leurs ennemis non seulement à la tête, mais à telle partie du visage qu'il leur plaisoit. TIT. LIV. l. 38, c. 29.

editos, pavor et trepidatio cœpit ¹. Les Gaulois nos cousins, en Asie, haïssoient ces armes traistresses et volantes; duicts à combattre main à main avecques plus de courage. *Non tam patentibus plagis moventur... Ubi latior quàm altior plaga est, etiam gloriosius se pugnare putant: iidem, quum aculeus sagittæ aut glandis abditæ introrsus tenui vulnere in speciem urit... tum, in rabiem et pudorem tam parvæ peremptis pestis versi, prosternunt corpora humi* ²: peinture bien voisine d'une arquebusade. Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraicte, rencontrèrent une nation qui les endomma-

¹ Au retentissement des murailles frappées avec un bruit terrible, le trouble et l'effroi s'emparèrent de l'ennemi. TRT. LIV. l. 38, c. 5.

² La largeur des plaies ne les effraie pas; lorsque la blessure est plus large que profonde, ils s'en font gloire comme d'une preuve de valeur. Mais lorsque la pointe d'un dard ou une balle de plomb pénètre fort avant dans les chairs en laissant une ouverture peu apparente, alors, honteux, furieux de périr par une atteinte si légère, ils se roulent par terre avec une rage convulsive. TRT. LIV. l. 38, c. 21.

geamerveilleusement , à coups de grands arcs et forts , et de sagettes , ¹ si longues , qu'à les reprendre à la main , on les pouvoit reiecter à la mode d'un dard , et perceoient de part en part un bouclier et un homme armé. Les engins ² que Dionysius inventa à Syracuse , à tirer des gros traicts massifs et des pierres d'horribles grandeurs , d'une si longue volee et impetuosité , representoient de bien prez nos inventions.

Encores ne fault il pas oublier la plaisante assiette , qu'avoit sur sa mule un maître Pierre Pol , docteur en theologie , que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris , assis de costé comme les femmes. Il dict aussi ailleurs ³ , que les Gascons avoient des chevaux terribles , accoustumez de virer en courant ; de quoy les François , Picards , Flamands et

¹ De flèches. — Voyez XÉNOPHON, *De la retraite des Dix mille*, l. 5, c. 2. — C.

² La catapulte , dont Élien attribue l'invention à ce prince. — C.

³ Vol. 1, c. 66. — C.

Brabançons faisoient grand miracle, « pour n'avoir accoustumé de les veoir » : ce sont ses mots. Cæsar, parlant de ceulx de Suede¹ : « Aux rencontres qui se font à cheval, dict il², ils se iectent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoustumé leurs chevaux de ne bouger ce pendant de la place, ausquelles ils recourent promptement, s'il en est besoin; et, selon leur coustume, il n'est rien si vilain et si lasche que d'user de selles et de bardelles; et mesprisent ceulx qui en usent : de maniere que, fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. » Ce que j'ay admiré aultrefois, de veoir un cheval dressé à se manier à toutes mains avecques une baguette, la bride avallee sur ses aureilles, estoit ordinaire aux

¹ Lisez *de Suève* ou *de Souabe*, peuple d'Allemagne que César nomme expressément *Suevorum gentem*. La Suède étoit inconnue aux Romains du temps de César, ce qu'apparemment Montaigne savoit fort bien. *Suède* doit donc être ici une faute d'impression, mais qui se trouve dans toutes les éditions que j'ai pu consulter. — C.

² Dans ses *Commentaires*, l. 4. — C.

Massiliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

Et gens quæ nudo residens Massylia dorso,
Ora levi flectit, frænorum nescia, virgâ¹.

Et Numidæ infræni cingunt².

Equi sine frænis ; deformis ipse cursus , rigidâ cervice , et extento capite currentium³.

Le roy Alphonse⁴, celuy qui dressa en Espagne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre aultres regles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende; comme ie viens d'apprendre dans les Lettres de Gue-



¹ Les Massiliens montent des chevaux nus, et les font obéir à une simple verge qui leur tient lieu de rênes et de mors. LUCAN. l. 4, v. 682.

² Et les Numides conduisant leurs chevaux sans frein. VIRG. *Eneid.* l. 4, v. 41.

³ Leurs chevaux sans frein ont l'allure désagréable, l'encolure roide, et la tête tendue en avant. TIT. LIV. l. 35, c. 11.

⁴ Alphonse XI, roi de Léon et de Castille, mort en 1350.

vara, desquelles ceulx qui les ont appelees Dorees faisoient iugement bien aultre que celuy que i'en foys. *Le Courtisan*¹ dict qu'avant son temps, c'estoit reproche à un gentilhomme d'enchevaucher. Les Abyssins, au rebours, à mesure qu'ils sont les plus avancez prez le Pretteian leur prince, affectent pour la dignité et pompe de monter de grandes mules. Xenophon² recite que les Assyriens tenoient tousiours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient fascheux et farouches; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher, que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage, s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient iamais en camp qui ne feust fossoyé et reparé. Son Cyrus, si grand maistre au faict de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gagné par la sueur de quelque exercice. Les Scy-

¹ C'est un livre composé en italien par Balthazar de Castillon, sous le titre *del Cortegiano*. — C.

² *Cyropédie*, l. 3, c. 3, § 14. — C.

thes, où la nécessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abruvoient et nourrissoient :

Venit et epoto Sarmata pastus equo¹.

Ceux de Crete, assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout aultre bruvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux¹.

Pour verifier combien les armées turquesques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nostres, ils disent, qu'oultre ce que les soldats ne boivent que de l'eau, et ne mangent que riz et de la chair salee mise en pouldre, de quoy chascun porte ayseement sur soy provision pour un mois, ils savent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent. Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espagnols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaux, que

¹ On y voit le Sarmate qui se nourrit du sang de cheval. MART. *Spectacul. Lib. epigr.* 3, v. 4.

² VALÈRE MAXIME, l. 7, c. 6. § 1. — C.

ce feussent ou dieux, ou animaux ennoblesse au dessus de leur nature : aucuns, aprez avoir esté vaincus, venants demander paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avecques une toute pareille harangue à celle des hommes, prenants leur hennissement pour langage de composition et de trefve. Aux Indes de deçà ¹, c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant; le second, d'aller en coche traisné à quatre chevaux; le tiers, de monter un chameau; le dernier et le plus vil degré, d'estre porté ou charrié par un cheval seul. Quelqu'un de nostre temps escrit avoir veu, en ce climat là, des païs où on chevauche les bœufs avecques bastines ², estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture. Quintus Fabius Maximus Rutilianus ³, contre les Samnites, veoyant que ses gents de cheval, à trois ou

¹ ARRIEN, *Hist. ind.* c. 17. — C.

² *Petits bâts.* — E. J.

³ Ou plutôt *Rullianus*. TIT. LIV. l. 7, c. 30. — C.

quatre charges, avoient failly d'enfoncer le bataillon des ennemis, print ce conseil : qu'ils debridassent leurs chevaux, et brochassent ¹ à toute force des esperons; si que, rien ne les pouvant arrester au travers des armes et des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gents de pied, qui parfirent une tressanglante desfaicte. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtiberiens : *Id cum maiore vi equorum facietis, si effrænatos in hostes equos immittitis; quod sæpè romanos equites cum laude fecisse suá memoriæ proditum est. Detractisque frænis, bis ultrò citròque cum magnâ strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt* ².

Le duc de Moscovie devoit anciennement

¹ *Piquassent.* — E. J.

² Pour que leur choc soit plus impétueux, débri-
dez vos chevaux, dit-il; c'est une manœuvre dont le
succès a souvent fait le plus grand honneur à la cava-
lerie romaine. A peine l'ordre est-il donné, qu'ils dé-
brident leurs chevaux, percent les rangs ennemis,
brisent toutes les lances, reviennent sur leurs pas,
et font un grand carnage. TRR. Liv. l. 40, c. 40.

cette reverence aux Tartares, quand ils envoioient vers luy des ambassadeurs, qu'il leur alloit au devant à pied, et leur presentoit un gobeau de laict de iument (bruvage qui leur est en delices); et si, en beuvant, quelque goutte en tumboit sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la leicher avec la langue. En Russie, l'armee que l'empereur Baiazet y avoit envoyee, feut accablee d'un si horrible ravage de neiges, que, pour s'en mettre à couvert et sauver du froid, plusieurs s'adviserent de tuer et eventrer leurs chevaux pour se iecter dedans, et iouïr de cette chaleur vitale. Baiazet, aprez cet aspre estour, où il feut rompu par Tamburlan¹, se sauvoit belle erre² sur une iument arabesque, s'il n'eust esté contrainct de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau; ce qui la rendit si flacque³ et refroidie, qu'il feut bien ayseement aprez acconsuyvi⁴

¹ En 1401.

² *En grande hâte.* — C.

³ Ou *flasque*, comme on a mis dans quelques éditions. — C.

⁴ *Atteint, attrapé.* — C.

par ceulx qui le poursuyvoient : on dict bien qu'on les lasche, les laissant pisser ; mais le boire, i'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcee. Crœsus, passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pastis où il y avoit grande quantité de serpents, desquels les chevaux de son armee mangeoient de bon appetit ; qui feut un mauvais prodige à ses affaires, dict Herodote. Nous appellons un cheval entier, qui a crin et aureille ; et ' ne passent les aultres à la montre : les Lacedemoniens ², ayants desfaict les Atheniens en la Sicile, retournants de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre aultres bravades, feirent tondre les chevaux vaincus, et les menerent ainsin en triumphe. Alexandre combattit une nation³, Dahas⁴ : ils alloient deux à deux armez à cheval à la guerre ; mais, en la meslee, l'un descendoit à terre,

¹ *Que les autres chevaux ne surpassent pas, etc.*
— E. J.

² PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, c. 10. — C.

³ QUINTE-CURCE, l. 7, c. 7. — C.

⁴ Les *Dahæ* : Montaigne a mis ce nom à l'accusatif. — E. J.

combattoient ores¹ à pied, ores à cheval, l'un aprez l'autre.

Je n'estime point qu'en suffisance et en grace à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus sçavant, le plus seur, le mieulx advenant à mener un cheval à raison, que i'aye cogneu, feut, à mon gré, monsieur de Carnavalet, qui en servoit nostre roy Henry second. I'ay veu homme donner carriere à deux pieds sur sa selle, demonter sa selle, et au retour la relever, reaccommoder, et s'y rasseoir, fuyant tousiours à bride avallee; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere de bons coups de son arc; amasser ce qu'il vouloit, se iectant d'un pied à terre, tenant l'autre en l'estrier; et autres pareilles singeries, de quoy il vivoit. On a veu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus roide course, se reiectoient tour à tour à terre, et puis sur la selle : et un qui, seu-

¹ *Tantôt à pied, tantôt à cheval.* — E. J.

lement des dents, bridait et enharnachait son cheval : un autre qui, entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un second sur ses bras, picquait à toute bride; ce second, tout debout sur luy, tirant, en la course, des coups bien certains de son arc: plusieurs qui, les jambes contremont, donnoient carrière, la teste plantée sur leurs selles entre les pointes des cimenterres attachées au harnois. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de manières, tenoit sous ses genouils, et sous ses orteils, des reales ¹, comme si elles y eussent esté clouées, pour montrer la fermeté de son assiette.

¹ Sorte de monnaie d'Espagne. — E. J.

CHAPITRE XLIX.

DES COUSTUMES ANCIENNES.

Sommaire. Il est assez naturel de tenir aux usages que l'on trouve établis dans son pays. — Mais on doit être surpris de l'excessive instabilité des modes en France. — Diverses coutumes des Romains : ils se battoient en s'enveloppant le bras dans leur *sagum*; se baignoient avant leurs repas ; mangeoient couchés ; s'épiloient : comment ils saluoient ; usage qu'ils faisoient des éponges ; il y avoit dans les rues des vases destinés aux besoins des passants : ils faisoient rafraîchir leur vin avec de la neige ; ils avoient des cuisines portatives : voyoient , en mangeant , le poisson se jouer dans des canaux. La place d'honneur à table étoit , chez eux , le milieu. Les femmes se baignoient avec les hommes. Avant d'entrer dans un bateau , ils payoient le passage. Les femmes couchoient du côté de la ruelle ; elles portoient le deuil en blanc.

Exemples : Les Romains ; Pasiclès le philosophe , frère de Cratès.

L'EXCUSEROIS volontiers , en nostre peuple , de n'avoir aultre patron et regle de perfection , que ses propres mœurs et usances ;

car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de tous hommes, d'avoir leur vîsee et leur arrest sur le train auquel ils sont nays. Je suis content, quand il verra Fabricius ou Lælius, qu'il leur treuve la contenance et le port barbare, puisqu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode : mais ie me plains de sa particuliere indiscretion de se laisser si fort piper et aveugler à l'auctorité de l'usage present, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'advîs tous les mois, s'il plaist à la coustume, et qu'il iuge si diversement de soy mesme. Quand il portoit le busc de son pourpoint entre les mamelles, il maintenoit, par vîves raisons, qu'il estoit en son vray lieu : quelques annees apres, le voylà avalé iusques entre les cuisses ; il se mocque de son aultre usage, le treuve inepte et insupportable. La façon de se vestir presente luy faict incontinent condamner l'ancienne, d'une resolution si grande et d'un consentement si universel, que vous diriez que c'est quelque espece de manie qui luy tourneboule ainsi l'entendement. Parce que nostre changement est si subit et si

prompt en cela, que l'invention de tous les tailleurs du monde ne sçauroit fournir assez de nouvelettez, il est force que bien souvent les formes mesprisees reviennent en credit, que celles là mesmes tumbent en mespris tantost aprez; et qu'un mesme iugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions d'une inconstance et legiereté incroyable. Il n'y a si fin entre nous, qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction, et esblouir tant les yeulx internes que les externes insensiblement.

Je veulx icy entasser aucunes façons anciennes que i'ay en memoire, les unes de mesme les nostres, les aultres differentes; à fin qu'ayant en l'imagination cette continue variation des choses humaines, nous en ayons le iugement plus esclaircy et plus ferme. Ce que nous disons de combattre à l'espee et la cape, il s'usoit encores entre les Romains, ce dict Cæsar, *sinistras sagis involunt, gladiosque distringunt*¹; et remar-

¹ Ils s'enveloppent la main gauche de leurs sayes

que dez lors en nostre nation ce vice, qui y est encores, d'arrester les passants¹ que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à iniure et occasion de querelle s'ils refusent de nous respondre. Aux bains, que les anciens prenoient tous les iours avant le repas, et les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoient² du commencement que les bras et les iambes; mais depuis, et d'une coustume qui a duré plusieurs siecles et en la pluspart des nations du monde, ils se lavoient tout nuds d'eau mixtionnee et parfumee, de maniere qu'ils employoient, pour tesmoignage de grande simplicité, de se laver d'eau simple. Les plus affettez et delicats se parfumoient tout le corps bien trois ou quatre fois par iour. Ils se faisoient souvent pinceter tout le poil, comme les femmes

lorsqu'ils tirent l'épée. CÉSAR, *Comment. de Bello civili*, l. 4, c. 75.

¹ *De Bello Gall.* l. 4. — C.

² SÉNÈQUE, *epist.* 86. — C.

françoises ont prins en usage, depuis quelque temps, de faire leur front,

Quòd pectus, quòd crura tibi, quòd brachia vellis¹,

quoyqu'ils eussent des oignements propres à cela :

Psilotro nitet, aut acidâ latet oblita cretâ².

Ils aimoient à se coucher mollement, et alleguent, pour preuve de patience, de coucher sur les matelats. Ils mangeoient couchez sur des liets, à peu prez en mesme assiette que les Turcs de nostre temps;

Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto³.

Et dict on du ieune Caton⁴, que depuis la

¹ Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. MARTIAL, l. 2, epigr. 62, v. 1.

² Elle oint sa peau d'onguents dépilatoires, ou l'enduit de craie détrempée dans du vinaigre. MARTIAL, l. 6, epig. 93, v. 9.

³ Alors, du lit élevé où il étoit placé, Énée parla ainsi. *Eneid.* l. 2, v. 2.

⁴ PLUTARQUE, *Vie de Çaton*, c. 15. — C.

bataille de Pharsale, estant entré en dueil du mauvais estat des affaires publiques, il mangea tousiours assis, prenant un train de vie austere. Ils baisoient les mains aux grands, pour les honorer et caresser. Et entre les amis, ils s'entrebaisoient, en se saluant, comme font les Venitiens :

Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis¹ :

et touchoient aux genouils pour requerir et saluer un grand. Pasiclez le philosophe, frere de Crates, au lieu de porter la main au genouil, la porta aux genitoires² : celui à qui il s'adressoit l'ayant rudement repoulsé, « Comment, dict il, cette partie n'est elle pas vostre, aussi bien que l'autre? » Ils mangeoient, comme nous, le fruit à l'issue de la table. Ils se torchoient le cul (il fault laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles) avecques une esponge; voylà pour-

¹ Je te baiserois, en te félicitant dans les termes les plus touchants. OVID. *de Ponto*, l. 4, eleg. 9, v. 13.

² DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Cratès*, l. 6. — C.

quoy *spongia* est un mot obscène en latin : et estoit cette esponge attachee au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit, pour estre presenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires ¹; et n'ayant aultre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier, et s'en estouffa. Ils s'es-suyoient le catze ² de laine parfumee, quand ils en avoient faict :

At tibi nil faciam; sed lotâ mentula lanâ ³.

Il y avoit aux carrefours à Rome des vais-seaux et demy-cuves pour y apprester à pisser aux passants :

Pusi sæpè lacum propter, se, ac dolia curta,
Somno devincti, credunt extollere vestem ⁴.

¹ SÉNÈQUE, epist. 70. — C.

² C'est-à-dire, le *cazzo*, comme l'appellent les Italiens. — E. J.

³ Ce que Montaigne vient de dire nous dispense de traduire ce vers, MARTIAL, l. 11, epigr. 58, v. 11.

⁴ Les petits enfans endormis croient souvent le-

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de neige pour refreschir le vin; et y en avoit qui se servoient de neige en hyver, ne trouvant pas le vin encores lors assez froid. Les grands avoient leurs eschansons et trenchants; et leurs fols, pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur les foyers ¹ qui se portoient sur la table; et avoient des cuisines portatives, comme i'en ay veu, dans lesquelles tout leur service se traisnoit aprez eulx.

Has vobis epulas habete, lautî :
Nos offendimur ambulante cœnâ ².

Et en esté, ils faisoient souvent, en leurs sales basses, couler de l'eau fresche et claire dans des canaux au dessoubs d'eulx, où il y avoit force poisson en vie, que les assistants

ver leur robe pour uriner dans les réservoirs publics destinés à cet usage. LUCRET. l. 4, v. 1024.

¹ *Les réchauds.* — E. J.

² Riches voluptueux, gardez pour vous vos somptueux repas; je n'aime pas un souper ambulante. MARTIAL, l. 7, epigr. 48, v. 4.

choisissoient et prenoient en la main, pour le faire apprester, chascun à sa poste ¹.

Le poisson a tousiours eu ce privilege, comme il a encores, que les grands se meslent de le sçavoir apprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair, au moins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, desbauche, et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons à la verité ce que nous pouvons pour les egualer; car nostre volonté est bien aussi gastee que la leur, mais nostre suffisance n'y peult arriver : nos forces ne sont non plus capables de les ioindre en ces parties là vicieuses, qu'aux vertueuses; car les unes et les aultres partent d'une vigueur d'esprit qui estoit sans comparaison plus grande en eulx qu'en nous : et les ames, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien ny fort mal. Le hault bout d'entre eulx, c'estoit le milieu. Le devant et derriere n'avoient, en escrivant et parlant, aulcune si-

¹ *A son goût.* — C.

gnification de grandeur, comme il se veoid evidemment par leurs escripts : ils diront Oppius et Cæsar aussi volontiers que Cæsar et Oppius; et diront Moy et Toy indifferemment, comme Toy et Moy. Voylà pourquoy i'ay aultrefois remarqué, en la vie de Flaminius de Plutarque françois, un endroict où il semble que l'auteur, parlant de la ialousie de gloire qui estoit entre les Ætoliens et les Romains, pour le gaing d'une bataille qu'ils avoient obtenu en commun, face quelque poids de ce qu'aux chansons grecques on nommoit les Ætoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots françois. Les dames, estant aux estuves, y recevoient quant et quant des hommes; et se servoient, là mesme, de leurs valets à les froter et oindre :

Inguina succinctus nigrâ tibi servus alutâ
Stat, quoties calidis nuda fovêris aquis ¹.

¹ Un esclave, ceint d'un tablier de peau noire, se tient debout pour te servir, lorsque tu te baignes dans une eau chaude. MARTIAL, l. 7, epigr. 35.
V. I.

Elles se saulpouldroient de quelque pouldre pour reprimer les sueurs. Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris, portoient le poil long par le devant, et le derrière de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvellee par l'usage effeminé et lasche de ce siecle. Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers, pour leur noleage, dez l'entree du bateau, ce que nous faisons aprez estre rendus à port :

Dùm æs exigitur, dùm mula ligatur,
Tota abit hora¹.

Les femmes couchoient au lict du costé de la ruelle : voylà pourquoy on appelloit Cæsar, *spondam regis Nicomedis*². Ils prenoient haleine en beuvant. Ils baptisoient le vin :

Quis puer ociùs
Restinguet ardentis falerni
Pocula prætereunte lymphâ³ ?

¹ Une heure entière se passe à atteler la mule, et à faire payer les passagers. HOR. l. I, sat. 5, v. 13.

² La ruelle du roi Nicomède. SUTTON. in *Jul. Cesare*, § 49.

³ Esclaves, hâtez-vous de tempérer l'ardeur de ces,

Et ces champisses ¹ contenance de nos laquais y estoient aussi ;

O Iane, à tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ quantum sitiet canis appula tantum ².

Les dames argiennes et romaines portoient le dueil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et devoient continuer de faire, si i'en estois creu. Mais il y a des livres entiers faicts sur cet argument.

vins de Falerne, en y mêlant l'eau de cette fontaine qui coule auprès de nous. HOR. od. 11, l. 2, v. 18.

¹ *Malignes.* — C.

² O Janus! on n'avoit garde de vous faire les cornes, les oreilles d'âne, ou de vous tirer la langue; vous aviez deux visages! PERSE, sat. 1, v. 58.

CHAPITRE L.

DE DEMOCRITUS ET HERACLITUS.

Sommaire. En tout, le jugement est chose nécessaire. Montaigne tâche d'en faire toujours usage, soit qu'il effleure seulement, soit qu'il approfondisse les sujets qu'il traite. — Dans toutes les actions de la vie, le caractère des hommes se découvre, leur ame donne aux objets la forme qui lui convient, les revêt de telle ou telle couleur. On peut juger les hommes dans leurs petites comme dans leurs grandes actions; à la table et au jeu, comme à la tête des armées. — Démocrite rioit, Héraclite pleuroit de nos sottises. L'un avoit plus de raison que l'autre : il faut rire des choses que l'on méprise, et non s'en affliger.

Exemples : César ; Caton ; Socrates ; Alexandre ; Démocrite et Héraclite ; Diogènes.

LE jugement est un util à tous subiects, et se mesle partout : à cette cause, aux Essais que i'en foys icy, i'y employe toute sorte

d'occasion. Si c'est un subiect que ie n'entende point, à cela¹ mesme ie l'essaye, sondant le gué de bien loing; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, ie me tiens à la rive : et cette recognoissance de ne pouvoir passer outre, c'est un traict de son effect, ouy² de ceulx dont il se vante le plus. Tantost, à un subiect vain et de neant, i'essaye veoir s'il trouvera de quoy luy donner corps, et de quoy l'appuyer et l'estansonner : tantost ie le promene à un subiect noble et tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peut marcher que sur la piste d'aultruy : là il faict son ieu à eslire la route qui luy semble la meilleure; et de mille sentiers, il dict que cettuy cy ou cettuy là a esté le mieulx choisi. Je prends, de la fortune, le premier argument; ils me sont egualement bons, et ne desseigne³ iamais de les traicter entiers : car

¹ *Pour cela même.* — E. J.

² *Des effets dont le jugement se glorifie le plus.* Il y a dans l'édition de 1588, *voire de ceux de quoy il se vante le plus.* — C.

³ *Et n'ai jamais desseïn.* — E. J.

ie ne veois le tout de rien; ne font pas ceulx qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages qu'a chaque chose, i'en prends un, tantost à leicher seulement, tantost à efflorer, et par fois à pincer iusqu'à l'os : i'y donne une poincte, non pas le plus largement, mais le plus profondement que ie sçais, et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Je me hasarderois de traicter à fond quelque matiere, si ie me cognoissois moins, et me trompois en mon impuissancc. Semant icy un mot, icy un aultre, eschantillons desprins de leur piece, escartez, sans desseing, sans promesse, ie ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy mesme, sans varier quand il me plaist, et me rendre au doubte et incertitude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance.

Tout mouvement nous descouvre : cette mesme ame de Cæsar qui se faict veoir à ordonner et dresser la bataille de Pharsale, elle se faict aussi veoir à dresser des parties oysifves et amoureuses : on iuge un cheval, non seulement à le veoir manier sur une car-

riere, mais encores à luy veoir aller le pas, voire et à le veoir en repos à l'estable. Entre les fonctions de l'ame, il en est de basses : qui ne la veoid encores par là, n'acheve pas de la cognoistre; et à l'adventure, la remarque lon mieulx où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ses haultes assiettes : ioinct qu'elle se couche entiere sur chasque matiere, et s'y exerce entiere; et n'en traicte iamais plus d'une à la fois, et la traicte, non selon elle, mais selon soy.

Les choses, à part elles, ont peutestre leurs poids, mesures et conditions; mais au dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicero, desirable à Caton, indifferente à Socrates. La santé, la conscience, l'auctorité, la science, la richesse, la beauté, et leurs contraires, se despouillent à l'entree, et receoivent, de l'ame, nouvelle vesture et de la teincture qu'il luy plaist; brune, claire, verte, obscure, aigre, douce, profonde, superficielle, et qu'il plaist à chascune d'elles : car elles n'ont pas verifié en commun

leurs styles, regles et formes; chascune est royne en son estat. Parquoy nous ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses; c'est à nous à nous en rendre compte. Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous. Offrons y nos offrandes et nos vœux; non pas à la fortune : elle ne peult rien sur nos mœurs; au rebours, elles l'entraignent à leur suite, et la moulent à leur forme. Pourquoy ne iugeray ie d'Alexandre à table, devisant et beuvant d'autant; ou s'il manioit des eschecs? Quelle chorde de son esprit ne touche et n'employe ce niais et puerile ieu? ie le hais et fuys de ce qu'il n'est pas assez ieu, et qu'il nous esbat trop serieusement, ayant honte d'y fournir l'attention qu'il suffiroit à quelque bonne chose. Il ne feut pas plus embesongné à dresser son glorieux passage aux Indes; ny cet aultre, à desnouer un passage duquel despend le salut du genre humain. Voyez combien nostre ame trouble cet amusement ridicule, si touts ses nerfs ne bandent¹ : combien amplement elle donne loy à

¹ C'est-à-dire, voyez comme ce ridicule amusement

chascun, en cela de se cognoistre et iuger droictement de soy. Je ne me veois et retaste plus universellement en nulle aultre posture : quelle passion ne nous y exerce ? la cholere, le despit, la hayne, l'impaticence, et une vehemente ambition de vaincre en chose en laquelle il seroit plus excusable de se rendre ambitieux d'estre vaincu ; car la precellence rare, et au dessus du commun, messied à un homme d'honneur en chose frivole. Ce que ie dis en cet exemple se peult dire en tous aultres. Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme l'accuse et le montre egualement qu'un' autre¹.

Democritus et Heraclitus ont esté deux philosophes, desquels le premier, trouvant

s'empare de toute notre âme, comme il absorbe toutes ses facultés. — A. D.

¹ *Autant que toute autre parcelle, ou occupation. J'ai trouvé, dans toutes les meilleures éditions, qu'un aultre, mais c'est sans doute une faute d'impression, au lieu de qu'un' aultre, manière d'écrire fort usitée dans les plus anciennes éditions de Montaigne, aussi bien que dans celles des écrivains de son temps. — C.*

vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortoit en publicque qu'avecques un visage mocqueur et riant; Heraclitus, ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement triste, et les yeulx chargez de larmes :

Alter

Ridebat, quoties à limine moverat unum
Protuleratque pedem; flebat contrarius alter¹.

J'aime mieux la premiere humeur; non parce qu'il est plus plaisant de rire que de plorer, mais parce qu'elle est plus desdaineuse, et qu'elle nous condamne plus que l'autre; et il me semble que nous ne pouvons jamais estre assez mesprizez selon nostre merite. La plainte et la commiseration sont meslees à quelque estimation de la chose qu'on plaind : les choses de quoy on se mocque, on les estime sans prix. Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous, comme il y a de vanité; ny tant de malice,

¹ Dès qu'ils avoient mis le pied hors de la maison, l'un rioit, l'autre pleuroit. Juv. sat. 10, v. 28.

comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal, comme d'inanité; nous ne sommes pas si misérables, comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit à part soy, roulant son tonneau, et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches ou des vessies pleines de vent, estoit bien iuge plus aigre et plus poignant, et par consequent plus iuste à mon humeur, que Timon, celuy qui feut surnommé le Hâisseur des hommes : car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruyne, fuyoit nostre conversation comme dangereuse, de meschants et de nature despravée : l'autre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler ny l'alterer par nostre contagion; nous laissoit de compagnie, non pour la crainte, mais pour le desdaing, de nostre commerce; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire. De mesme marque feut la response de Statilius¹ auquel Brutus parla pour

¹ PLUTARQUE, *Vie de M. Brutus*, c. 3. — C.

le joindre à la conspiration contre Cæsar : il trouva l'entreprise iuste; mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se meist aucunement en peine; conformément à la discipline de Hegesias, qui disoit ¹, « Le sage ne debvoir rien faire que pour soy; d'autant que seul, il est digne pour qui on face; » et à celle de Theodorus ², « Que c'est iniustice, que le sage se hazarde pour le bien de son pays, et qu'il mette en peril la sagesse pour des fols. » Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 95.—C.

² DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 98.—C.

CHAPITRE LI.

DE LA VANITÉ DES PAROLES.

Sommaire. L'art de la rhétorique est l'art de tromper. On peut le comparer au fard dont se servent les femmes. — Les républiques bien réglées ont fait peu de cas des orateurs; les préceptes de leur art prouvent qu'il est dangereux. Plusieurs peuples en ont défendu l'étude et l'emploi. C'est dans la décadence des affaires de Rome que fleurit l'éloquence. Elle est peu d'usage dans les monarchies. — Abus de l'art de la parole dans tous les états; le cuisinier décrit, avec importance, l'art de préparer les mets: les architectes, les grammairiens emploient de grands mots pour désigner les choses les plus communes. — Ce n'est pas avec plus de raison que l'on donne les superbes titres des charges romaines à des emplois qui n'ont avec ces charges aucune ressemblance, et les surnoms les plus glorieux, ceux de *Grand* et de *Divin* à de médiocres personnages.

Exemples : Thucydides et Périclès; Ariston; So-

crates; Platon; les Mahométans; les Athéniens; Pompée; Crassus; César; Lentulus; Metellus; L. Volumnius; la République romaine; un italien maître-d'hôtel du cardinal Caraffa; Paul-Emile; les architectes; les grammairiens; l'Arétin.

UN rhétoricien du temps passé disoit que son mestier estoit, « De choses petites, les faire paroistre et trouver grandes. » C'est un eordonnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eust faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d'une art piperesse et mensongiere: et crois qu'Archidamus, qui en estoit roy, n'ouït pas sans estonnement la response de Thucydides, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la hucite ou Pericles ou luy: « Cela, fait il, seroit malaysé à verifier; car, quand ie l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceulx qui l'ont veu qu'il n'est pas tumbé, et le gaigne¹. » Ceulx qui masquent et fardent les femmes, font moins de mal; car c'est chose de peu de perte de ne les veoir pas en leur

¹ PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, c. 5. — C.

naturel : là où ceux cy font estat de tromper, non pas nos yeulx, mais nostre iugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. Les republiques qui se sont maintenues en un estat réglé et bien policé, comme la cretense ou lacedemonienne, ellés n'ont pas fait grand compte d'orateurs. Ariston definit sagement la rhetorique, « Science à persuader le peuple » : Socrates, Platon, « Art de tromper, et de flatter. » Et ceux qui le nient en la generale description, le verifient par tout en leurs preceptes ¹. Les Mahometans en deffendent l'instruction à leurs enfants, pour son inutilité ; et les Atheniens, s'appercevants combien son usage, qui avoit tout credit en leur ville, estoit pernicious, ordonnerent que sa principale partie, qui est esmouvoir les affections, feust ostee, ensemble les exordes et perorations. C'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreglée, et est util qui ne s'employe qu'aux es-

¹ Voyez QUINTILIEN et SEXTUS EMPIRICUS, l. 2, de *Rhetoricâ*. — C.

tats malades, comme la medecine. En ceulx où le vulgaire, où les ignorants, où tous, ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont afflué les orateurs. Et, à la verité, il se veoid peu de personnages en ces republicues là qui se soient poulez en grand eredit, sans le secours de l'eloquence. Pompeius, Cæsar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont prins de là leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'auctorité où ils sont enfin arrivez, et s'en sont aydez plus que des armes; contre l'opinion des meilleurs temps, car L. Volumnius, parlant en publicque en faveur de l'election au consulat faicte des personnes de Q. Fabius et P. Decius : « Ce sont gents nays à la guerre¹, grands aux effects; au combat du babil, rudes; esprits vrayement consulaires : les subtils, eloquents et sçavants, sont bons pour la ville, Preteurs à faire iustice², » dict il. L'eloquence a

¹ TITE-LIVE, l. 10, c. 22. — C.

² *Pour y rendre la justice en qualité de préteurs.*
— C.

flori le plus à Rome lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les agitoit : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gail-lardes. Il semble par là que les polices qui despendent d'un monarque en ont moins de besoing que les aultres : car la bestise et facilité qui se treuve en la commune, et qui la rend subiecte à estre maniee et contournée par les aureilles au doulx son de cette harmonie, sans venir à poiser et cognoistre la verité des choses par la force de raison ; cette facilité, dis ie, ne se treuve pas si ay-seement en un seul, et est plus aysé de le garantir, par bonne institution et bon conseil, de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine, ny de Perse, aulcun orateur de renom.

I'en ai dict ce mot sur le subiect d'un Italien que ie viens d'entretenir, qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistre d'hostel iusques à sa mort. Je luy faisois conter de sa charge : il m'a faict un discours de cette science de gueule, avecques une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust

parlé de quelque grand point de theologie: il m'a déchiffré une difference d'appetits; celui qu'on a à ieun, qu'on a aprez le second et tiers service; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'esveiller et picquer; la police de ses saulces; premierement en general, et puis particularisant les qualitez des ingredients et leurs effects; les differences des salades selon leur saison, celle qui doibt estre reschauffee, celle qui veult estre servie froide, la façon de les orner et embellir pour les rendre encores plaisantes à la veue. Aprez cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considerations :

*Nec minimo sanè discrimine refert
Quo gestu lepores et quo gallina secetur* ¹;

et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles mesmes qu'on employe à traicter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

¹ Car ce n'est pas une chose indifférente, que la manière dont on s'y prend pour découper un lièvre ou un poulet. *Juv. sat. 5, v. 123.*

Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est
parùm :

Illud rectè ; iterùm sic memento : sedulò

Moneo quæ possum pro meâ sapientiâ.

Postremò, tanquam in speculum, in patinas, Demea,
Inspicere iubeo, et moneo quid facto usus sit¹.

Si est ce que les Grecs mesmes louerent grandement l'ordre et la disposition que Paulus Æmilius observa au festin qu'il leur fit au retour de Macedoine². Mais ie ne parle point icy des effects, ie parle des mots.

Ie ne sçais s'il en advient aux aultres comme à moy ; mais ie ne me puis garder, quand i'oys nos architectes s'enfler de ces gros mots de Pilastres, Architraves, Corniches, d'ou-

¹ Cela est trop salé, ceci est brûlé ; cela n'est pas d'un goût assez relevé ; ceci est fort bien apprêté ; souvenez-vous de le faire de même une autre fois. Je leur donne les meilleurs avis que je puis, selon mes foibles lumières. Enfin, Démée, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle, comme dans un miroir, et je les avertis de tout ce qu'il est bon de faire. TERRENT. *Adelph.* act. 3, sc. 4, v. 62.

² PLUTARQUE, *Vie de Paulus Æmilius.*

vrage Corinthien et Dorique, et semblables de leur iargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon¹ : et, par effect, ie treuve que ce sont les chestives pieces de la porte de ma cuisine. Oyez dire Metonymie, Metaphore, Allegorie, et aultres tels noms de la grammaire, semble il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin² ? ce sont tiltres qui touchent le babil de vostre chambriere³.

¹ Qui voudra connoître les merveilles de ce palais, et Apollidon, qui le fit par art de négromance, doit prendre la peine de lire le premier chapitre du second livre d'*Amadis de Gaule*, et le chapitre second du quatrième livre. — C.

² *Fin*, *poli*, *délicat*, de l'italien *pellegrino*, qui signifie la même chose :

Nulla di *pellegrino* o di gentile

Gli piacque mai.

Il n'eut jamais de goût pour rien de fin ni de délicat. Tasso, *Gerus. liberata*, canto IV, stanza 46.—C.

³ C'est-à-dire, et ce sont là pourtant les superbes dénominations par lesquelles on qualifie des formes de discours que votre chambrière emploie dans son babil. — A. D.

C'est une piperie voisine à cette cy, d'appeller les offices de nostre estat par les tiltres superbes des Romains, encores qu'ils n'ayent aucune ressemblance de charge, et encores moins d'auctorité et de puissance. Et cette cy aussi, qui servira à mon advis, un iour de reproche à nostre siecle, d'employer indignement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux de quoy l'ancienneté ayt honoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel qu'aucun n'a essayé luy envier : et les Italiens, qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communement l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les aultres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Arétin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de poinctes, ingénieuses à la verité, mais recherchées de loing et fantastiques, et oultre l'eloquence enfin, telle qu'elle puisse estre, ie ne veois pas qu'il y ait rien au dessus des communs auteurs de son siecle : tant s'en fault qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le sur-

nom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

CHAPITRE LII.

DE LA PARCIMONIE DES ANCIENS.

Sommaire. Attilius Regulus, général de l'armée romaine, ne possédoit que sept arpents de terre; le vieux Caton n'avoit jamais eu de robe qui lui eût coûté plus de dix écus, et ne se faisoit suivre, étant consul, que d'un serviteur. Scipion Emilien, dans une ambassade, n'avoit qu'une suite de sept personnes, etc.

Exemples : Attilius Regulus; Caton; Scipion; Homère; Platon; Zénon; Tiberius Gracchus.

ATTILIUS REGULUS ¹, general de l'armée romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publicque ² qu'un valet de

¹ VALÈRE MAXIME, l. 4, c. 4, § 6. — C.

² C'est la traduction des deux mots latins *res publica*, dont nous n'avons fait qu'un mot, *république*.

labourage, qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utils à labourer; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourveoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le senat pourveut à commettre un aultre à la conduite de ses biens, et luy feit restablir ce qui luy avoit esté desrobé, et ordonna que sa femme et enfants seroient nourris aux despens du publicque. Le vieux Caton, revenant d'Espagne consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie; et, estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avecques luy aultre suite qu'un officier de la chose publicque qui luy portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il portoit sa male luy mesme. Il se vanloit de n'avoir iamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un iour; et de ses maisons aux champs, qu'il n'en avoit aulcune qui feust crepie et

endue par dehors. Scipion Æmilianus, aprez deux triumphes et deux consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement : on tient qu'Homere¹ n'en eut iamais qu'un, Platon trois., Zenon, le chef de la secte stoïque, pas un. Il ne feut taxé que cinq sols et demy pour iour² à Tiberius Gracchus, allant en commission pour la chose publique, estant lors le premier homme des Romains.

¹ SÉNÈQUE, *Consol. ad Helviam*, c. 12. — C.

² PLUTARQUE, dans la *Vie de Tiberius Gracchus*, c. 4. Mais ici Montaigne abuse de ce passage, qui ne fait rien à son sujet : car Plutarque y déclare fort expressément qu'on ne donna cette petite somme à Tiberius Gracchus que pour lui faire despit et honte, comme parle Amyot. — C.

CHAPITRE LIII.

D'UN MOT DE CÆSAR.

Sommaire. L'imperfection de l'homme est démontrée par l'inconstance de ses désirs. — A peine possède-t-il un bien qu'il soupire après un autre. Il ne sait point jouir du bonheur présent.

Exemples : Epicure ; César.

Si nous nous amusons par fois à nous considérer, et le temps que nous mettons à contrerooler aultruy, et à cognoistre les choses qui sont hors de nous, que nous l'employissions à nous sonder nous mesmes, nous sentirions ayseement combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et desfaillantes. N'est ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, de ne pouvoir r'asseoir nostre contentement en aulcune chose; et que, par desir mesme et imagination, il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous fault? De quoy porte

bon tesmoignage cette grande dispute, qui a tousiours esté entre les philosophes, pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encores, et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

*„Dum abest quod avemus, id exsuperare videtur
Cætera; post aliud, cùm contigit illud, avemus,
Et sitis æqua tenet '.*

Quoy que ce soit qui tombe en nostre cognoissance et iouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons beant aprez les choses advenir et incogneues, d'autant que les presentes ne nous saoulent point; non pas, à mon advis, qu'elles n'ayent assez de quoy nous saouler, mais c'est que nous les saisissons d'une prinse malade et desreglee :

*Nam cùm vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Omnia iam fermè mortalibus esse parata;*

' Le bien qu'on n'a pas paroît toujours le bien suprême. En jôuit-on? c'est pour soupirer après un autre avec la même ardeur. LUCRET. l. 3, v. 1095.

Divitiis homines et honore et laude potentes
 Affluere, atque bonâ natorum excellere famâ;
 Nec minùs esse domi cuiquam tamen anxia corda,
 Atque animum infestis cogi servire querelis :
 Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum ,
 Omniaque , illius vitio , corrumpier intùs
 Quæ collata foris et commoda quæque venirent '.

Nostre appetit est irresolu et incertain; il ne sçait rien tenir ny rien iouïr de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit par le vice de ces choses qu'il tient, se remplit et se paist d'autres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoist point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et réverence, comme dict Cæsar, *com-*

' Épicure, considérant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, et que cependant, avec des richesses, des honneurs, de la gloire, et des enfants bien nés, ils n'en sont pas moins en proie à mille chagrins intérieurs, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal vient du vase même, qui, impur lui-même, corrompt et aigrit ce qu'on y verse de plus précieux. LUCRET. l. 6, v. 9.

muni fit vitio naturæ , ut invisis , latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus , vehementiusque exterreamur ¹.

CHAPITRE LIV.

DES VAINES SUBTILITEZ.

Sommaire. Certaines subtilités, et les talents frivoles, ne méritent nullement d'être encouragés : il est plus facile qu'on ne pense d'exceller en ce genre. — Il est un jeu où l'on s'exerce à considérer comment les extrêmes se touchent ; comment, par exemple, la peur et l'extrême courage produisent dans quelques hommes les mêmes résultats ; comment la sagesse et l'ignorance parviennent aux mêmes fins ; comment les esprits simples sont religieux, de même que

¹ Il se fait, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, et qui sont cachees et incogneues. *De Bello civil.* l. 2, c. 4. — C'est Montaigne qui traduit ainsi ce passage dans deux éditions de ses Essais. — C.

des esprits très-éclairés ; comment les plus grossiers paysans ont de la probité, aussi bien que les plus grands philosophes ; comment enfin la poésie populaire est souvent comparable à la poésie la plus parfaite. — En tout, l'ignorance complète est préférable au demi-savoir. Montaigne ayant fait de vains efforts pour sortir de la médiocrité, pense que ses *Essais* ne plairont ni aux esprits vulgaires, ni aux excellents esprits ; mais qu'ils pourront se soutenir dans la moyenne région.

Exemples : Certains poètes ; Alexandre ; les ignorants et les savants ; les paysans et les philosophes ; les *Essais* de Montaigne.

Il est de ces subtilitez frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquesfois de la recommandation : comme les poètes qui font des ouvrages entiers de vers commenceants par une mesme lettre : nous veoyons des œufs, des boules, des aisles, des haches, façonnées anciennement par les Grecs avecques la mesure de leurs vers, en les allongeant ou acourcissant, en maniere qu'ils viennent à représenter telle ou telle figure :

telle estoit la science de celuy qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvoient renger les lettres de l'alphabet, et y en trouua ce nombre incroyable qui se veoid dans Plutarque. Je treuve bonne l'opinion de celuy¹ à qui on presenta un homme apprins à iecter de la main un grain de mil avecques telle industrie, que sans faillir, il le passoit tousiours dans le trou d'une aiguille; et luy demanda lon, aprez, quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : sur quoy il ordonna bien plaisamment, et iustement, à mon advis, qu'on feist donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, afin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice. C'est un tesmoignage merueilleux de la foiblesse de nostre iugement, qu'il recommande les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encores par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont ioinctes.

Nous venons presentement de nous iouer chez moy, à qui pourroit trouver plus de choses qui se teinsent par les deux bouts

¹ Alexandre.

extremes : comme, Sire; c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevee personne de nostre estat, qui est le roy; et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchands, et ne touche point ceulx d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme Dames; les moyennes, Damoiselles; et Dames encores, celles de la plus basse marche. Les daiz qu'on entend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes, et aux tavernes. Democritus disoit que les dieux, et les bestes, avoient les sentiments plus aigus que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoustrement les iours de dueil et les iours de feste. Il est certain que la peur extreme, et l'extreme ardeur de courage, troublent egualement le ventre et le laschent. Le saubriquet de Tremblant, du quel le douziesme roy de Navarre Sancho feut surnommé, apprend que la hardiesse, aussi bien que la peur, engendrent du tremoussement aux membres. Ceulx qui armoient ou luy ou quelque aultre de pareille nature, à qui la peau frissonnoit, essayerent à le rassurer, appetissants le dan-

gier auquel il s'alloit iecter : « Vous me cognoissez mal, leur dict-il : si ma chair sçavoit iusques où mon courage la portera tantost, elle s'en transiroit tout à plat. » La foiblesse qui nous vient de froideur et desgoustement ¹ aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement et d'une chaleur desreglee. L'extreme froideur, et l'extrême chaleur, cuisent et rostissent : Aristote dict que les cueux ² de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente ³. Le desir, et la satieté remplissent

¹ Au lieu de *desgoustement*, nous disons a présent *dégout*; mais, dans NICOX, on ne trouve que *desgoustement*.—C.

² C'est-à-dire, *des masses de plomb*, telles qu'elles sortent de la première fonte. Je n'ai trouvé ce mot que dans COTGRAVE, qui l'écrit *queueuse*, et le fait féminin. Ce que Montaigne appelle *cueux*, et Cotgrave *queueuse*, se nomme à présent *gueuse*.—C.

³ Ici Montaigne ne rapporte pas exactement la pensée d'Aristote, qui, après avoir dit que l'étain des Celles se fond plus tôt que le plomb, puisqu'il se fond même dans l'eau, ajoute : « L'étain se fond aussi par le froid, quand il gèle, etc. » *De Mirabil. auscultat.* p. 1154, edit. Paris. tom. 1.—C.

de douleur les sieges au dessus et au dessous de la volupté. La bestise, et la sagesse, se rencontrent en mesme poinct de sentiment et de resolution, à la souffrance des accidents humains. Les sages gourmandent et commandent le mal, et les aultres l'ignorent : ceux cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidents ; les aultres au delà, lesquels, aprez en avoir bien poisé et considéré les qualitez, les avoir mesurez et iugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus par la force d'un vigoureux courage ; ils les desdaignent et foulent aux pieds, ayants une ame forte et solide contre laquelle les traicts de la fortune, venants à donner, il est force qu'ils reiaillissent et s'esmoussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression : l'ordinaire et moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremittez ; qui est de ceux qui apperceoivent les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance, et la decrepitude, se rencontrent en imbecillité de cerveau : l'avarice, et la profusion, en pareil desir d'attirer et d'acquérir.

Il se peut dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science : une aultre doctorale, qui vient aprez la science; ignorance que la science faict et engendre, tout ainsi comme elle desfaict et destruit la premiere. Des esprits simples, moins curieux et moins instruits, il s'en faict de bons chrestiens, qui, par reverence et obeïssance, croyent simplement, et se maintiennent soubs les loix. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions; ils suyvent l'apparence du premier sens, et ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie et bestise que nous soyons arrestez en l'ancien train, regardants à nous qui n'y sommes pas instruits par estude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un aultre genre de biencroyants; lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere ez Escriptions, et sentent le mysterieux et divin secret de nostre police ecclesiastique; pourtant en veoyons nous aucuns estre arrivez à ce dernier estage par le second, avecques mer-

veilleux fruit et confirmation, comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et iouir de leur victoire avecques consolation, actions de graces, reformation de mœurs, et grande modestie. Et en ce reng n'entends ie pas loger ces aultres qui, pour se purger du souspeçon de leur erreur passee, et pour nous asseurer d'eulx, se rendent extremes, indiscrets et iniustes à la conduite de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence. Les paisans simples sont honnestes gents : et honnestes gents, les philosophes, ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles : les mestis, qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu ioindre l'aultre (le cul entre deux selles, desquels ie suis et tant d'aultres), sont dangereux, ineptes, importuns; ceulx cy troublent le monde. Pourtant, de ma part, ie me recule tant que ie puis dans le premier et naturel siege, d'où ie me suis pour neant essayé de partir. La poésie populaire et purement naturelle a des naïfvetez et

graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite, selon l'art; comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aucune science, ny mesme d'escripture : la poésie mediocre, qui s'arreste entre deux, est desdaignée, sans honneur et sans prix.

Mais parce que, aprez que le pas a esté ouvert à l'esprit, j'ay treuvé, comme il advient ordinairement, que nous avions prins pour un exercice malaysé et d'un rare subiect, ce qui ne l'est aucunement, et qu'aprez que nostre invention a esté eschauffee, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples, ie n'en adiousteray que cettuy cy : Que si ces Essais estoient dignes qu'on en iugeast, il en pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient gueres aux esprits communs et vulgaires, ny gueres aux singuliers et excellents; ceulx là ny entendoient pas assez; ceulx cy y entendoient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region.

¹ *Les Essais.*

CHAPITRE LV.

DES SENTEURS.

Sommaire. On a dit de quelques grands personnages que les émanations de leur corps avoient une odeur suave, mais il vaut bien mieux ne rien sentir que de sentir bon. — Il est des personnes extrêmement sensibles aux odeurs, et qui pourtant ne sont pas plus sujettes que d'autres aux maladies épidémiques, qui se propagent par l'air. — La médecine pourroit tirer plus de parti des odeurs; elles agissent sur les sens; et de là peut-être l'emploi de l'encens dans les églises. — On se sert aussi, surtout dans l'Orient, des parfums pour l'apprêt des viandes. — Une des incommodités des grandes villes, c'est la puanteur.

Exemples : Alexandre; les femmes des Scythes; Montaigne; Socrates; le roi de Tunis; Venise et Paris.

IL se dict d'aucuns, comme d'Alexandre le Grand¹, que leur sueur espendoit une

¹ PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 1. — C.

odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : de quoy Plutarque et aultres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire; et la meilleure condition qu'ils ayent, c'est d'estre exempts de senteur : la douceur mesme des haleines plus pures n'a rien de plus parfaict que d'estre sans aulcune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfans bien sains. Voylà pourquoy, dict Plaute,

Mulier tùm benè olet, ubi nihil olet¹,

« la plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien. » Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceulx qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employees pour couvrir quelque default naturel de ce costé là. D'où naissent ces rencontres des poëtes anciens, C'est puir, que sentir bon.

¹ PLAUTUS, *Mostell.* act. I, sc. 3, v. 116. Il y a dans PLAUTE, *Ecastor! mulier rectè olet, ubi nihil olet.* Montaigne a traduit ce vers après l'avoir cité.
— C.

Rides nos, Coracine, nil olentes :
Malo, quàm benè olere, nil olere ¹.

Et ailleurs,

Posthume, non benè olet, qui benè semper olet ².

J'aime pourtant bien fort à estre entretenu
de bonnes senteurs; et hais oultre mesure
les mauvaises, que ie tire de plus loing que
tout aultre :

Namque sagaciùs unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quàm canis acer ubi lateat sus ³.

Les senteurs plus simples et naturelles me
semblent plus agreables. Et touche se soing

¹ Tu te moques de moi, Coracinus, parce que je ne suis point parfumé; et moi, j'aime mieux ne rien sentir que de sentir bon. MARTIAL, l. 6, epigr. 55, v. 4.

² Celui qui sent toujours bon, Posthumus, sent mauvais. MARTIAL, l. 2, epigr. 12, v. 4.

³ Mon odorat distingue les mauvaises odeurs plus subtilement qu'un chien d'excellent nez ne reconnoît la bauge du sanglier. HOR. epod. 12, v. 4.

principalement les dames : en la plus es-
pressé barbarie, les femmes scythes, aprez
s'estre lavees, se saulpoudrent et encroustent
tout le corps et le visage de certaine drogue
qui naist en leur terroir, odoriferante : et
pour approcher les hommes, ayants osté ce
fard, elles s'en treuvent et polies et parfumees.
Quelque odeur que ce soit, c'est merveille
combien elle s'attache à moy, et combien
i'ay la peau propre à s'en abruver. Celuy
qui se plainct de nature, de quoy elle
a laissé l'homme sans instrument à porter les
senteurs au nez, a tort; car elles se portent
elles mesmes : mais à moy particulièrement,
les moustaches que i'ay pleines m'en servent;
si i'en approche mes gants ou mon mou-
choir, l'odeur y tiendra tout un iour : elles
accusent le lieu d'où ie viens. Les estroicts
baisers de la ieunesse, savoureux, gloutons
et gluants, s'y colloient aultrefois, et s'y
tenoient plusieurs heures aprez. Et si pour-
tant ie me treuve peu subiect aux maladies
populaires, qui se chargent par la conver-
sation, et qui naissent de la contagion de
l'air, et me suis sauvé de celles de mon temps,

de quoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armées. On lit de Socrates ¹, que, n'estant iamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tourmenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva iamais plus mal. Les medecins pourroient, ce crois ie, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font; car i'ay souvent aperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits, selon qu'elles sont : qui me fait approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et parfums aux eglises, si ancienne et si espartue en toutes nations et religions, regarde à cela, de nous resiouir, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Ie voudrois bien, pour en iuger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers qui sçavent assaisonner les odeurs estrangieres avecques la saveur des viandes; comme on remarqua singulierement au service du roy de Thunes ², qui de nostre aage print terre

¹ DIOGÈNE LAERCE, l. 2, § 25. — C.

² Ou *Tunis*. — E. J.

à Naples, pour s'aboucher avecques l'empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriférantes, en telle sumptuosité, qu'un paon et deux faisands se trouverent sur ses parties ¹ revenir à cent ducats, pour les apprester selon leur maniere, et quand on les despeceoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais, et les rues d'autour, estoient remplies d'une tressouefve vapeur, qui ne s'esvanouissoit pas si soudain. Le principal soing que i'aye à me loger, c'est de fuyr l'air puant et poissant. Ces belles villes, Venise et Paris, alterent la faveur que ie leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'aultre de sa boue.

¹ *Sur ses comptes.*

CHAPITRE LVI.

DES PRIERES.

Sommaire. De toutes les prières , le *Pater noster* est celle dont on devoit faire le plus fréquent usage. Elle est tout ce que doit être une prière. — Il ne faudroit pas avoir toujours à la bouche le nom de Dieu. — On ne devoit implorer Dieu que lorsque l'ame est pure , ou purifiée. — Mais le plus souvent on prie par habitude : on donne une heure à Dieu , le reste à ses vices. Quelques-uns , tout en priant Dieu , persistent dans des habitudes condamnables. — Les Psaumes de David ne devoient pas être chantés différemment par tout le monde ; c'est les profaner. La Bible devoit encore moins se trouver dans toutes les mains , et n'être lue qu'avec respect , et lorsqu'on y a été préparé. Cette lecture n'amende point les méchants. — Point d'entreprise plus difficile qu'une traduction de la Bible ; en la mettant en langue vulgaire , on doit craindre de livrer ses Saintes Écritures aux railleries de certaines personnes. On ne devoit jamais mêler la théologie aux discussions philosophiques : c'est une science à part. — On demande

souvent aux dieux des choses injustes, même criminelles. — Les femmes sont peu propres à traiter des sujets de religion. — Abus qu'on fait de la prière.

Exemples : les Païens ; les Juifs ; les Mahométans ; Théodose ; l'empereur Andronicus ; un jeune Prince français ; Marguerite de Navarre ; les Pythagoriciens ; Œdipe.

IE propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceulx qui publient des questions douteuses à desbattre aux escholes, non pour establir la verité, mais pour la chercher ; et les soubmets au iugement de ceulx à qui il touche de regler, non seulement mes actions et mes escripts, mais encores mes pensees. Egalement m'en sera acceptable et utile la condamnation, comme l'approbation, tenant pour absurde et impie, si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment, couché en cette rapsodie contraire aux saintes resolutions et prescriptions de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquelle ie meurs, et en laquelle ie suis nay : et pourtant, me remettant tousiours à l'auctorité de leur censure, qui peult tout sur moy, ie me mesle ainsi teme-

rairement à toute sorte de propos , comme icy.

Je ne sçais si ie me trompe ; mais puisque , par une faveur particuliere de la bonté divine , certaine façon de priere nous a esté prescrite et dictee mot à mot par la bouche de Dieu , il m'a tousiours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons ; et , si i'en estois creu , à l'entree et à l'issue de nos tables , à nostre lever et coucher , et à toutes actions particulieres ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres , ie voudrois que ce feust le Pate-nostre que les chrestiens y employassent , sinon seulement , au moins tousiours. L'eglise peut estendre et diversifier les prieres , selon le besoing de nostre instruction ; car ie sçais bien que c'est tousiours mesme substance et mesme chose : mais on debvroit donner à celle là ce privilege , que le peuple l'eust continuellement en la bouche ; car il est certain qu'elle dict tout ce qu'il fault , et qu'elle est trespropre à toutes occasions. C'est l'unique priere de quoy ie me sers partout , et la repete au lieu d'en changer : d'où

il advient que ie n'en ay ¹ aussi bien en memoire que celle là.

J'avois presentement en la pensee, d'où nous venoit cette erreur, de recourir à Dieu en tous nos desseings et entreprinses, et l'appeler à toute sorte de besoing, et en quelque lieu que nostre foiblesse veult de l'aide, sans considerer si l'occasion est iuste ou iniuste; et de escrier son nom et sa puissance, en quelque estat et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul et unique protecteur, et peult toutes choses à nous ayder : mais encores qu'il daigne nous honorer de cette douce alliance paternelle, il est pourtant autant iuste, comme il est bon et comme il est puissant; mais il use bien plus souvent de sa iustice, que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Platon, en ses loix ², faict trois sortes d'iniurieuse creance des dieux : « Qu'il n'y en aye point; Qu'ils ne se meslent pas de

¹ Sous-entendu : aucune.

² L. 10, au commencement. — C.

nos affaires ; Qu'ils ne refusent rien à nos vœux , offrandes et sacrifices. » La première erreur , selon son avis , ne dura jamais immuable en homme , depuis son enfance jusques à sa vieillesse. Les deux suivantes peuvent souffrir de la constance.

Sa iustice et sa puissance sont inseparables : pour neant , implorons nous sa force en une mauvaise cause ? Il fault avoir l'ame nette , au moins en ce moment auquel nous le prions , et deschargee de passions vicieuses ; aultrement nous luy presentons nous mesmes les verges de quoy nous chastier : au lieu de rabiller nostre faulte , nous la redoublons , presentants , à celuy à qui nous avons à demander pardon , une affection pleine d'irreverence et de haine. Voylà pourquoy ie ne loue pas volontiers ceulx que ie veois prier Dieu plus souvent et plus ordinairement , si les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation ,

Si, nocturnus adulter,
Tempora santónico velas adoperta cucullo ¹.

¹ Si vous courez la nuit déguisé, et la tête enve-

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie exécrable la devotion, semble estre aulcunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soy et dissolu partout : pourtant refuse nostre Eglise tous les iours la faveur de son entree et societé aux mœurs obstinees à quelque insigne malice. Nous prions par usage et par coustume, ou, pour mieulx dire, nous lisons ou prononceons nos prieres; ce n'est enfin que mine : et me desplaist de veoir faire trois signes de croix au Benedicite, autant aux Graces. (et plus m'en desplaist il de ce que c'est un signe que i'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand ie baille); et ce pendant toutes les aultres heures du iour les veoir occupees à la haine, l'avarice, l'iniustice : aux vices leur heure; son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de veoir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration

loppée d'un capuchon, pour commettre un adultère.
Juv. sat. 8, v. 144.

aux confins mesmes et passage de l'une à l'autre. Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant en mesme giste, d'une société si accordante et si paisible, le crime et le iuge?

Un homme, de qui la paillardise sans cesse regente la teste, et qui la iuge tresodieuse à la vue divine; que dict il à Dieu quand il luy en parle? Il se ramene; mais soudain il recheoit. Si l'obiect de la divine iustice et sa presence frappoient, comme il dict, et chastioient son ame; pour courte qu'en feust la penitence, la erainte mesme y reiecteroit si souvent sa pensee, qu'incontinent il se verroit maistre de ses vices qui sont habitez et acharnez en luy. Mais, quoy ! ceux qui couchent une vie entiere sur le fruit et emolument du peché qu'ils sçavent mortel? combien avons nous de mestiers et vacations receues, de quoy l'essence est vicieuse? et celuy qui, se confessant à moy, me recitoit avoir, tout un aage, faict profession et les

¹ *Mais que dire de ceux qui fondent leur vie entiere sur le fruit? etc.*

effets d'une religion damnable selon luy, et contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur, pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges, comment pastissoit il ce discours en son courage? de quel langage entretienment ils sur ce subiect la iustice divine? Leur repentance, consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alleguer: sont ils si hardis de demander pardon, sans satisfaction et sans repentance? Je tiens que de ces premiers, il en va comme de ceulx cy; mais l'obstination n'y est pas si aysee à convaincre. Cette contrarieté et volubilité d'opinion si soubdaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle: ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie.

Que l'imagination me sembloit fantastique de ceulx qui, ces annees passees, avoient en usage de reprocher à chascun, en qui il re-
luisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'estoit à feincte: et tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pou-

voit faillir au dedans d'avoir sa creance reformee à leur pied ! Fascheuse maladie , de se croire si fort , qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contraire ! et plus fascheuse encores , qu'on se persuade d'un tel esprit , qu'il prefere ie ne sçais quelle disparité de fortune presente , aux esperances et menaces de la vie eternelle ! Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma ieunesse , l'ambition du hazard et de la difficulté qui suyvent cette recente entreprinse , y eust eu bonne part.

Ce n'est pas sans grande raison , ce me semble , que l'Eglise deffend l'usage promiscue ¹ , temeraire et indiscret , des saintes et divines chansons que le saint Esprit a dicté à David. Il ne fault mesler Dieu en nos actions , qu'avecques reverence et attention pleine d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultre usage que d'exercer les poulmons et plaire à nos aureilles ; c'est de la conscience qu'elle doit estre produicte , et non pas de la langue.

¹ *Mélé, confus, profane.* — E. J.

Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en ioue; ny n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le saint livre des sacrez mysteres de nostre creance : c'estoient aultrefois mysteres, ce sont à present desduits et esbats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il fault manier un estude si serieux et venerable; ce doibt estre une action destinee¹ et rassise, à laquelle on doibt tousiours adious-ter cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en contenance, qui tesmoigne une particuliere attention et reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde; c'est l'estude des personnes qui y sont vouees, que Dieu y appelle : les meschants, les ignorants s'y empirent; ce n'est pas une histoire à conter; c'est une histoire à reverer, craindre, et adorer. Plaisantes gents, qui pensent l'avoir rendue palpable au peuple, pour l'avoir mise

¹ *Méditée d'avance, faite à dessein.* — E. J.

en langage populaire! Ne tient il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par escript? Diray ie plus? pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent: l'ignorance pure, et remise tout en aultruy, estoit bien plus salulaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de présomption et de temerité. Je crois aussi que la liberté à chascun de dissiper une parole si religieuse et importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de danger que d'utilité.

Les Iuifs, les Mahometans, et quasi tous aultres, ont espousé et reverent le langage auquel originellement leurs mysteres avoient esté conceus; et en est deffendue l'alteration et changement, non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque et en Bretaigne, il y ayt des iuges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue? l'Eglise universelle n'a point de iugement plus ardu¹, à faire et plus solenne. En preschant et parlant l'interpretation est vague, libre, mua-

¹ *Plus difficile.* — E. J.

ble, et ¹ d'une parcelle; ainsi ² ce n'est pas de mesme. L'un de nos historiens grecs accuse iustement son siecle, de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient es-pandus emmy la place, ez mains des moindres artisans; que chascun en pouvoit desbattre et dire selon son sens; et que ce nous debvoit estre grande honte, nous qui, par la grace de Dieu, iouissons des purs mysteres de la pieté, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon, et aux plus sages, de s'enquerir et parler des choses commises aux presbtres de Delphes: dict ³ aussi que les factions des princes, sur le subiet de la theologie, sont armees, non de zeile, mais de cholere: que le zeile tient de la divine raison et iustice, se conduisant ordonneement

¹ *Et par parcelles.* — E. J.

² *Ainsi, ce n'est pas une chose à comparer avec une traduction complète des Saintes Écritures.* — E. J.

³ *Le même historien dit aussi, etc.* — E. J.

et modereement; mais qu'il se change en haine et envie, et produict, au lieu de froment et de raisin, de l'yvroye et des orties, quand il est conduit d'une passion humaine. Et iustement aussi, cet aultre, conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esveiller, et animer les heresies; que pourtant il falloit fuyr toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus, ayant rencontré en son palais des principaux hommes aux prises de parole contre Lapodius, sur un de nos poincts de grande importance, les tansa, iusques à menacer de les iecter en la riviere s'ils continuoient. Les enfants et les femmes, en nos iours, regentent les hommes vieux et experimentez sur les loix ecclesiastiques: là où la premiere de celles de Paton † leur deffend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles, qui doibvent tenir lieu d'or-

† *Traité des Loix*, l. 1. — C.

donnances divines; et permettant aux vieux d'en communiquer entre eulx, et avecques le magistrat, il adiouste, « pourveu que ce ne soit en presence des ieunes, et personnes profanes. »

Un evesque ¹ a laissé par escript, qu'en l'autre bout du monde il y a une isle, que

¹ *Osorius*, évêque de Sylves en Algarves, auteur du livre intitulé, *de Rebus gestis Emmanuelis regis Lusitaniæ*. Mais c'est du sieur Goulart, son traducteur, et non d'Osorius même, que Montaigne a extrait ce qu'il nous dit ici des habitans de l'île *Dioscoride* : ce qui est si vrai, qu'on n'en trouve rien du tout dans la première des *Essais*, publiée en 1580, parce que la traduction de Goulart ne parut qu'en 1581. Lorsque Montaigne dit que les habitans de l'île de Dioscoride sont si chastes, *que nul d'eulx ne peut cognoistre qu'une femme en sa vie*, il a mal pris le sens de Goulart, qui, conformément au latin d'Osorius, *unam tantum uxorem ducunt*, a dit, *ils n'épousent qu'une femme* : ce qui ne signifie pas qu'ils n'en épousent qu'une en toute leur vie, mais qu'ils n'en épousent qu'une à la fois, le christianisme dont ils font profession leur défendant la polygamie. Le nom moderne de cette île est *Zocostora*. — C.

les anciens nommoient Dioscoride, com-
mode en fertilité de toutes sortes d'arbres,
fruits, et salubrité d'air; de laquelle le peu-
ple est chrestien, ayant des eglises et des
autels qui ne sont parez que de croix sans
autres images, grand observateur de ieusnes
et de festes, exact payeur de dismes aux
presbtres, et si chaste, que nul d'eulx ne
peut cognoistre qu'une femme en sa vie; au
demourant, si content de sa fortune, qu'au
milieu de la mer il ignore l'usage des navires,
et si simple, que de la religion qu'il observe
si soigneusement, il n'en entend un seul
mot : chose incroyable à qui ne sçauroit les
païens si devots idolastres, ne cognoistre de
leurs dieux que simplement le nom et la sta-
tue. L'ancien commencement de *Menalippe*,
tragedie d'Euripides ¹, portoît ainsin,

O Jupiter ! car de toy rien sinon
Je ne cognois seulement que le nom.

I'ay veu aussy de mon temps faire plaincte
d'aulcuns escripts, de ce qu'ils sont pure-

¹ PLUTARQUE, *Traité de l'Amour*, c. 12. — C.

ment humains et philosophiques, sans mélange de theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison, Que la doctrine divine tient mieulx son reng à part, comme royne et dominatrice; Qu'elle doibt estre principale partout, point suffragante et subsidiaire; et Qu'à l'aventure se prendroient les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, plus sortablement d'ailleurs, que d'une si sainte matiere; comme aussi les arguments des theatres, ieux et spectacles publicques; Que les raisons divines se considerent plus venerablement et reveremment seules, et en leur style, qu'appariees aux discours humains; Qu'il se veoid plus souvent cette faulte, que les theologiens escrivent trop humainement, que cette aultre, que les humanistes escrivent trop peu theologalement; la philosophie, dict saint Chrysostome, est pieça¹ bannie de l'eschole sainte comme servante inutile, et estimee indigne de veoir, seulement en passant de l'entree, le sacraire des

¹ Depuis long-temps. — E. J.

sainets thresors de la doctrine celeste : Que le dire humain a ses formes plus basses , et ne se doibt servir de la dignité , maiesté , regence , du parler divin. Je luy laisse pour moy , dire *verbis indisciplinatis* ¹ Fortune , Destinee , Accident , Heur , et Malheur , et les Dieux , et aultres phrases , selon sa mode. Je propose les fantasies humaines , et miennes , simplement comme humaines fantasies , et separeement considerees ; non comme arretees et reglees par l'ordonnance celeste , incapables de doute et d'altercation ; matiere d'opinion , non matiere de foy ; ce que ie discours selon moy , non ce que ie crois selon Dieu ; d'une façon laïque , non clericale , mais tousiours tresreligieuse ; comme les enfants proposent leurs essais , instruisables ² , non instruisants. Et l'on pourroit dire aussi , avec apparence , que l'ordonnance de ne s'entremettre , que bien reserveement , d'escrire de la religion à tous aultres qu'à

¹ En termes vulgaires et non consacrés. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, l. 10, c. 29.

² *Pour être instruits , non pour instruire.* — C.

ceulx qui en font profession expresse, n'auroit pas faulte de quelque image d'utilité et de iustice; et que moy avecques, peustestre m'en deurois taire. On m'a dict que ceulx mesmes qui ne sont pas des nostres, deffendent pourtant entre eulx l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs; ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interiection ou d'exclamation, ny pour tesmoignage, ny pour comparaison : en quoy ie treuve qu'ils ont raison; et en quelque maniere que ce soit que nous appellons Dieu à nostre commerce et societé, il fault que ce soit serieusement et religieusement.

Il y a, ce me semble, en Xenophon, un tel discours où il montre que nous debvons plus rarement prier Dieu, d'autant qu'il n'est pas aysé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette reglee, reformee et devotieuse, où il fault qu'elle soit pour ce faire : autrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vicieuses. « Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à ceulx qui nous ont offensez : » que disons nous par là, sinon.

que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance et de rancune? Toutesfois nous invoquons Dieu et son ayde au complot de nos fautes, et le convions à l'iniustice :-

Quæ nisi seductis nequeas committere divis ¹ :

l'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors; l'ambitieux, pour ses victoires et conduite de sa fortune; le voleur l'employe à son ayde, pour franchir le hazard et les difficultez qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprises, ou le remerciè de l'aysance qu'il a trouvé à desgosiller ² un passant; au pied de la maison qu'ils vont escheller ou petarder, ils font leurs prieres, l'intention et l'esperance pleine de cruauté, de luxure et d'avarice.

Hoc ipsum quo tu Iovis aurem impellere tentas,

¹ En demandant des choses qu'on ne peut dire aux dieux, qu'en les prenant à part. PERS. sat. 2.,

v. 4.

² Égorger. — C.

Dic agedum, Staïo : Proh Iuppiter! ô bone, clamet, Iuppiter! at sese non clamet Iuppiter ipse¹?

La royne de Navarre Marguerite² recite d'un ieune prince, et, encores qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu cognoissable assez, qu'ayant une assignation amoureuse pour coucher avecques la femme d'un advocat de Paris, et son chemin s'addonnant au travers d'une eglise³, il ne passoit jamais en ce lieu saint, allant ou retournant de son entreprise, qu'il ne feist ses prieres et oraisons. Je vous laisse à iuger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employoit

¹ Dis à Staïus ce que tu voudrois obtenir de Jupiter : « Grand Jupiter! s'écriera Staïus, peut-on vous faire de telles demandes! » et tu crois que Jupiter lui-même n'en dira pas autant que Staïus? PERS. sat. 2, v. 21.

² Sœur unique de François I^{er}, et femme de Henri d'Albret, roi de Navarre. — C.

³ Et ne failloit iamais (dit la reine de Navarre) combien qu'à l'aller il ne s'arrestast point, de demeurer, au retour, long-temps en oraison en l'église. *Journée 3, Nouvelle 25.* — C.

la faveur divine. Toutesfois elle allegue cela¹ pour un tesmoignage de singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont gueres propres à traicter les matieres de la theologie. Une vraye priere, et une religieuse reconciliation de nous à Dieu, elle ne peult tumber en une ame impure, et soumise, lors mesme, à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il faict comme le coupeur de bourse qui appelleroit la iustice à son ayde, ou comme ceulx qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

Tacito mala vota susurro

Concipimus².

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en

¹ Et neantmoins qu'il menast la vie que ie vous di (ajoute la reine), si estoit il prince craignant et aimant Dieu. *Journée 3, Nouvelle 25*, p. 272, édit. de 1515. — C.

² Nous murmurons, à voix basse, des prières criminelles. LUCAN. l. 5, v. 104.

evidence les requestes secrettes qu'ils font à Dieu :

Haud cuivis promptum est, murmurque humi-
lesque susuros

Tollere de templis, et aperto vivere voto ¹ :

voilà pourquoy les pythagoriens vouloient qu'elles feussent publiques et ouïes d'un chascun; à fin qu'on ne le requist de chose indecente et iniuste, comme celuy là,

Clarè cùm dixit, Apollo;

Labra movet, metuens audiri: «Pulchra Laverna,

Da mihi fallere, da iustum sanctumque videri;

Noctem peccatis, et fraudibus obiice nubem ².

¹ Il est peu d'hommes qui n'aient pas besoin de prier à voix basse, et qui puissent prononcer tout haut les vœux qu'ils adressent aux dieux. PERS. sat. 2, v. 6.

² Qui, après avoir invoqué Apollon à haute voix, ajoute aussitôt tout bas, en ne remuant que les lèvres: « Belle Laverne, donne-moi les moyens de tromper, et de passer pour un homme de bien; couvre d'un nuage épais, d'une nuit obscure, mes secrètes friponneries. » HOR. epist. 16, l. 1, v. 59.

Les dieux punirent grièvement les iniques vœux d'OEdipus, en les luy octroyant : il avoit prié que ses enfants voidassent entre eulx, par armes, la succession de son estat : il feut si miserable, de se veoir prins au mot. Il ne fault pas demander que toutes choses suyvent nostre volonté, mais qu'elle suyve la prudence.

Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres comme d'un iargon, et comme ceulx qui employent les paroles saintes et divines à des sorcelleries et effects magiciens; et que nous faisons nostre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des mots, ou de nostre contenance, que despende leur effet : car ayants l'ame pleine de concupiscence, non touchee de repentance ny d'aucune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy allons presenter ces paroles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation de nos faultes. Il n'est rien si aysé, si doux et si favorable, que la loy divine; elle nous appelle à soy, ainsi faultiers et detestables comme nous sommes; elle nous tend les

bras, et nous receoit en son giron, pour vilains, ords ¹ et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir : mais encores, en recompense, la fault il regarder de bon œil; encores fault il recevoir ce pardon avecques action de graces; et au moins, pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses faultes, et ennemie des passions qui nous ont poulsé à l'offenser. Ny les dieux, ny les gents de bien, dict Platon ², n'acceptent le present d'un meschant.

Immunis aram si tetigit manus,
 Non sumptuosâ blandior hostiâ
 Mollivit aversos Penates
 Farre pio et saliente micâ ³.

¹ *Sales, orduriers.* — E. J.

² *Traité des Loix*, l. 4. — C.

³ Que des mains innocentes touchent l'autel; elles apaisent aussi sûrement les dieux pénates avec un gâteau de fleur de farine et quelques-grains de sel, qu'en immolant des victimes de grand prix. Hor. od 23, l. 3, v. 17.

CHAPITRE LVII.

DE L'ÂGE.

Sommaire. Que veut-on dire par *le cours naturel de la vie de l'homme*? Mille accidents peuvent interrompre ce cours. Mourir de vieillesse, n'est pas mourir d'un genre de mort plus *naturel* que tout autre; c'est d'ailleurs la mort la plus rare de toutes. On doit regarder comme une faveur d'échapper, pendant quelque temps, aux dangers nombreux qui nous entourent; et il ne faut jamais compter sur le temps qui reste à vivre.—C'est un vice des lois d'avoir retardé jusqu'à vingt-cinq ans, l'âge où il est permis de conduire par soi-même ses affaires. Dès l'âge de vingt ans, nous avons donné le plus souvent des preuves suffisantes de capacité; et l'on peut dès lors annoncer tout ce que nous serons. On cite un bien plus grand nombre d'hommes qui se sont distingués par de belles actions avant leur trentième année, que l'on n'en cite qui se soient rendus célèbres après cet âge.—Dans la vieillesse, notre esprit s'affoiblit avec notre corps; et cette vieillesse arrive promptement:

il ne faut donc donner que le temps strictement nécessaire à *l'apprentissage de la vie*, c'est-à-dire, à l'éducation.

Exemples : Caton ; Auguste ; Annibal ; Scipion.

IE ne puis recevoir la façon de quoy nous établissons la durée de nostre vie. Je vois que les sages l'accourcissent bien fort : au prix de la commune opinion : « Comment, dict le ieune Caton à ceulx qui le vouloient empescher de se tuer, suis ie à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie? » si n'avoit il que quarante et huict ans ¹. Il estimoit cet aage là bien meur et bien adyancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceulx qui s'entretiennent de ce que ie ne sçais quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques années au delà; ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents, auxquels chacun de nous est en bute par une naturelle subiection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est ce

¹ PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, l. 20.—C.

de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre duree? veu que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage. Nous l'appellons seule, naturelle; comme si c'estoit contre nature de veoir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estouffer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie, et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à tous ces inconveniens. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doibt à l'aventure appeller plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les aultres; c'est la dernière et extreme sorte de mourir : plus elle est esloingnee de nous, d'autant elle est moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point outrepassee : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer iusques là; c'est une exemption qu'elle donne par faveur particu-

liere à un seul, en l'espace de deux ou trois siècles, le deschargeant des traverses et difficultés qu'elle a iecté entre deux et cette longue carrière. Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gents arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas iusques là, c'est signe que nous sommes bien avant; et puisque nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne devons esperer d'aller gueres outre: ayanteschappé tant d'occasions de mourir où nous veoyons tresbucher le monde, nous devons recognoistre qu'une fortune extraordinaire, comme celle là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doibt gueres durer.

C'est un vice des loix mesmes, d'avoir cette faulse imagination; elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniemment de ses biens, qu'il n'ayt vingt et cinq ans: et à peine conservera il iusques lors le maniemment de sa vie. Auguste rétrenchâ¹ cinq ans des

¹ SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, § 12. — C.

anciennes ordonnances romaines, et declara qu'il suffisoit à ceulx qui prenoient charge de iudicature d'avoir trente ans. Servius Tullius ¹ dispensa les chevaliers qui avoient passé quarante sept ans, des courvees de la guerre : Auguste les remeit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes, au seiour, avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande apparence. Je serois d'advis qu'on estendit nostre vacation et occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publicque : mais ie treuve la faulte en l'autre costé, de ne nous y embe-songner pas assez tost. Cettuy cy ² avoit esté iuge universel du monde à dix neuf ans ; et veult que, pour iuger de la place d'une gouttiere, on en ayt trente.

Quant à moy, i'estime que nos ames sont desnouees, à vingt ans, ce qu'elles doibvent estre, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront : iamais ame, qui n'ayt donné, en cet aage là, arrhe bien evidente de sa force,

¹ AULU-GELLE, l. 10, c. 28. — C.

² *Auguste.* — C.

n'en donna depuis la preuve. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce terme là, ou iamais, ce qu'elles ont de vigoureux et de beau :

Si l'espine non picque quand nai,
A pene que picque iamai¹.

disent ils, en Daulphiné. De toutes les belles actions humaines qui sont venues à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles soyent, ie penserois en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont esté produictes, et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, que aprez : ouy, en la vie des mesmes hommes souvent. Ne le puis ie pas dire en toute seureté de celles de Hannibal, et de Scipion son grand adversaire? la belle moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire acquise en leur ieunesse : grands hommes depuis, au prix de touts aultres, mais nullement au prix d'culx mêmes. Quant à moy, ie tiens pour certain que, depuis cet

¹ Si l'épine ne pique point en naissant, à peine piquera-t-elle jamais.

age, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé que avancé. Il est possible qu'à ceux qui employent bien le temps, la science et l'expérience croissent avecques la vie; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et aultres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'allanguissent.

Ubi iam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque ¹.

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse; parfois aussi c'est l'ame : et en ay assez veu qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomach et les iambes; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, et d'une obscure montre, d'autant est il plus dangereux. Pour ce coup, ie me

¹ Quand l'effort puissant des années a courbé le corps, et usé les ressorts d'une machine épuisée, le jugement chancelle, l'esprit s'obscurcit, la langue bégaie. LUCRET. l. 3, v. 452.

plains des loix, non pas de quoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais de quoy elles nous y employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est exposee, on n'en debvroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oysifveté, et à l'apprentissage.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.



CHAPITRE PREMIER.

DE L'INCONSTANCE DE NOS ACTIONS.

Sommaire. On trouve dans l'homme tant de contradictions, qu'on chercheroit en vain à les expliquer. — Rien de plus ordinaire que l'inconstance : à peine l'antiquité nous offre quelques hommes toujours fermes dans leurs desseins. Cependant le caractère de la vraie sagesse est la constance dans les choses bonnes et justes. — Mais c'est l'occasion qui presque toujours détermine les hommes. Il faut donc juger de leurs actions par les circonstances ; et non seulement les accidents, mais la situation dans laquelle ils se trouvent, sont pour eux des causes déterminantes. — C'est en bien s'observant, que l'on peut découvrir combien l'homme est variable : on est tantôt humble, tantôt orgueil-

leux; un jour chaste, puis débauché, avare et prodigue, etc. Pour être véritablement vertueux, il faudroit l'être dans toutes les occasions : autrement, c'est à l'action, et non à l'homme que l'on doit des éloges. Peu d'hommes ont de belles qualités sans quelques taches. La plupart semblent vivre au hasard; ils ne tendent point constamment vers le même but. C'est une manière trompeuse de les juger, que de ne considérer d'eux que des actions isolées, dont l'ambition, ou l'amour, ou toute autre passion, a pu les rendre capables : il faudroit, pour les bien connoître, pénétrer profondément dans leur ame, et les examiner long-temps.

Exemples : Marius; Boniface VIII; Néron; Auguste; les Agrigentins; le jeune Caton; un soldat d'Antigone; un soldat de Lucullus; Chassan, chef des Janissaires; Montaigne; les Grecs, les Cimbres, et les Celtibériens; Alexandre, Sophocle; les habitants de Paros et de Milet.

CEUX qui s'exercent à contrerooler les actions humaines, ne se treuvent en aulcune partie si empeschez, qu'à les rapiecer et mettre à mesme lustre; car elles se contredisent communeement de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soyent par-

ties de mesme boutique. Le ieune Marius¹ se treuve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus : le pape Boniface huictiesme entra, dict on, en sa charge comme un regnard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien : et qui croiroit que ce feust Neron, cette vraye image de cruauté, qui, comme on luy presenta à signer, suyvant le styte, la sentence d'un criminel condamné, eust respondu, « Pleust à Dieu que ie n'eusse iamais sceu escrire² ! » tant le cœur luy serroit de condamner un homme à mort ! Tout est si plein de tels exemples, voire chascun ne peult tant fournir à soy mesme, que ie treuve estrange de veoir quelquesfois des gents d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces ; veu que l'irresolution me semble plus commun et apparent vice de nostre nature : tesmoing ce fameux verset du Publius le farceur,

*Malum consilium est, quod mutari non potest*³.

¹ PLUTARQUE, *Vie de C. Marius*, à la fin. — C.

² *Vellem nescire litteras !* SENEC. *de Clementiâ*, l. 2, c. 1.

³ C'est un mauvais dessein, que celui qu'on ne

Il y a quelque apparence de faire iugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie; mais, veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons aucteurs mesmes ont tort de s'opiniastres à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel; et, suivant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage; et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoient à la dissimulation. Auguste leur est eschappé; car il se treuve en cet homme une varieté d'action si apparente, soubdaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est fait lascher entier, et indecis, aux plus hardis iuges. Je crois, des hommes, plus malaysement la constance, que toute aultre chose; et rien plus ayseement que l'inconstance. Qui en iugeroit en detail et distinctement, piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l'antiquité, il est malaisé de choisir une douzaine

peut changer. *Ex Publii Mimi*, apud A. GELL. l. 17, c. 14.

d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et assuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre toute en un mot, dict un ancien ¹, et pour embrasser, en une, toutes les regles de nostre vie, « C'est vouloir, et ne vouloir pas, tousiours mesme chose : ie ne daignerois, dict il, adiouster, pourveu que la volonté soit iuste; car, si elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tousiours une. » De vray, i'ai aultrefois appris que le vice n'est que desreglement et faulte de mesure; et parconsequent, il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes ², dict on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation; et la fin et perfection, constance. » Si, par discours, nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle; mais nul n'y a pensé :

Quod petiit, spernit; repetit quod nuper omisit;

¹ SÉNÈQUE, epist. 20. — C.

² Orat. Funebr.

Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto ¹.

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprez les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre mont, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons; et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons tantost; et tantost encores retournons sur nos pas : ce n'est que bransle et inconstance;

Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum ².

Nous n'allons pas; on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est irritée ou bonasse :

¹ Il quitte ce qu'il vouloit avoir; il retourne à ce qu'il a quitté; toujours flottant, il se contredit sans cesse lui-même. HOR. epist. 1, l. 1, v. 98.

² Nous nous laissons conduire, comme l'automate suit la corde qui le dirige. HOR. sat. 7, l. 2, v. 82.

Nonne videmus

Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper ;
Commutare locum , quasi onus deponere possit ¹?

chasque iour, nouvelle fantaisie; et se meuvent nos humeurs avecques les mouvements du temps :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auctifero lustravit lumine terras ².

Nous flottons ³ entre divers advis; nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment. A qui auroit prescrit et estably certaines lois et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une qualité de mœurs, un ordre et une

¹ Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours, sans savoir ce qu'il désire, et qu'il change sans cesse de place; comme si, par ce mouvement continuel, il pouvoit se déliyrer du fardeau qui l'accable? LUCRET. l. 3, v. 1070.

² Les humeurs des hommes changent, selon que Jupiter donne à la terre un jour serein ou nébuleux.
CIC. *Fragm. poëmatum.*

³ SÉNÈQUE, epist. 52.

relation infaillible des unes choses aux autres : (Empedocles¹ remarquoit cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoient landemein² à mourir, et bastissoient comme si iamais ils ne devoient mourir.) Le discours en seroit bien aysé à faire : comme il se veoid du ieune Caton; qui en a touché une marche³, a tout touché, c'est une harmonie de sons tres-accordants, qui ne se peult desmentir. A nous, au contraire, autant d'actions, autant fault il de iugements particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Empédocle*, l. 8, segm. 83. Élien donne ce mot à Platon. *Var. Hist.* l. 12, c. 29. — C.

² C'est ainsi que ce mot est écrit dans l'exemplaire corrigé par Montaigne. Il y a apparence que de son temps, et en Gascogne, on disoit et on écrivoit indifféremment *lendemain*, *landemein*, ou *l'endemain*, au lieu de *le lendemain*, comme on parle aujourd'hui. — N.

³ On donnoit autrefois le nom de *marches* aux touches du clavier des orgues.

plus longue recherche, et sans en conclure aultre consequence. Pendant les desbauches de nostre pauvre estat, on me rapporta qu'une fille, de bien prez de là où i'estois, s'estoit precipitee du hault d'une fenestre pour eviter la force d'un belitre de soldat, son hoste : elle ne s'estoit pas tuee à la cheute, et, pour redoubler son entreprinse, s'estoit voulu donner d'un coulteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschee : toutes-fois, aprez s'y estre bien fort blecee, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encores pressee que de requestes, sollicitations et presents, mais qu'elle avoit eu peur qu'enfin il en veinst à la contraincte : et là dessus les paroles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une aultre Lucrece. Or, i'ai sceu, à la verité, qu'avant et depuis, elle avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre poincte, n'on concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse; ce n'est pas à dire que le muletier n'y treuve son heure. »



Antigonus, ayant prins en affection un de ses soldats, pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tormenté longtems; et s'appercevant, aprez sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encouardy. « Vous mesme ¹, Sire, luy respondict il, m'ayant deschargé des maux pour lesquels ie ne tenois compte de ma vie. » Le soldat de Lucullus, ayant esté devalisé par les ennemis, fait sur eulx, pour se revenger, une belle entreprinse : quand il se feut remplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant prins en bonne opinion, l'employoit à quelque exploit hasardeux, par toutes les plus belles remonstrances de quoy il se pouvoit adviser;

Verbis, quæ timido quoque possent addere
mentem ² :

¹ PLUTARQUE, *Vie de Pélopidas*, c. 1. — C.

² En termes capables d'inspirer du courage au plus timide. HOR. *epist.* 2, l. 2, v. 36.

« Employez y, respondict il, quelque miserable soldat desvalisé ; »

Quantumvis rusticus, ibit,
Ibit eò, quò vis, qui zonam perdidit, inquit' ;

et refusa resoluement d'y aller. Quand nous lisons que Mahomet, ayant oultrageusement rudoyé Chasan, chef de ses ianissaires, de ce qu'il veoyoit sa troupe enfoncée par les Hongres, et luy se porter laschement au combat; Chasan alla, pour toute response, se ruer furieusement, seul, en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il feut soudain englouti : ce n'est, à l'aventure, pas tant iustification que radvisement; ny tant prouesse naturelle, qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si avantureux, ne trouvez pas estrange de le veoir aussi poltron le lendemain; ou la cholere, ou la necessité, ou la compaignie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le

¹ Tout grossier qu'il étoit, il répondit : Ira là qui aura perdu sa bourse. Hor. epist. 2, l. 2, v. 39.

cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermey; ce n'est pas merveille si le voylà devenu aultre, par aultres circonstances contraires. Cette variation et contradiction qui se veoid en nous, a faict que aulcuns songent que nous ayons deux ames, d'aultres deux puissances, qui nous accompagnent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subiect simple.

Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en oultre ie me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement, ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. Ie donne à mon ame tantost un visage, tantost un aultre, selon le costé où ie la couche. Si ie parle diversement de moy; c'est que ie me regarde diversement : toutes les contrarietez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon; honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin,

debonnaire; menteur, veritable; sçavant, ignorant; et liberal, et avare, et prodigue: tout cela ie le veois en moy aulcunement, selon que ie me vire; et quiconque s'estudie bien attentivement, treuve en soy, voire et en son iugement mesme, cette volubilité et discordance. Ie n'ay rien à dire de moy entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot: *Distinguo*, est le plus universel membre de ma logique. Encores que ie sois tousiours d'avis de dire du bien le bien, et d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent, par le vice mesme, poulez à bien faire; si le bien faire ne se iugeoit par la seule intention: par quoy un faict courageux ne doit pas conclure un homme vaillant; celuy qui le seroit bien à poinct, il le seroit tousiours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidents; tel seul, qu'en compaignie; tel en camp clos, qu'en une bataille; car, quoy qu'on

die, il n'y a pas aultre vaillance sur le pavé, et aultre au camp; aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une bleceure au camp; et ne craindroit non plus la mort en sa maison, qu'en un assault: nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la bresche, d'une brave assurance, et se tormenter aprez, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils: quand, estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté; quand, estant mol contre les razors des barbiers, il se treuve roide contre les espees des adversaires: l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dit Cicero ¹, ne peuvent veoir les ennemis, et se treuvent constants aux maladies: les Cimbres et les Celtiberiens, tout au rebours: *Nihil enim potest esse æquabile, quod non à certâ ratione proficiscatur* ². Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece, que celle d'Alexandre; mais elle n'est

¹ *Tusc. quæst.* l. 2, c. 27. — C.

² Pour avoir une conduite uniforme, il faut partir d'un principe invariable. CIC. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 26.

qu'en espece, ny n'est assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches : qui faict que nous le veoyons se troubler si esperduement aux plus legiers souspeçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrete iniustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy il estoit si fort atteinct, porte quelque image de pusillanimité : et d'excez de la penitence qu'il feit du meurtre de Clytus, est aussi tesmoignage de l'inequalité de son courage. Nostre faict¹, ce ne sont que pieces rapportees, et voulons acquerir un honneur à faulses enseignes. La vertu ne veult estre suyvie que pour elle mesme ; et si on emprunte parfois son masque pour aultre occasion, elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vifve et forte teincture, quand l'ame en est une fois abbruee ; et qui ne s'en va, qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour iuger d'un homme,

¹ *Nos actions ne sont que, etc.* — E. J.

il fault suyvre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, *cui vivendi via considerata atque provisata est*¹, si la varieté des occurences luy faict changer de pas (ie dis de voye, car le pas s'en peult ou haster ou appesantir), laissez le courre; celuy là s'en va Avau le vent², comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, dict un ancien³,

¹ De sorte qu'il suive, sans jamais s'écarter, la route qu'il s'est choisie. Crc. Paradox. 5, c. 1.

² Régulièrement ces mots devroient être écrits ainsi, à *vau le vent*, aussi bien que dans cette expression, à *vau de route*, dont on se sert encore pour signifier une déroutte entière, comme si l'ennemi, qui est mis en fuite, étoit poussé du haut d'une montagne vers le bas; ce qui précipiteroit sa fuite, et le jetteroit dans la dernière confusion. *A vau le vent*, c'est selon le cours du vent, lequel, soufflant sur l'eau, lui donne un cours déterminé, assez semblable à celui d'un torrent, ou d'une rivière qui coule en bas. *A vau*, à *val*, en bas, comme qui diroit du haut d'une montagne vers la vallée, à *monte ad vallem*. — C.

³ SÉNÈQUE, epist. 71 et 72. — C.

que le hazard puisse tant sur nous, puisque nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres; il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste : à quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre? Aulcun ne fait certain desseing de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doibt premierement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche, et les mouvements; nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but: nul vent ne fait, pour celuy qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'avis de ce iugement qu'on fait pour Sophocles¹, de l'avoir argumenté² suffisant au maniemment des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies; ny ne treuve la coniecture des Pariens, envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la

¹ Cic. *de Senectute*, c. 7. — C.

² *De l'avoir cru capable du*, etc. — E. J.

conséquence qu'ils en tirerent : visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieulx cultivees et maisons champestres mieulx gouvernees; et ayants enregistré le nom des maistres d'icelles ¹, comme ils eurent faict l'assemblée des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats; iugeant que, soigneux de leurs affaires privees, ils le seroient des publiques. Nous sommes tous de lopins ², et d'une contexture si informe et diverse, que chasque piece, chasque moment, faict son ieu; et se treuve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à aultruy : *Magnam rem puta, unum hominem agere* ³. Puisque l'ambition peult apprendre aux hommes et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la iustice; puisque l'avarice peult planter au courage d'un garson de boutique, nourri à l'ombre et à l'oysifveté, l'as-

¹ HÉRODOTE, l. 5. — C.

² De pièces ou de morceaux. — E. J.

³ Soyez persuadé qu'il est bien difficile d'être toujours le même homme. SENEC. epist. 120.

seurance de se iecter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau; et qu'elle apprend encores la discretion et la prudence; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la ieunesse encore sous la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

Hæc duce, custodes furtim transgressa iacentes,
Ad iuvenem tenebris sola puella venit ¹ :

ce n'est pas tout d'entendement rassis, de nous iuger simplement par nos actions de dehors, il faut sonder iusqu'au dedans, et veoir par quels ressorts se donne le bransle. Mais d'autant que c'est une hazardeuse et haulte entreprinse, ie voudrois que moins de gents s'en meslassent.

¹ Sous la conduite de Venus, la jeune fille passe tremblante au travers de ses surveillans endormis, et seule, pendant la nuit, va trouver son amant. TRILL. l. 2, eleg. 1, v. 75.

CHAPITRE II.

DE L'YVRONGNERIE.

Sommaire. Toutes les fautes ne sont pas également graves : il y a des degrés dans les vices. — L'ivrognerie est un vice grossier : il ne demande pas, comme quelques autres, de l'adresse, du talent, du courage. Dans l'ivresse, le sage même n'est plus maître de ses secrets : on a vu pourtant quelques hommes qui, même en perdant la raison, conservoient du courage et le sentiment de leurs devoirs ; mais d'autres ont souvent éprouvé, dans cet état, les plus grands outrages, sans même en rien sentir. — Les anciens ont peu blâmé le vice de l'ivrognerie. C'est, en effet, celui qui porte le moins de dommage à la société. Boire est presque le seul plaisir qui reste à la vieillesse. Mais il ne faut pas être trop délicat sur le choix des vins, sans quoi l'on risque de transformer en peine une jouissance. Il ne faut pas non plus ne boire qu'à ses repas : les anciens passaient à boire les nuits et quelquefois les jours ; et, en général, il seroit à désirer, pour que notre vie s'écoulât plus

agréablement, que les repas de chaque jour fussent plus nombreux.—Digression sur le peu de chasteté des femmes.—Le vin, qui est presque un besoin pour les vieillards, doit être défendu aux enfants, et seulement permis aux hommes faits : encore doit-on le leur interdire lorsqu'ils sont à la guerre, ou lorsqu'ils exercent des fonctions de magistrature.—Bien que de boire soit une jouissance pour les vieillards, rien ne leur est moins salutaire. Le vin peut-il triompher de la sagesse ? Pour répondre, il ne faut qu'examiner la faiblesse humaine. Le moindre choc ébranle notre fermeté. Des braves frémissent à la vue d'un précipice, gémissent lorsqu'ils sont atteints par quelque maladie : aussi les poètes même font pleurer leurs héros. Il est vrai que plusieurs sectes, les Stoïciens, les Épicuriens même, offrent des exemples d'une rare impassibilité ; et l'on a vu des chrétiens, martyrs, défier leurs bourreaux. Ce ne sont là que des boutades de courage, les effets d'un enthousiasme frénétique. L'ame qui s'élève ainsi au-dessus de son état ordinaire, peut oublier les règles communes de la prudence et de la raison.

Exemples : Josphé et un ambassadeur ; Auguste et Lucius Piso ; Tiberius et Cossus ; Cassius ; Cimber ; les Allemands ; Attale et Pausanias ;

une villageoise des environs de Bordeaux ; — Socrates ; Caton ; Cyrus ; — le père de Montaigne ; — Anacharsis ; Platon ; les Carthagiinois ; — Stilpon ; Arcésilas ; Lucrèce ; Virgile ; Plutarque ; — Métrodore ; Anaxarque ; les martyrs ; Antisthènes ; Sextius ; Épicure.

LE monde n'est que variété et dissemblance : les vices sont tous pareils, en ce qu'ils sont tous vices ; et, de cette façon, l'entendent à l'aventure les stoïciens : mais encores qu'ils soyent également vices, ils ne sont pas vices eguaux ; et que celuy qui a franchi de cent pas les limites,

*Quos ultra, citraque nequit consistere rectum*¹,

ne soit de pire condition que celui qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre iardin,

*Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet,
idemque,*

¹ Dont on ne peut s'écarter en aucun sens, qu'on ne s'égare du droit chemin. HOR. sat. 1, l. 1, v. 107.

Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divûm sacra legerit ¹....

Il y a autant en cela de diversité, qu'en aucune aultre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez, est dangereuse : les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest ² ; ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel aultre ou est oysif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chascun poise sur le peché de son compaignon, et esleve ³ le sien. Les instructeurs mesmes les rengent souvent mal, à mon gré. Comme Socrates disoit, que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens

¹ On ne prouvera jamais, par de bonnes raisons, que voler des choux dans un jardin, soit un aussi grand crime que de piller un temple. Hor. sat. 3, l. 1, v. 115.

² *A gagner.*—E. J.

³ *Diminue, exténue.* C'est ce que signifie le mot latin *elevat*, que Montaigne a rendu français sans trop examiner si, avant lui, le mot *élever* avoit été employé dans ce sens-là. C'est une licence qu'il prend assez souvent.—C.

et les maulx; nous aultres, chez qui le meilleur est tousiours en vice, debvons dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans laquelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incogneus.

Or l'yvrongnerie, entre les aultres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs; et il y a des vices qui ont ie ne sçais quoy de genereux, s'il le fault ainsi dire; il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse : cettuy cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les aultres vices alterent l'entendement; cettuy cy le renverse, et estonne le corps,

Cùm vini vis penetravit...

*Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi; clamor, singultus, iurgia, gliscunt¹.*

¹ Lorsque l'homme est dompté par la force du vin, ses membres deviennent pesants; sa marche est incertaine, ses pas chancelants; sa langue s'embar-

Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la cognoissance et gouvernement de soy. Et en dict on, entre aultres choses, que comme le moust, bouillant dans un vaisseau, poulse à mont tout ce qu'il y a dans le fond; aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceulx qui en ont prins oultre mesure.

Tu sapientium
Curas et arcanum iocoso
Consilium retegis Lyæo ¹.

Iosephe recite qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant faict boire d'autant. Toutesfois Auguste ², s'estant fié à Lucius Piso, qui conquist la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva iamais mescompté; ny Tyberius, de Cossus, à qui il se deschargeoit de tous ses conseils; quoy-

rasse, son âme semble noyée : il pousse d'impurs hoquets, il bégaie des injures. LUCRET. l. 3, v. 475.

¹ Dans tes joyeux transports, ô Bacchus ! le sage se laisse arracher son secret. HOR. od. 21, l. 3, v. 14.

² SÉNÈQUE, epist. 84. — C.

que nous les sçachions avoir esté si fort
subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter
souvent du senat et l'un et l'autre yvre,

Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo¹ :

et commeit on, aussi fidèlement qu'à Cas-
sius, buveur d'eau, à Cimber² le desseing
de tuer Cæsar, quoyqu'il s'enyvrast souvent:
d'où il respondit plaisamment : « Que ie
portasse un tyran ! moy, qui ne puis porter
le vin ! » Nous veoyons nos Allemands, noyez
dans le vin, se souvenir de leur quartier³,
du mot, et de leur reng :

Nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus⁴.

Ie n'eusse pas creu d'yvresse si profonde,

¹ Les veines encore enflées du vin qu'il avoit bu
la veille. VIRG. eglog. 6, v. 15.

² SÉNÈQUE, epist. 83. — C.

³ De leur quartier militaire, du mot d'ordre, et
de leur rang dans l'armée. — E. J.

⁴ Et quoique noyés dans le vin, bégayants et
chancelants, il n'est pas facile de les vaincre. JUV.
sat. 15, v. 47.

estouffée et ensevelie, si je n'eusse leu cecy dans les histoires : qu'Attalus¹, ayant convié à souper, pour luy faire une notable indignité, ce Pausanias qui, sur ce mesme subiet, tua depuis Philippus, roy de Macedoine, roy portant, par ses belles qualitez, tesmoignage de la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compagnie d'Epaminondas, il le fait tant boire, qu'il peust abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abiects serviteurs de sa maison : et ce que m'apprent une dame que i'honore et prise fort, que prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines qu'elle penseroit estre enceinte, si elle avoit un mary; mais, du iour à la iournee croissant l'occasion de ce souspeçon, et enfin iusques à l'evidence, elle en veint là de faire declarer au prosne de son eglise, que qui seroit consent de ce fait, en le ad-

¹ JUSTIN, l. 9, c. 6. — C.

vouant, elle promettoit de le luy pardonner, et, s'il le trouvoit bon, de l'espouser : un sien ieune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'avoir trouvee un iour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie si profondement prez de son foyer, et si indecemment, qu'il s'en estoit peu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escripts mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement ; et, iusques aux stoïciens, il y en a qui conseillent de se dispenser¹ quelquesfois à boire d'autant, et de s'enyvrer, pour relascher l'ame.

Hoc quoque virtutum quondam certamine,
magnum
'Socratem palmam promeruisse ferunt².

¹ *De se donner quelquefois la liberté de boire d'autant.* — Aujourd'hui, *se dispenser à boire*, etc., est une expression barbare ; et *se dispenser de boire*, etc., signifie *s'exempter, s'excuser de boire.* — C.

² Dans ce noble combat, le grand Socrate rem-

Ce censeur et correcteur des aultres, Caton,
a esté reproché de bien boire :

Narratur et prisci Catonis
Sæpè mero caluisse virtus ¹.

Cyrus ², roy tant renommé, allegue, entre ses aultres louanges pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieulx boire que luy. Et ez nations les mieulx reglees et policees, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. J'ay ouï dire à Sylvius, excellent medecin de Paris, que, pour garder que les forces de nostre estomach ne s'appaissent, il est bon, une fois le mois, de les esveiller par cet excez et les picquer, pour les garder de s'engourdir. Et escript on ³ que les Perses, aprez le vin, consultoient de leurs principaulx affaires.

Mon goust et ma complexion est plus en-

porta, dit-on, la palme. CORN. GALL. eleg. 1, v. 47.

¹ Souvent, dit-on, le vieux Caton réchauffoit sa vertu par le vin. HOR. od. 21, l. 3, v. 11.

² PLUTARQUE, *Vie d'Artaxercès*, c. 2. — C.

³ HÉRODOTE, l. 1.

nemie de ce vice, que mon discours ¹; car, outre ce que ie captive ayseement mes creances sous l'auctorité des opinions anciennes, ie le treuve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les aultres qui chocquent quasi tous, du plus droict fil, la société publique. Et, si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, ie treuve que ce vice couste moins à nostre conscience que les aultres; outre ce qu'il n'est point de difficile apprest ny malaysé à treuver : consideration non mesprisable. Un homme, avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit cette cy; et où les veult on trouver plus iustement qu'entre les naturelles? mais il la prenoit mal : la delicatesse y est à fuyr et le soingneux triage du vin ; si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire aultre. Il fault avoir le goust plus lasche et plus libre : pour estre

¹ *Ma raison.* — C.

bon beuveur, il fault un palais moins tendre. Les Allemands boivent quasi egualement de tout vin avecques plaisir; leur fin, c'est l'avaller, plus que le gouster. Ils en ont bien meilleur marché : leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la françoise, à deux repas, et modereement, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu; il y fault plus de temps et de constance : les anciens franchissoient des nuicts entieres à cet exercice, et y attachoient souvent les iours; et si fault dresser son ordinaire plus large et plus ferme. J'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de haultes entreprinses et fameux succez, qui, sans effort et au train de ses repas communs, ne beuvoit gueres moins de cinq lots de vin; et ne se montroit, au partir de là, que trop sage et advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace; il faudroit, comme des garçons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir tousiours en teste. Il semble

que tous les iours nous raccourcissons l'usage de cettuy cy; et qu'en nos maisons, comme i'ay veu en mon enfance, les desieusers, les ressiners ¹ et les collations feussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allussions vers l'amendement? Vrayement non : mais ce peult estre que nous nous sommes beaucoup plus iectez à la paillardise, que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'entr'empeschent en leur vigueur : elle affoibli nostre estomach, d'une part, et d'autre part, la sobrieté sert à nous rendre plus coints ², plus damerets, pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des contes que i'ay ouï faire à mon pere, de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tresadvenant, et par art et par nature, à l'usage des dames.

¹ *Le ressiner*, ou plutôt *reciner*, selon le dernier commentateur de Rabelais, c'est le goûter, la collation qu'on fait quelque temps après le diner. — C.

² *Coint et joli*, termes synonymes, selon Nicot : *cultus, comptus*. — *Coint*, c'est, dit Borel, *beau, galant, ajusté*. — C.

Il parloit peu et bien; et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espagnols; et entre les espagnols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nommoient *Marc Aurele*¹. Le port, il l'avoit d'une gravité douce, humble et tresmodeste; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : monstrueuse foy en ses paroles : et une conscience et religion, en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'aulture bout : pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droicte et bien proportionnee, d'un visage agreable, tirant sur le brun; adroict et exquis en tous nobles exercices. J'ay veu encores des cannes farcies de plomb, desquelles on dict qu'il exerçoit ses bras pour se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime; et des souliers aux semelles plombées, pour s'alleger au courir et au saulter. Du primsaute², il a laissé en memoire

¹ Cet ouvrage est le *Marc-Aurèle de Guevara*. Voyez BAYLE, à l'article *Guevara*.

² C'est-à-dire, du premier saut. *Prim*, vieux mot;

des petits miracles : ie l'ay veu, par de là soixante ans, se mocquer de nos alairesses¹, se iecter avecques sa robbe fourree sur un cheval, faire le tour de la table sur son poulce, ne monter gueres en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu'en toute une province, à peine y avoit il une femme de qualité qui feust mal nommée²; recitoit d'estranges privautez, nommeement siennes, avecques des honnestes femmes, sans soupçon quelconque; et, de soy, iuroit saintement estre venu vierge à son mariage, et si c'estoit aprez avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier iournal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa et pour le public et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an mil cinq cent vingt

qui signifie *premier*. Ce mot nous est resté dans *printemps*, *primum tempus*. — C.

¹ De notre agilité. — *Alaigre et deliberé*, *alacer*, *vegetus*. *Alaigresse*, *alaigneté*, *agilitas*, *alacritas*, NICOT. — C.

² *Mal famée*, *mal renommée*. — E. J.

et huict, qui estoit son trente troisieme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy et refreschissement, pourroient m'engendrer avecques raison desir de cette faculté; car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobbe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prend premierement aux pieds; celle là touche l'enfance: de là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, et y produict, selon moy, les seuls vrayz plaisirs de la vie corporelle; les aultres voluptez dorment au prix: sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle fait sa derniere pose. Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire outre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature: mon estomach n'iroit pas iusques là; il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoing. Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la

suite du manger; et bois, à cette cause, le dernier coup tousiours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé de rheume, ou alteré par quelque autre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores : au moins il ne m'advient gueres que, pour la premiere fois, i'en prenne bien le goust. Anacharsis ¹ s'estonnoit que les Grecs beussent, sur la fin du repas, en plus grands verres qu'au commencement; c'estoit, comme ie pense, pour la mesme raison que les Allemands le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant. Platon ² deffend aux enfants de boire vin avant dix huict ans, et avant quarante de s'enyvrer; mais, à ceulx qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysius ³; ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la ieu-

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Anacharsis*, l. 1. — C.

² *Traité des Loix*, l. 2. — C.

³ *En leurs festins, l'influence de Bacchus.*—E. J.

nesse aux vieillards, qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu : et, en ses loix, treuve telles assemblees à boire utiles, pourveu qu'il y aye un chef de bande à les contenir et regler ; l'yvresse estant, dict il, une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et, quant et quant, propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danse et en la musique; choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir, à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntees des Carthaginois, luy plaisent ; Qu'on le prenne sobrement en expedition de guerre ; Que tout magistrat et tout iuge s'en abstienne sur le point d'executer sa charge, et de consulter des affaires publicques ; Qu'on n'y employe le iour, temps deu à d'autres occupations, ny celle nuict qu'on destine à faire des enfants. Ils disent que le philosophe Stilpon ¹, aggravé de vieillesse, hasta sa fin à

¹DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Stilpon*, l. 2, segm. 120. — C.

escient par le bruvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre desseing, suffoqua¹ aussi les forces abbattues par l'aage du philosophe Arcesilaus.

Mais c'est une vieille et plaisante question, « Si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin, »

Si munitæ adhibet vim sapientiæ².

A combien de vanité nous poulse cette bonne opinion que nous avons de nous ! La plus reglee ame du monde et la plus parfaicte n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse : de mille, il n'en est pas une qui soit droicte et rassise un instant de sa vie ; et se pourroit mettre en doubte si, selon sa naturelle condition, elle y peult iamais estre : mais d'y ioindre la constance, c'est sa

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Arcésilaüs*, l. 4, segm. 44. — C.

² Si le vin peut terrasser la sagesse la plus ferme. HOR. od. 28, l. 3, v. 4. — C'est ici une parodie, plutôt qu'une citation. — C.

derniere perfection; ie dis quand rien ne la chocqueroit , ce que mille accidents peuvent faire : Lucrece , ce grand poëte , a beau philosopher et se bander , le voilà rendu insensé par un bruvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix ? les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie; et une legiere bleceure a renversé le iugement à d'aultres. Tant sage qu'il voudra , mais enfin c'est un homme; qu'est il plus caducque , plus miserable et plus de neant ? la sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore , et infringi linguam , vocemque aboriri,
Caligare oculos , sonere aures , succidere artus ,
Denique concidere , ex animi terrore , videmus ¹ :

il fault qu'il cille les yeulx au coup qui le menace , il fault qu'il fremisse planté au bord

¹ Aussi , lorsque l'esprit est frappé de terreur , tout le corps pâlit et se couvre de sueur , la langue bégaie , la voix s'éteint , la vue se trouble , les oreilles tintent , la machine se relâche et s'affaisse. LUCRET. l. 3, v. 155.

d'un precipice, comme un enfant; nature ayant voulu se reserver ces legieres marques de son auctorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïque, pour luy apprendre sa moralité et nostre fadeze ¹ : il paslit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la cholique, sinon d'une voix desesperée et esclatante, au moins d'une voix cassee et enrouée :

Humani à se nihil alienum putat ².

Les poètes, qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement de larmes leurs heros :

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas ³.

Luy suffise de brider et moderer ses incli-

¹ Notre folie, notre sottise, notre foiblesse.—E. J.

² Il ne se croit donc à couvert d'aucun accident humain. TERENT. *Heautontim.* act. 1, v. 25.—Montaigne détourne ici ce vers de son vrai sens, pour l'adapter à sa pensée. — C.

³ Ainsi parloit Énée, les larmes aux yeux : cependant sa flotte voguoit à pleines voiles. *Énéid.* l. 6, v. 1.

nations; car, de les emporter, il n'est pas en luy. Cettuy cy, mesme nostre Plutarque, si parfaict et excellent iuge des actions humaines, à veoir Brutus et Torquatus tuer leurs enfans ¹, est entré en doute si la vertu pouvoit donner iusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque aultre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subiectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessous.

Laissons cette aultre secte ² faisant expresse profession de fierté : mais quand, en la secte mesme ³ estimée la plus molle, nous oyons ces vanteries de Metrodorus : *Occupavite, Fortuna, atque cepi; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses* ⁴ : quand Anaxarchus, par l'ordon-

¹ PLUTARQUE, *Vie de Publicola*, c. 3. — C.

² Celle des Stoïciens, ou de Zénon, son fondateur. — C.

³ Celle d'Épicure. — C.

⁴ Je t'ai prévenue, je t'ai domptée, ô Fortune!

nance de Nicocreon, tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, « Frappez, rompez; ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy, que vous pilez ¹ : » quand nous oyons nos martyrs crier au tyran, au milieu de la flamme, « C'est assez rosti de ce costé là; hache le, mange le, il est cuit; recommence de l'autre ² : » quand nous oyons, en Iosephe ³, cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et percé des alesnes d'Antiochus, le desfier encores, criant d'une voix ferme et asseuree : « Tyran, tu perds temps, me voicy tousiours à mon ayse; où est cette douleur, où sont ces torments de quoy tu me menaceois? n'y sçais tu que cecy? ma constance te donne plus de peine que ie n'en sens de ta cruauté : ô lasche be-

J'ai fortifié toutes les avenues par où tu pouvois venir jusqu'à moi. *Cic. Tusc. quæst. l. 5, c. 9.*

¹ *DIOGÈNE LAERCE, Vie d'Anaxarque, l. 9, segm. 58, 59.—C.*

² C'est ce que fait dire Prudence à saint Laurent, *livre des Couronnes, hymn. 2, v. 401.—C.*

³ *De Machab. c. 8.—C.*

litre ! tu te rends, et ie me renforce; foys moy plaindre, foys moy flechir, foys moy rendre si tu peulx; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus; arme les, acharne les: » certes, il fault confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant saincte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « J'aime mieulx estre furieux, que voluptueux; » mot d'Antisthenes ¹, *Μανείην μᾶλλον, ἢ ἡσθείην*: quand Sextius nous dict, « qu'il aime mieulx estre enfermé de la douleur que de la volupté: » quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte; et lorsque, refusant le repos et la santé, il desfie de gayeté de cœur les maulx; et que, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant de les luicter et les combattre, qu'il en appelle et desire de fortes, poignantes et dignes de luy;

Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis

¹ Voyez AULU-GELLE, l. 9, c. 5; DIOGÈNE LAERCE l. 6, segm. 3. — Montaigne a traduit ce passage gre avant que de le citer. — N.

Optat aprum, aut fulvum descendere monte
leonem ¹ :

qui ne iuge que ce sont boutees d'un courage eslançé hors de son giste ? Nostre ame ne scauroit de son siege atteindre si hault; il fault qu'elle le quitte et s'esleve, et que, prenant le frein aux dents, elle emporte et ravisse son homme si loing, qu'aprez il s'estonne luy mesme de son faict : comme aux exploits de la guerre, la chaleur du combat pousse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hasardeux, qu'estant revenus à eulx, ils en transissent d'estonnement les premiers : comme aussi les poëtes sont esprins souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne recognoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere, c'est ce qu'on appelle aussi en eulx ardeur et manie. Et comme Platon ² dict,

¹ Dédaignant ces animaux timides, il voudroit qu'un sanglier écumant vint s'offrir à lui, ou qu'un lion rugissant descendit de la montagne. *Énéid.* l. 4, v. 158.

² SÉNÈQUE, *de Tranquillitate animi*, vers la fin.—C.

que pour neant heurte à la porte de la poésie un homme rassis : aussi dict Aristote, qu'aucune ame excellente n'est exempte du mélange de la folie ; et a raison d'appeller folie tout esclancement, tant louable soit il, qui surpasse nostre propre iugement et discours ; d'autant que la sagesse est un maniement réglé de nostre ame, et qu'elle conduict avecques mesure et proportion, et s'en respond ¹. Platon ² argumente ainsi, que la faculté de prophetiser est au dessus de nous ; qu'il fault estre hors de nous quand nous la traictons ; il fault que nostre prudence soit offusquee ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevée de sa place par un ravissement celeste. »

¹ *Et dont elle se rend responsable à elle-même.*—

E. J.

² Dans le dialogue intitulé *Timee*. — C.

CHAPITRE III.

COUSTUME DE L'ISLE DE CEA ¹.

Sommaire. Qui ne craint point la mort, brave toutes les tyrannies et injustices. — Il faut remercier la nature de ce qu'elle nous a donné tant de moyens divers de sortir de la vie. — Ne doit-il pas être permis de se tuer quand l'existence est pire que la mort ? En quoi cette action offenseroit-elle les lois divines et humaines ? Mais voici ce qu'on objecte contre le suicide : on ne peut abandonner ce monde sans l'ordre de Dieu ; c'est une lâcheté de fuir devant l'adversité ; c'est contrarier les lois de la nature que de se haïr soi-même, que de ne pas supporter l'existence qu'elle nous a donnée. D'ailleurs, tant qu'il lui reste l'espoir d'une meilleure situation, le malheureux doit rester au monde : or, cet espoir ne doit jamais se perdre : la fortune change si souvent ; elle élève tout à coup ceux qu'elle avoit abaissés. — Et cependant,

¹ C'est une île de la mer Égée. — C.

qui pourroit nier que de cruelles maladies, d'irréremédiables infortunes autorisent une mort volontaire? La mort, par exemple, n'est-elle pas préférable à l'esclavage? N'est-elle pas glorieuse pour les femmes, lorsqu'elles n'ont aucun autre moyen de conserver l'honneur, ou même lorsque, obligées de céder à la force, elles ont éprouvé quelque cruel outrage (il est assez rare, pourtant, qu'elles ne se consolent pas un peu de ce dernier malheur)? Combien d'autres personnes, de tout sexe, n'ont pu supporter de grandes injustices! On en voit aussi qui se donnent la mort par l'espoir d'une extrême félicité : tels, des chrétiens, et les partisans de plusieurs autres sectes philosophiques et religieuses. — Par plusieurs coutumes et institutions politiques, le suicide étoit permis. — Conclusion : de grandes douleurs et l'attente d'une mort affreuse sont les motifs ordinaires et l'excuse des morts volontaires.

Exemples : Damindas ; les Lacédémoniens ; Agis ; Antigone ; un enfant de Sparte ; Antipater ; Boïocalus ; — les Stoïciens ; Hégésias ; Diogène et Speusippe ; — les filles de Milet ; Cléomènes ; Joseph. — Démocrite , chef des Étoliens ; Antinoüs et Théodote ; un Sicilien ; Scribonia et Libo ; — Pélagie et Sophronie ; une femme de Toulouse ; — Lucius Aruntius ; Gracias Silvanus

et Staius Proximus; Spargapises; Boges; Ninachetuen; Sextilia, femme de Scaurus, et Praxea, femme de Labeo; Cocceius Nerva; la femme de Fulvius; Vibius Virius et vingt-sept autres sénateurs de Capoue; Taurea Jubellius; les habitants d'une ville indienne; les habitants d'Astapa, en Espagne; les Habidéens;— Saint Paul; Cléombrotus Ambraciota; Jacques du Châtel; les Indiens;— les habitants de Marseille; une femme de l'île de Cea; une nation du Nord.

Si philosopher c'est doubter, comme ils disent; à plus forte raison niaiser et fantas-tiquer, comme ie foys, doibt estre doubter; car c'est aux apprentifs à enquerir et à débattre, et au cathedrant¹ de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'auctorité de la volonté divine, qui nous regle sans contredict, et qui a son reng au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus, estant entré à main armee au Peloponnese, quelqu'un disoit à Damidas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à

¹ Celui qui enseigne en chaire, *in cathedrâ*. — E. J.

souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : « Eh! poltron ¹! respondit il, que peuvent souffrir ceulx qui ne craignent point la mort? » On demandoit aussi à Agis comment un homme pourroit vivre libre : « Mespriant, dict il, le mourir ². » Ces propositions, et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent ³ evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort mesme : tesnoing cet enfant lacedemonien, prins par Antigonus, et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre de s'employer à quelque service abiect : « Tu verras ⁴, dict il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main; » et, ce

¹ Voyez PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*, au mot *Damindas*. — C.

² Voyez PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*, au mot *Agis*. — C.

³ *Annoncent un courage bien plus grand que celui d'attendre*, etc. — E. J.

⁴ Voyez PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*. — C.

disant, se precipita du hault de la maison. Antipater, menaceant asprement les Lacedemoniens, pour les renger à certaine sienne demande, « Si tu nous menaces ¹, de pis que la mort, respondirent ils, nous mourrons plus volontiers : » et à Philippus leur ayant escript qu'il empescheroit toutes leurs entreprises, « Quoy! nous empescheras tu aussi de mourir? » C'est ce qu'on dict, que le sage ² vit tant qu'il doibt, non pas tant qu'il peut; et que le present que nature nous ayt faict le plus favorable, et qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a ordonné qu'une entree à la vie, et cent mille yssues. Nous pouvons avoir faulte de terre pour y vivre; mais de terre pour y mourrir, nous n'en pouvons avoir faulte ³. Comme respondict Boiocalus

¹ Voyez PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens.* — C.

² SÉNÈQUE, *epist.* 70. — C.

³ TACIT. *Annal.* l. 13, c. 56. *Deesse nobis terra in quâ vivamus : in quâ moriamur, non potest.*

aux Romains, Pourquoi te plains tu de ce monde ? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lascheté en est cause. A mourir, il ne reste que le vouloir,

Ubique mors est; optimè hoc cavit Deus.
Eripere vitam nemo non homini potest;
At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent ¹.

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie, la mort est la recepte à tous maux ; c'est un port tresassuré ², qui n'est iamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre; qu'il courre au devant de son iour, ou qu'il l'attende; d'où qu'il vienne, c'est tousiours le sien : en quelque lieu que le filet se rômpe, il y est tout; c'est le bout de la fusee. La plus volontaire mort, c'est la plus belle ³. La vie despend de la

¹ Par un effet de la sagesse divine, la mort est partout. Chacun peut ôter la vie à l'homme, personne ne peut lui ôter la mort : mille chemins ouverts y conduisent. SÉNÈQUE, *Thébaïd.* act. I, sc. I. v. 151.

² SÉNÈQUE, epist. 70. — C.

³ *Id. ibid.*

volonté d'aultruy; la mort, de la nostre. En aucune chose, nous ne debvons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle là. La reputation ne touche pas une telle entreprise; c'est folie d'y avoir respect ¹. Le vivre c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guarison se conduit aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous destrenche les membres, on nous soustraict l'aliment et le sang, un pas plus oultre, nous voylà guaris tout à faict. Pourquoy n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane ² ? Aux plus fortes maladies, les plus forts remedes. Servius le grammairien ³, ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer du poison à tuer ses iambes; qu'elles fussent podagriques à leur poste ⁴, pourveu qu'elles feussent in-

¹ *D'y avoir égard, de s'en mettre en peine.* — C.

² *Veine du pli du coude.* — E. J.

³ *Servius Claudius*, chevalier romain. Voyez PLIN, *Hist. nat.* l. 25, c. 3; et SUÉTONE, *de Illustr. Gramm.* c. 2 et 3.

⁴ *Il consentoit qu'elles fussent podagres.* — E. J.

sensibles. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat que le vivre est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir. Les stoïciens disent ¹ que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se despartir de la vie, encores qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunement; et au fol, de maintenir sa vie, encores qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme ie n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons, quand i'emporte le mien, et que ie coupe ma bourse; ni des boute-feux ², quand ie brusle mon bois : aussi ne suis ie tenu aux loix faictes contre les meurtriers, pour m'estre osté ma vie. Hegesias disoit ³, que comme la condition de la vie, aussi la condition de la

¹ CIC. *de Finibus*, l. 3, c. 18. — C.

² Ni celles qui ont été faites contre les boute-feux. — C.

³ DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 94. — C.

mort debvoit despendre de nostre election. Et Diogenes, rencontrant le philosophe Speusippus, affligé de longue hydropisie, qui se faisoit porter en lictiere, et qui luy escria : « Le bon salut! Diogenes. » « A toy, point de salut ¹, respondict il, qui souffres le vivre, estant en tel estat. » De vray, quelque temps aprez, Speusippus se fait mourir, ennuyé d'une si penible condition de vie.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car plusieurs tiennent, Que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprez de celuy qui nous y a mis; et Que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ouy bien pour sa gloire, et service d'aultruy, de nous donner congé quand il luy plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre païs : par quoy les loix nous redemandent compte de nous pour leur interest, et ont action d'homicide contre nous; aultrement,

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Speusippe*, l. 4, segm. 3. — C.

comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'autre monde :

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum
Insontes perperere manu, lucemque perosi
Proiecere animas¹ :

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui nous tient, qu'à la rompre, et plus d'espreuve de fermeté en Regulus qu'en Caton ; c'est l'indiscretion et l'impatience qui nous haste le pas : Nuls accidents ne font tourner le dos à la vifve vertu ; elle cherche les maux et la douleur comme son aliment ; les menaces des tyrans, les gehennes et les bourreaux, l'animent et la vivifient ;

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algidò,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro² :

¹ Plus loin, on voit accablés de tristesse les malheureux qui ont tranché, par une mort volontaire, des jours jusqu'alors innocents, et qui, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie. *Énéid.* l. 6, v. 434.

² Tel le chêne dont la hache tond le feuillage,
III. 25.

et comme dict l'aultre,

Non est, ut putas, virtus, pater,
Timere vitam; sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere, ac retro dare ¹.

Rebus in adversis facile est contemnere mortem:
Fortius ille facit, qui miser esse potest ².

C'est le roole de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, sous une tumbé massive, pour éviter les coups de la fortune : la vertu ne rompt son chemin ny son train, pour orage qu'il fasse;

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ ³.

dans les noires forêts de l'Algide; ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe, lui donnent une nouvelle vigueur. HOR. od. 4, l. 4, v. 57.

¹ La vertu, mon père, ne consiste pas, comme vous le pensez, à craindre la vie, mais à ne pas fuir honteusement, à faire face à l'adversité. SENECA. *Thebaid.* act. 1, v. 190.

² Dans l'adversité, il est facile de mépriser la mort : il a bien plus de courage celui qui sait être malheureux. MART. l. 11, epigr. 56, v. 15.

³ Que l'univers brisé s'écroule, les ruines le

Le plus communement, la fuite d'autres inconveniens nous pousse à cettuy cy; voire quelquesfois la fuite de la mort faict que nous y courons :

Hic, rogo, non furor est, ne moriari, mori¹ ?

comme ceulx qui, de peur du precipice, s'y lancent eulx mesmes :

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
Et differre potest².

Usque adeò, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore letum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem³.

frapperout, sans l'effrayer. HOR. l. 3, od. 3, v. 7.

¹ Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas une folie ? MART. l. 2, epigr. 80.

² La crainte même du péril fait souvent qu'on se hâte de s'y précipiter. L'homme courageux est celui qui brave le danger s'il le faut, et qui l'évite s'il est possible. LUCAN. l. 7, v. 104.

³ La crainte de la mort inspire souvent aux hom -

Platon, en ses loix ¹, ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est ² soy mesme, de la vie et du cours des destinees, non contrainct par iugement publicque, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune, ny par une honte insupportable, mais par lacheté et foiblesse d'une ame craintive. Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule; car enfin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche, peuvent accuser le nostre : mais c'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir ³; c'est une maladie particuliere, et qui ne se veoid en aulcune aultre creature, de se haïr et desdaigner. C'est de pareille va-

mes un tel dégoût de la vie, qu'ils tournent contre eux-mêmes des mains désespérées, oubliant que la crainte de la mort étoit l'unique source de leurs peines. LUCRET. l. 3, v. 79.

¹ L. 9. — C.

² C'est à savoir, c'est-à-dire. — E. J.

³ Et nous livrons nous-mêmes à l'indifférence, à la négligence. — E. J.

nité, que nous desirons estre aultre chose que ce que nous sommes : le fruit d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre faict, d'un homme, ange, il ne faict rien pour luy : il n'en vaudroit de rien mieux : car n'estant plus, qui se resiouira et ressentira de cet amendement pour luy ?

Debet enim, miserè cui fortè ægrèque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tùm tempore, cùm malè
possit
Accidere¹.

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maux de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apporte aucune commodité : pour neant evite la guerre, celuy qui ne peult iouir de la paix ; et pour neant fuit la peine, qui n'a de quoy savourer le repos.

Entre ceulx du premier advis, il y a eu grand doubte sur cecy, Quelles occasions

¹ On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe dans le temps où il pourroit se faire sentir. LUCRET. l. 3, v. 874.

sont assez iustes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer? ils appellent cela, *εὐλογον ἔξαγωγὴν*¹. Car, quoyqu'ils dient qu'il fault souvent mourir pour causes legieres, puisque celles qui nous tiennent en vie ne sont gueres fortes, si y fault il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poulsé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se desfaire : i'en ay allegué par cy devant des exemples; et nous lisons en outre des vierges milesiennes², que, par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprez les aultres; iusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroient ainsi pendues, feussent traïnees du mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion³ presche Cleomenes de se

¹ *Εὐλογον ἔξαγωγὴν*, *sortie raisonnable*. C'étoit l'expression des Stoïciens. Voyez *DIOGÈNE LAERCE*, *Vie de Zénon*, l. 7, segm. 130. — C.

² *PLUTARQUE*, *Des faits vertueux des femmes*, à l'article des *Milésiennes*. — C.

³ Ou plutôt *Thérycion*, car *Plutarque*, d'où tout ceci est pris, le nomme *Θηρυκίων*. — C.

tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et, ayant fuy la mort plus honorable en la bataille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette aultre qui luy est seconde en honneur, et ne donner point de loisir aux victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse; Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïque, refuse ¹ ce conseil, comme lasche et effeminé : « C'est une recepte, dict il, qui ne me peult iamais manquer, et de laquelle il ne se fault pas servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste; que le vivre est quelquesfois constance et vailance; qu'il veult que sa mort mesme serve à son païs, et en veult faire un acte d'honneur et de vertu. » Threicion se creut dez lors, et se tua. Cleomenes en feit aussi autant depuis, mais ce feut aprez avoir essayé le dernier point de la fortune. Touts les inconvenients ne valent pas qu'on vueille mourir pour les éviter : et puis, y ayant tant de soubdains changements aux choses humaines, il est

¹ PLUTARQUE, *Vie d'Agis et de Cléomènes*, c. 14.

malaysé à iuger à quel poinct nous sommes
iustement au bout de nostre esperance :

Sperat et in sævâ victus gladiator arenâ,
Sit licet infesto pollice turba minax ¹.

Toutes choses, disoit un mot ancien ² sont
esperables à un homme, pendant qu'il vit.
« Ouy, mais, respond Seneca ³, pourquoi
auray ie plustost en la teste cela, Que la
fortune peult toutes choses pour celuy qui
est vivant; que cecy, Que fortune ne peult
rien sur celuy qui scait mourir? » On veoid
Iosephe ⁴ engagé en un si apparent dangier
et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé
contre luy, que par discours il n'y pouvoit
avoir aulcune ressource; toutesfois estant,
comme il dict, conseillé sur ce poinct, par

¹ Renversé sur l'arène, le gladiateur vaincu espère
encore, quoique, par le signe ordinaire, le peuple
ordonne qu'il meure. VIRGILII *Catalecta*, editore
Scaligero, poema de Spe.

² *Id. ibid.*

³ SÉNÈQUE, epist. 70. — C.

⁴ *De Vitâ suâ.* — C.

un de ses amis, de se desfaire, bien luy servit de s'opiniastres encores en l'esperance; car la fortune contourna, oultre toute raison humaine, cet accident, si bien qu'il s'en veid delivré sans aucun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, acheverent de perdre les reliques ¹ de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et temerité de quoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion. A la iournee de Serisolles, monsieur d'Anguien essaya deux fois de se donner de l'espee dans la gorge, desesperé de la fortune du combat qui se porta mal en l'endroit où il estoit; et cuida par precipitation se priver de la iouissance d'une si belle ² victoire. I'ay veu cent lievres se sauver sous les dents des levriers : *Aliquis carnifici suo superstes fuit* ³.

¹ *Les restes.* — E. J.

² Blaise de Montluc, qui eut beaucoup de part au gain de la bataille, l'assure positivement dans son Commentaire, fol. 95 verso. Cette bataille se donna en 1544. — C.

³ Tel a survécu à son bourreau. SENEC. epist. 13.

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi,
 Rettulit in melius, multos alterna revisens
 Lusit, et in solido rursùs fortuna locavit ¹.

Pline ² dict qu'il n'y a que trois sortes de maladie pour lesquelles éviter on aye droict de se tuer; la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenue : Seneque ³, celles seulement qui esbranlent pour longtemps les offices de l'ame. Pour éviter une pire mort, il y en a qui sont d'avis de la prendre à leur poste ⁴. Democritus, chef des Ætoliens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen, de nuict, d'eschapper; mais, suyvi par ses gardes ⁵, avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espee

¹ Les temps, les événements divers, ont souvent amené des changements heureux; capricieuse dans ses jeux, la fortune abaisse souvent les hommes pour les relever avec plus d'éclat. *Énéid.* l. 11, v. 425.

² Voyez PLINE, l. 25, c. 3. — C.

³ Epist. 58, sur la fin. — C.

⁴ A leur gré. — E. J.

⁵ TITE-LIVE, l. 37. — C.

au travers du corps. Antinoüs et Theodotus¹, leur ville d'Épire reduite à l'extrémité par les Romains, feurent d'avis au peuple de se tuer tous : mais le conseil de se rendre plustost ayant gagné, ils allerent chercher la mort², se ruants sur les ennemis en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze³, forcee par les Turcs il y a quelques années, un Sicilien, qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, et leur mere aprez, qui accourut à leur mort : cela faict, sortant en rue avecques une arbaleste et une arquebuzé, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte, et puis, mettant l'espee au poing, s'alla mesler furieusement, où il feut soudain enveloppé et mis en pieces, se sauvant ainsi du servage aprez en avoir delivré les siens. Les femmes juives, aprez avoir faict circoncire leurs enfants, s'alloient

¹ TITE-LIVE, l. 45, c. 26. — C.

² *Id. ibid.* — C.

³ Petite île à l'occident de celle de Malte, dont elle n'est pas fort éloignée. — C.

precipiter quand et eulx, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité, estant en nos conciergeries ¹, ses parents, advertis qu'il seroit certainement condamné, pour eviter la honte de telle mort, apostèrent un presbtre pour luy dire que le souverain remede de sa delivrance estoit, qu'il se recommandast à tel saint avec tel et tel vœu, et qu'il feust huict iours sans prendre aulcun aliment, quelque deffiance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se desfeit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia, conseillant Libo, son nepveu, de se tuer plustost que d'attendre la main de la iustice, luy disoit ² que c'estoit proprement faire l'affaire d'aultruy, que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceulx qui la viendroient chercher trois ou quatre iours aprez; et que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire euree.

¹ *Prisons, geôles.* — E. J.

² SÉNÈQUE, *epist.* 70. — C.

Il se lit dans la Bible, que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Razias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Juifs; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslee, ses ennemis prests   le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschants, et de se laisser mastiner ¹ contre l'honneur de son reng, il se frappa de son espee ² : mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assen , il courut se precipiter du hault d'un mur au travers de la troupe, laquelle, s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste : ce neanmoins, se sentant encores quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et, s'eslevant en pied, tout ensanglanté et chargé de coups, et faulsant la presse, donna iusques   certain rochier coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il print

¹ *Traiter comme un m tin, comme un chien.* — F. J.

² *II. Machabées, c. 14, v. 37-46.* — C.

par l'une de ses plaies à deux mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les iecta à travers les poursuivants, appellant sur eulx et attestant la vengeance divine ¹.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à éviter, à mon advis, c'est celle qui se fait à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et, à cette cause, le dissentiment n'y peult estre assez entier, et semble que la force soit meslee à quelque volonté. L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes, qui appellerent la mort à garant contre les outrages que les tyrans prepa-roient à leur religion et conscience. Pelagia ² et Sophronia ³, toutes deux canonisees, celle là se precipita dans la riviere avecques sa

¹ *Machabæorum*, l. 2, c. 14, v. 36, et seqq. — C.

² AMBROS. *de Virgin.* l. 3, p. 97, ed. Paris. 1569. — C.

³ RUFFIN. *Hist. Eccl.* l. 8, c. 17; EUSEB. *Hist. Eccl.* l. 8, c. 14. Mais celui-ci ne la nomme pas, quoique ce soit la même. — C.

mere et ses sœurs, pour éviter la force de quelques soldats; et cette cy se tua aussi pour éviter la force de Maxentius l'empereur. Il nous sera à l'aventure honorable aux siècles advenir, qu'un sçavant aucteur de ce temps, et notamment parisien, se mette en peine de persuader aux dames de nostre siècle de prendre plustost tout aultre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Je suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses contes, le bon mot que j'apprins à Toulouse, d'une femme passée par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loué! disoit elle, qu'au moins une fois en ma vie ie m'en suis saoulee sans peché! » A la verité, ces cruautez ne sont pas dignes de la douceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en veoid infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient « Nenny, » en le faisant, suyvant la regle du bon Marot ¹.

L'histoire est toute pleine de ceulx qui, en

¹ Dans une épigramme intitulée, *De Oui et Nenny*, et qui commence ainsi :

Un doux nenny, avec un doux sourire, etc.—C.

mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse. Lucius Aruntius se tua ¹, « pour, disoit il, fuyr et l'advenir et le passé. » Granius Silvanus et Staius Proximus, aprez estre pardonnez par Neron ², se tuerent; ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une aultre fois d'un second pardon, veu sa facilité aux souspeçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapisez ³, fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy fait de le faire destacher, n'ayant pretendu aultre fruit de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prise. Boge ⁴, gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes, assiegé par l'armee des Atheniens sous la conduite de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie avecques sa chevance ⁵; im-

¹ TACITE, *Annal.* l. 6, c. 48. — C.

² TACITE, *Annal.* l. 15 à la fin. — C.

³ HÉRODOTE, l. 1. — C.

⁴ HÉRODOTE, l. 7. — C.

⁵ *Avec tout son bien, tout ce qui lui appartenoit.*
— E. J.

patient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde ; et, aprez avoir deffendu iusqu'à l'extremité sa ville , n'y restant plus que manger , iecta premiere- ment en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce de quoy il luy sembla l'ennemy pou- voir faire plus de butin ; et puis, ayant or- donné allumer un grand buchier, et d'es- gosiller femmes , enfants , concubines et serviteurs , les meit dans le feu , et puis soy mesme. Ninachetuen, seigneur indoïis, ayant senty le premier vent de la deliberation du vice roy portugais de le deposseder , sans aucune cause apparente, de la charge qu'il avoit en Malaca , pour la donner au roy de Campar , print à part soy cette resolution : il feit dresser un eschafauld plus long que large, appuyé sur des colonnes, royalement tapissé et orné de fleurs et de parfums en abondance ; et puis, s'estant vestu d'une robe de drap d'or chargée de quantité de pierreries de hault prix , sortit en rue, et par des degrez monta sur l'eschafauld, en un coing duquel il y avoit un buchier de bois aromatiques allumé. Le monde accou-

rut veoir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumez : Ninachetuen remontra , d'un visage hardy et mal content, l'obligation que la nation portugaloise luy avoit ; combien fidelement il avoit versé en sa charge¹ ; qu'ayant si souvent tesmoigné pour aultruy, les armes en main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme ; que la fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'iniure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment, et de neservir de fable au peuple, et de triumphe à des personnes qui valoient moins que luy : ce disant, il se iecta dans le feu. Sextilia², femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à éviter les dangiers qui les pressoient, ausquels elles n'avoient part que par l'interest de l'affection coniugale, engagerent volontairement la vie, pour leur servir, en cette extreme

¹ *Il avoit exercé sa charge.* — E. J.

² TACITE, *Annal.* l. 6, c. 29. — C.

nécessité, d'exemple et de compagnie. Ce qu'elles feirent pour leurs maris, Cocceius Nerva le feit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour : ce grand iuriconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit prez de l'empereur ¹, n'eut aultre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publicque ² romaine. Il ne se peult rien adiousster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste : Auguste, ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le veint veoir, luy en feit une maigre mine ; il s'en retourne au logis plein de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tumbé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer : elle, tout franchement : « Tu ne feras que raison ³, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinence de ma

¹ TACITE, *Annal.* l. 6, c. 26. — C.

² *De la république*; en latin, *respublica*. — E. J.

³ PLUTARQUE, *Du trop parler*, c. 9; et TACITE, *Annal.* l. 1. — C.

langue, tu ne t'en es point donné de garde : mais, laisse, que ie me tue la premiere : » et, sans aultrement marchander, se donna d'une espee dans le corps. Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville, assiegee par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur sénat, aprez plusieurs remonstrances employees à cette fin, conclud¹ que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains, les ennemis les en auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés : conviant ceulx qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon souper qu'on avoit dressé chez luy, où, aprez avoir fait bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit; bruvage qui delivrera nos corps des torments, nos ames des iniures, nos yeulx et nos aurreilles du sentiment de tant de vilains maulx que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs trescruels et offensez : i'ay, disoit il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous

¹ TITRE-LIVRE, l. 26, c. 13, 14, 15. — C.

jecter dans un buchier au devant de mon huis ¹, quand nous serons expirez. Assez de gens approuverent cette haulte resolution; peu l'imiterent : vingt et sept senateurs le suyvirent; et, aprez avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensee, finirent leur repas par ce mortel mets; et s'entre embrassants, aprez avoir en commun deploré le malheur de leur país, les uns se retirerent en leurs maisons, les aultres s'arresterent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : et eurent tous la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison, qu'aucuns feurent à une heure prez de veoir les ennemis dans Capoue, qui feut emportee le lendemain, et d'encourir les miseres qu'ils avoient si chèrement fuy. Taurea Iubellius, un aultre citoyen de là ², le consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie, qu'il avoit faicte de deux cents vingt cinq

¹ *Au-devant de ma porte.* — E. J.

² De Capoue, ou de la Campanie, *Campanus*, comme dit TITE-LIVE, l. 26, c. 15.—C.

senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arrêté : « Commande, fait il, qu'on me massacre aussi aprez tant d'aultres, à fin que tu te puisses venter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. » Fulvius, le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome, contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains : Iubellius continua : « Puisque, mon païs prins, mes amis morts, et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la desolation de cette ruyne, il m'est interdit de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse : » et, tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers de la poictrine, tombant renversé, et mourant aux pieds du consul. Alexandre assiegeoit une ville aux Indes; ceux de dedans, se trouvant pressez, se resolurent vigoureusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embraiserent universellement tous quand et leur ville¹,

¹ DIODORE DE SICILE, l. 17, c. 18. — C.

en despit de son humanité : nouvelle guerre ; les ennemis combattoient pour les sauver, eulx pour se perdre , et faisoient , pour garantir leur mort , toutes les choses qu'on faict pour garantir sa vie. Astapa, ville d'Espagne, se trouvant foible de murs et de deffenses pour soustenir les Romains¹, les habitants feirent un amas de leurs richesses et meubles en la place ; et, ayant rangé au dessus de ce monceau les femmes et les enfants, et l'ayant entouré de bois et matiere propre à prendre feu soubdainement, et laissé cinquante ieunes hommes d'entre eulx pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie où, suyvant leur vœu, à faulte de pouvoir vaincre, ils se feirent tous tuer. Les cinquante, aprez avoir massacré toute ame vivante esparsé par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissants leur genereuse liberté en un estat insensible, plustost que douloureux et honteux ; et montrants aux ennemis que, si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien

¹ TITE-LIVE, l. 28, c. 22, 23. — C.

le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceulx qui, amorcez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en bon nombre, y feurent suffoquez et bruslez, le reculer leur estant interdit par la foule qui les suyvoit. Les Abydeens, pressez par Philippus, se resolurent de mesme; mais, estants prins de trop court, le roy, ayant horreur de veoir la precipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoient diversement condamnez au feu et au naufrage, saisis), retirant ses soldats ¹, leur conceda trois iours à se tuer avecques plus d'ordre et plus à l'ayse; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté, et ne s'en sauva une seule personne qui eust pouvoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel: elles le sont moins, que separees; ce que le

¹ TITE-LIVE, l. 31, c. 17 et 18. — C.

discours ne feroit en chascun, il le faict en tous, l'ardeur de la société ravissant les particuliers iugements. Les condamnez¹ qui attendoient l'exécution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens et estoient privez de sepulture; ceulx qui l'anticipoient, en se tuants eulx mesmes, estoient enterrez et pouvoient faire testament.

Mais on desire aussi quelquesfois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien : « Je desire, dict saint Paul², estre dissolt, pour estre avecques Iesus Christ : » et « Qui me desprendra³ de ces liens ? » Cleombrotus Ambraciota⁴, ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que, sans aultre occasion, il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle

¹ TACITE, *Annal.* l. 6, c. 29. — C.

² *Epist. ad Philipp.* c. 1, v. 23.... *Ad Rom.* c. 7, v. 24. — C.

³ *Détachera.* — E. J.

⁴ CIC. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 34. — C.

la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de iugement. Iacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'oultremer que fait saint Louys, veoyant le roy et toute l'armee en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaites, print resolution de s'en aller plustost en Paradis; et, ayant dict adieu à ses amis, donna seul, à la vue d'un chascun, dans l'armee des ennemis, où il feut mis en pieces. En certain royaume de ces nouvelles terres, au iour d'une solenne procession, auquel l'idole qu'ils adorent est promenee en publique sur un char de merveilleuse grandeur; outre ce qu'il se veoid plusieurs se detaillant les morceaux de leur chair vifve à luy offrir, il s'en veoid nombre d'autres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser sous les roues pour en acquerir, aprez leur mort, veneration de sainteté qui leur est rendue. La mort de cet evesque¹, les armes au poing, a de la

¹ De Jacques du Châtel, dont il vient de parler.

generosité plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices qui se sont meslees de regler la iustice et opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille, il se gardoit, au temps passé, du venin préparé avecques de la ciguë, aux despens publicques, pour ceulx qui vouldroient haster leurs iours; ayant premierement fait approuver aux six cents, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprinse : et n'estoit loisible, aultrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy. Cette loy estoit encores ailleurs. Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont; il adveint, de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend¹ l'un de ceulx de sa compagnie, qu'une femme de grande auctorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoy elle estoit resolue de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honorable : ce

¹ VALÈRE-MAXIME lui-même, de qui tout ce récit est tiré, l. 2, c. 6, § 8. — C.

qu'il feit; et, ayant longtems essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merueilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce desseing, souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans en tresheureux estat d'esprit et de corps : mais, couchee sur son lict mieux paré que de coustume, et appuyee sur le coude, « Les dieux, dict elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceulx que ie laisse que ceulx que ie voys trouver, te sçachent gré de quoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie et tesmoing de ma mort! De ma part, ayant tousiours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face veoir un contraire, ie m'en voys d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux. » Cela faict, ayant presché et exhorté les siens, à l'union et à la paix, leur ayant desparty ses biens, et recommandé les dieux domestiques à sa fille aisnee, elle print d'une main assurée la coupe où estoit le venin, et, ayant faict ses vœux à Mercure et les prieres de la conduire en,

quelque heureux siege en l'aulture monde, avala brusquement ce mortel bruvage. Or entreteint elle la compaignie du progrez de son operation; et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une aprez l'aulture, iusques à ce qu'ayant dict enfin qu'il arrivoit au cœur et aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeulx. Pline ¹ recite de certaine nation hyperboree, qu'en icelle, pour la douce temperature de l'air, les vies ne se finissent communement que par la propre volonte des habitants; mais qu'estants las et saouls de vivre, ils ont en coustume, au bout d'un long aage, aprez avoir faict bonne chere, se precipiter en la mer du hault d'un certain rochier destiné à ce service. La douleur ² et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

¹ L. 4, c. 12. — C.

² CIG. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 27. — C.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XL. Que le goust des biens et des maulx despend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons.	Pag. 1
CHAP. XLI. De ne communiquer sa gloire. . .	52
CHAP. XLII. De l'inegalité qui est entre nous. . .	59
CHAP. XLIII. Des loix sumptuaires.	85
CHAP. XLIV. Du dormir.	91
CHAP. XLV. De la bataille de Dreux.	97
CHAP. XLVI. Des noms.	100
CHAP. XLVII. De l'incertitude de nostre iuge- ment.	115
CHAP. XLVIII. Des destriers.	132
CHAP. XLIX. Des constumes anciennes.	156
CHAP. L. De Democritus et Heraclitus.	168
CHAP. LI. De la vanité des paroles.	177
CHAP. LII. De la parcimonie des anciens.	186
CHAP. LIII. D'un mot sur Cæsar.	189
CHAP. LIV. Des vaines subtilitez	192
CHAP. LV. Des senteurs. !.	201

TABLE DES CHAPITRES.	323
CHAP. LVI. Des prieres..	207
CHAP. LVII. De l'aage.	231

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I ^{er} . De l'inconstance de nos actions.	239
CHAP. II. De l'yvrongnerie.	258
CHAP. III. Coustume de l'isle de Cea.	284

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie DE MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n^o 86.

St. LaFille
20.12.1985
[SAYCE]

852258

